

P. o. gell. 1698

R E C U E I L
DE POÈSIES,
OU
ŒUVRES DIVERSES
DE PI R O N.

RECUEIL
DE POÉSIES
ou
ŒUVRES DIVERSES
DE PIROU

R E C U E I L
DE POÈSIES,
O U
ŒUVRES DIVERSES
DE P I R O N,

*Où se trouve un grand nombre de
Pièces qui n'ont jamais paru.*



A LAUSANNE.

M. DCC. LXXI.

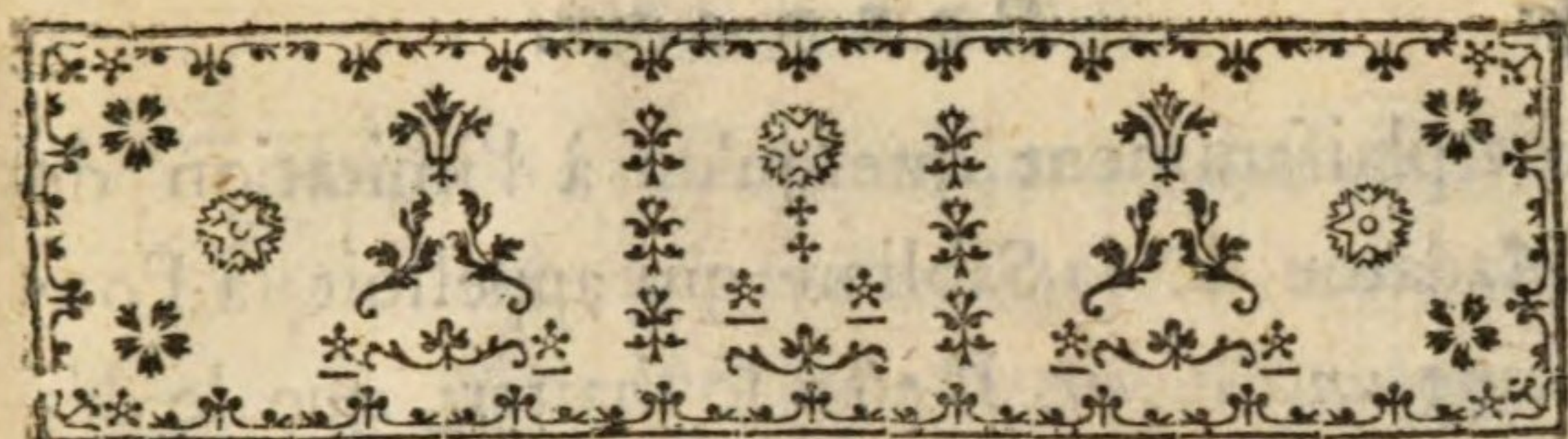
BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Où se trouve un grand nombre de
Pièces qui n'ont jamais paru.



A LAUSANNE.

M. DCC. LXXI.



PREFACE.

LE Recueil des pièces fugitives de M. Piron manquoit encore à notre Littérature; on nous saura gré sans doute de le publier; quelques-uns des morceaux qui le composent n'étoient point connus; plusieurs avoient paru à la vérité; mais ils étoient dispersés dans divers recueils, quelquefois sous son nom, & souvent sous d'autres que le sien. L'édition que nous en offrons, les rend à leur véritable Auteur. Elle peut engager quelqu'un à faire de nouvelles recherches, pour en donner une plus complete encore. La partie des épigrammes est sur-tout susceptible de beaucoup d'augmentations. On fait que M. Piron en a fait une quantité prodigieuse; c'étoit *une machine à Saillies, à Epigrammes, à traits, à*

dit plaisamment quelqu'un à l'imitation de Madame de la Sabliere qui appelloit la Fontaine *un Fablier*. Il est à souhaiter, que le dépositaire de ses manuscrits en fasse un choix & le publie; il est à désirer aussi que ce choix ne soit pas confié à un homme trop austere, qui pourroit supprimer bien des morceaux que l'on regretteroit. Les chef-d'œuvres antiques de sculpture que l'on découvre journellement, embellissent les palais & les jardins de Rome & de l'Italie; ils sont l'objet des études & de l'admiration des Artistes & des amateurs; on applaudit aux hommes graves & religieux qui sentent le prix de ces trésors qu'ils conservent & qu'ils respectent; on regarde comme des barbares ceux qui les mutilent ou les enferment.

Nous n'avons rien à dire de cette édition; on préférera sans doute quelques détails sur l'Auteur; nous en présenterons quelques-uns en attendant la vie qu'un homme d'esprit en prépare pour le Nécrologe.

La Patrie des Lamonnoyes des Bouhiers.

des Bossuets, des Crébillons, des Buffons, Dijon, a été aussi celle d'Alexis Piron. Il naquit en 1689 d'Aimé Piron, Apothicaire, homme de beaucoup d'esprit lui-même, & dont les Noëls bourguignons n'ont été surpassés que par ceux de M. de la Monnoye. Sa naissance nous rappelle une anecdote qui mérite de trouver sa place ici. Il y a quelques années qu'un étranger noble & riche, arrivé depuis peu à Paris, devoit dîner avec lui dans une maison; pendant qu'on annonçoit le Poëte, l'étranger s'approcha d'une personne de la compagnie, & lui demanda d'un air grave & peiné si M. Piron étoit Gentilhomme? *Je l'ignore*, lui répondit-on froidement; *mais je sais qu'il est l'Auteur de la Métromanie*. On connoît en effet peu de titres qui puissent être mis à côté de celui-là.

M. Piron passa les premières années de sa vie à Dijon; il ne quitta cette ville que pour y faire tomber par son absence l'im-

pression qu'avoit faite cette pièce fameuse , également marquée au coin du génie & du libertinage , répandue par l'indiscrétion de ses amis , & qui servit de prétexte à la cabale qui le fit exclure dans la suite de l'Académie.

Il avoit trente ans lorsqu'il vint à Paris , il sembloit ne se douter pas encore de son génie , puisqu'il chercha de l'emploi en arrivant ; il en trouva successivement dans divers bureaux , où les Commis & leurs commettants ne virent en lui qu'un homme qui avoit une belle main , & où personne ne decouvrit l'homme de génie ; ils étoient peut-être excusables ; M. Piron , comme nous l'avons dit , ne connoissoit pas lui-même sa force ; les premiers essais qu'il fit de ses talents semblent le prouver. Ce fut aux spectacles de la foire qu'il les consacra ; ses faillies , ses épigrammes y attirerent la foule ; la police crut devoir en reprimer quelquefois la vivacité , fermer la bouche aux acteurs forains , & les réduire à la pan-

tomime. Dans cette foule de petites pièces pleines d'imagination, & d'une gaité souvent excessive, plusieurs personnes entrevirent un Poëte fait pour réussir dans un genre plus élevé; Sarrafin, qui avoit été Avocat, & qui étoit devenu un excellent Comédien, fut un de ceux qui démêlerent le génie de Piron; il l'engagea à sortir de la foire, où il paroïssoit se concentrer; M. Piron suivit ce conseil; il travailla pour le théâtre François, & encouragé par ses succès, il l'enrichit de la *Métromanie*, la meilleure Comédie qui ait été faite depuis Moliere, & qui seule suffit pour assurer l'immortalité à son Auteur.

Nous ne nous arrêterons pas sur ses différents ouvrages; ils sont connus & appréciés; la gaité & l'énergie sont leurs caractères dominants; on les retrouve dans tous; elles y tiennent quelquefois la place des graces. Personne, depuis la Fontaine n'a conté avec plus de succès; s'il lui est inférieur, il a au moins égalé Marot & Rous-

seau dans l'épigramme ; il ne pouvoit parler sans qu'il ne lui en échappât ; c'étoit , si l'on peut s'exprimer ainsi , son langage naturel ; avec cela il étoit sans fiel , franc , bon , sensible , & d'un commerce très doux dans sa maison ; sa femme en fit l'épreuve pendant sa vie ; on sait comment il se conduisit avec elle pendant la maladie fâcheuse qui abregea les jours de Madame Piron , & altera auparavant sa raison ; il ne voulut point s'en séparer ; il la soigna & la garda lui-même , sans pouvoir jamais se résoudre à la confier à d'autres qui n'auroient eû ni son zèle , ni ses attentions. A ce trait nous en joindrons un autre que sa mort seule a fait connoître , & qui annonce également une ame sensible & bonne. M. Piron devenu veuf , avoit pris chez lui une nièce , qui avoit soin de son ménage ; elle avoit épousé M. Capron ; l'oncle l'ignoroit ou paroissoit l'ignorer ; il étoit alors presque entièrement privé de la vue ; son neveu dînoit & soupoit presque tous les jours chez lui , il ne

le voyoit point & feignoit de ne point s'apercevoir qu'il y eût un étranger à sa table ; quelques-unes de ces personnes , qui se font un plaisir cruel de brouiller les familles , vinrent instruire l'oncle de ce mariage dans le dessein sans doute de l'affliger & de l'indisposer contre sa nièce ; il parut toujours regarder ces rapports comme des faussetés, & croire vraies les réponses de sa nièce qui se tenoit sur la négative. Les premiers mots que l'on trouva à l'ouverture de son testament étoient ceux-ci : *Je nomme pour mon heritiere, Madame Capron, ma nièce, &c.*

Un recueil des bons mots de M. Piron feroit sans doute précieux ; peu d'hommes en ont dit autant que lui , & nous conseillons à nos faiseurs d'*Ana* d'entreprendre celui-ci ; il y en a peu assurément qui fussent plus intéressants & plus pleins que le Pironiana ; il lui échappoit à chaque instant des faillies également neuves & piquantes ; il lui étoit aussi impossible de n'en pas dire qu'il le feroit à tout autre homme de respirer. Personne

n'étoit en état de lui tenir tête ; il étoit sûr de mettre toujours les rieurs de son côté ; une repartie vive , prompte comme l'éclair , terrassoit son adversaire & le réduisoit au silence. Cette gaieté , cette verve qui étoient à la fois un effet de caractère & de tempéramment chez lui , l'ont accompagné jusqu'à la fin de sa vie ; devenu aveugle dans ses dernières années , il pouvoit moins s'occuper , il cherchoit la société , il aimoit à parler , & on l'entendoit toujours avec un nouveau plaisir ; rarement il se répétoit ; son imagination vive & féconde est la dernière chose qui s'est éteinte en lui ; il est mort la nuit du 21 au 22 Janvier 1773 , âgé de 83 ans , six mois & douze jours.



T A B L E

des pièces contenus de ce volume.

EPIGRAMMES.

E pigrammes premiere, sur la Tragédie de Gustave de Monsieur de la Harpe	Page 1
— contre M. Freron.	2
— contre M. Gresset.	3
— contre M. de Voltaire.	<i>idem.</i>
— de Madame de Tencin, mourante.	4
— contre M. de la Chaussée	5
— contre le même. Couplet sur l'air de Gri-maudin.	<i>idem.</i>
— sur M. Freron, au sujet de ses lettres sur la Comtesse de * * *	6
— contre l'Abbé des Fontaines.	7
— contre le même.	<i>idem.</i>
— contre le même qui avoit fait une critique sanglante de la Louisiade de M. Piron.	8
— Dialogue contre deux Normands.	9
— contre M. Gresset, qui avoit abjuré la Poésie.	10
— le Janséniste & le Moliniste.	<i>idem.</i>
— contre l'Evêque de M.	11
— contre l'Oreste de M. de Voltaire.	12
— contre l'Académie Française.	13

— sur la mort de Boindin.	<i>idem.</i>
— ser ses vers.	14
— sur l'Hôtel du Roule.	<i>idem.</i>
— contre M. Marmontel.	15
— sur le Jubilé.	<i>idem.</i>
— contre l'Opéra.	16
— contre M. Freron.	17
— sur les Tragédies de Catilina , par M de Voltaire.	<i>idem.</i>
— sur le refus des Sacréments.	18
— plaisanterie de M. Piron.	<i>idem.</i>
— sur le Belisaire de M. Marmontel.	20
— contre M. de Voltaire.	21
— Epigramme.	22
— contre M. de Voltaire.	<i>idem.</i>
— couplets sur M. Rousseau.	23
— contre M. de Voltaire.	24
— contre l'Abbé Terrasson.	25
— contre M. Marmontel.	26
— contre D.	27
— les trois Rousseaux.	<i>idem.</i>
— de M. de Caux , contre M. Piron.	28
— Réponse de M. Piron.	29
— sur la Pucelle.	<i>idem.</i>
— contre le Poëte Roi.	30
— sur le portrait de l'Abbé le Blanc.	31
— Racine à M. de Voltaire , des champs Eli- sées.	<i>idem.</i>
— contre M. de Voltaire.	35
— sur la traduction des lamentations de Jéré- mie.	36
— contre M. de Voltaire.	<i>idem.</i>
— contre l'Abbé Sallier.	37
— contre l'Abbé des Fontaines.	38

TABLE

iii

— contre le même.	39
— contre un Auteur bavard & gourmand.	<i>idem.</i>
— contre M. Sedaine.	40
— contre M. de Voltaire.	41
— à l'Academie Françoise.	<i>idem.</i>
— Rondeau contre l'Année litteraire.	42
— le petit Marchand du coin.	43
— sur M * * reçu à l'Académie.	<i>idem.</i>
— contre M. de Voltaire.	44
— contre le même.	<i>idem.</i>
— sur le projet de M. Gresset, de mettre la statue du Roi sur la colonne de l'Hôtel de Soissons.	45
— contre un Prédicateur.	46
— contre les trois Folies.	<i>idem.</i>
— sur la Tragédie de Cléopâtre de M. Marmontel.	47
— contre M. de Voltaire.	<i>idem.</i>
— sur les drames modernes.	48
— sur la suppression des feuilles de MM. Freron & l'Abbé de la Porte.	49
— sur la mort de M. de Crébillon.	59

CONTES.

Conte premier, la Veuve inconsolable	51
— le Cordelier à cheval.	52
— l'y Grec.	56
— chef-d'œuvre de Laconisme.	59
— le même d'une autre façon.	60
— la quenouille merveilleuse.	61
— l'habit ne fait pas le Moine.	68
— tout est bien comme il est.	73
— les cinq voyelles.	82

l'Etimologie de l'aze-te-f...	83
Tirliberly.	87
Rosine.	91
les Cantharides.	115
le nez & les pincettes.	116
le puce, ou la consolation des Nonnes.	123
l'accommodement de la vérité & de la charité.	129
le Cocu vengé.	134
la femme charitable.	137
la Mule du Pape.	138
les deux rats.	140
les deux tonneaux.	143
le Franciscain d'Imola.	152
le scrupule.	153
le Juge femelle.	155
le Salamalec Lyonnais.	160
l'Urinal.	163
la culotte du Flamand.	170
le Catéchisme.	181
l'Hospitaliere.	182
la Fourmi.	185
le tableau du mariage.	193
la Bougie de Noël.	197
Ima.	201
le Coureur de poste.	205
Amant dessus, Amant dessous.	212
le Mirliton.	215
les petits bateaux.	217
telle vie telle fin.	219
la fortune du Diable.	220
le Port du Salut.	221
le Carme & le Diable.	222

EPITAPHES.

Épitaphe première.	223
— de l'Abbé des Fontaines	224
— de J. B. Rousseau.	<i>idem.</i>
— de M. Piron, par lui-même.	225
— du même par le même.	<i>idem.</i>
— de Rameau, son compatriote.	226
— de M. de Voltaire.	<i>idem.</i>
— de M. Piron, faite par lui, après une chute considérable.	227
— de l'Abbé d'Olivet.	228

POESIES DIVERSES.

Inscription pour une Eglise de village.	229
A M. D. qui avoit envoyé des perdrix à l'Au- teur, & qui sur son remerciement en vers, lui avoit fait de nouveaux pré- sents.	230
Madrigal à Mademoiselle de Poix.	231
Les miseres de l'Amour. Parodie de l'homme de J. B. Rousseau.	<i>idem.</i>
Portrait du Diable.	233
Couplet : Air un Démon malicieux & fin.	<i>idem.</i>
L'Anti-modain, ou contre-partie du Mondain de M. de Voltaire.	234
Epitre à M. le Comte de St. Florentin.	237
— du Pere Grisbourdon à M. de Voltaire.	245
A M. de la Beaumelle qui avoit deux éditions peu exactes de la Pucelle.	253
Danchet aux champs Elisées.	256

A M. le Comte de St. Florentin , aujourd'hui Duc de la Vrilliere.	290
Parodie de l'Epitre de M. de Voltaire au Roi de Prusse.	292
Sur le Maréchal de Saxe.	295

O D E S.

L'étron Royal.	296
Ode Bachique.	299

Fin de la Table.



ŒUVRES DIVERSES.

ÉPIGRAMMES.

EPIGRAMME PREMIERE.

*Sur la Tragédie de GUSTAVE de M. DE
LA HARPE. (*)*

SOUVENT qui refait , refait pis :
Sémiramis , Rome sauvée ,
Œdipe , Oreste , recrépis ,

(*) Cette épigramme fut répandue dans Paris le matin du jour même où cette Tragédie fut jouée. M. Piron l'appeloit sa prophétie.

Vins de la dernière cuvée,
 Viennent d'en convaincre Paris.
 J'ai laissé Gustave imparfait;
 Retouchez-y Mais gare un trait;
 Que vous & moi nous devons craindre.
 Messieurs, dira quelqu'indiscret:
Mævius gâta le portrait;
Bavius l'acheva de peindre!

ÉPIGRAMME II.

Contre M. FRERON.

UN gros serpent mordit *Aurette*.
 Que croyez-vous qu'il arriva?
 Qu'*Aurette* en mourut bagatelle!
 Ce fut le serpent qui créva.



EPIGRAMME III.

Contre M. GRESSET. ()*

EN France on fait, par un plaisant moyen,
 Taire un Auteur, quand d'écrits il assomme.
 Dans un fauteuil d'Académicien,
 Lui quarantieme, on fait asséoir mon homme.
 Lors il s'endort, & ne fait plus qu'un somme;
 Plus n'en avez prose ni madrigal.
 Au bel esprit, ce fauteuil est en somme,
 Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

EPIGRAMME IV.

Contre M. DE VOLTAIRE.

CET Ecrivain sec & vorace,
 Veut pour remplir seul le Parnasse,

(*) M. Gresset venoit d'être reçu à l'Académie Française,
 & M. Piron d'en être exclus; il se vengea par cette épi-
 gramme, dont les premiers vers ont une application in-
 juste, & dont les derniers ont été malheureusement une
 prédiction.

Anéantir tous les Auteurs,
 Tant Poètes que Profateurs.
 Tel le plus fou (*) des Empereurs,
 Décapitoit avec audace,
 Tous les *Hercules* des Sculpteurs,
 Pour mettre sa tête à leur place.

EPIGRAMME V.

Madame DE TENCIN, mourante.

J' A I donné tant que j'ai vécu,
 Une culotte (**) à chacun des Quarante.
 Respectable Sénat dont j'étois Présidente,
 Vous allez donc montrer le cu !

(*) *Caligula.*

(**) On prétendoit qu'une culotte de velours étoit leur
 étrennes.



(*) M. Gresset venoit d'être élu à l'Académie Française.
 M. Piron d'en être exclu ; il se vengea par cette épi-
 gramme, dont les premiers vers ont une application in-
 juste, & dont les derniers ont été malheureusement mis
 en circulation.

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME VI.

Contre M. DE LA CHAUSSÉE.

CONNOISSEZ-VOUS sur l'Hélicon,
L'une & l'autre *Thalie*?
L'une est Chaussée & l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rite de *Vénus*
L'autre est froide & pincée.
Honneur à la belle aux pieds nuds,
F . . . de la Chaussée.

ÉPIGRAMME VII.

Contre le même.

Couplet sur l'air de Grimaudin.

CERTAIN rimeur, au plat visage,
Est sur les rangs.

Clio reçut son pucelage, (*)

A quarante ans.

Esprit précocé, heureux talents,

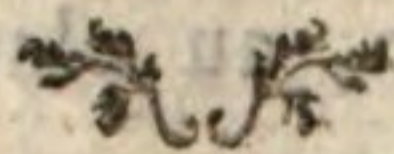
Que vous percez en peu de temps !

EPIGRAMME VIII.

*Sur M. FRERON, au sujet de ses lettres de
la Comtesse de * * *.*

PAUVRE *Sapho* ! quel aveugle délire
De l'*Hélicon* vous fit courir les bois ?
Certes, s'il n'eût onc été d'autre lyre
Que celle-là qui jura sous vos doigts ;
Autour de lui, des lions peu courtois
Orphée eût vu se dresser les crinières ;
Arion eût sous l'eau péti cent fois,
Et Thèbe encor seroit dans les carrières.

(*) L'épître à *Clio*, premier ouvrage de M. de la Chaussée.



EPIGRAMME IX.

Contre l'Abbé DES FONTAINES.

DANS un bassin des fontaines du *Pinde*,
 Veille un serpent boursoufflé de vénin.
 Géant ne suis, ni le dompteur de l'Inde,
 Et moins encor le vainqueur de *Menin*:
 Mais les neuf sœurs m'ont vu d'un œil benin:
 J'ai gain de cause; & sans gants ni mitaines,
 J'arracherai, moi qui ne suis qu'un nain,
 Et dents & langue au serpent des *Fontaines*.

EPIGRAMME X.

Contre le même.

CERTAIN Auteur de cent mauvais libelles,
 Croit que sa plume est la lance d'*Argail*;
 Au haut du *Pinde*, entre les neuf *Pucelles*,
 Il s'est planté comme un épouvantail.

Que fait le bouc, en si gentil bercail ?
 Y plairait-il ? Penseroit-il y plaire?...
 Non : c'est l'Eunuque, au milieu du Serrail.
 Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

EPIGRAMME XI.

*Contre le même qui avoit fait une critique
 sanglante de la Louisiade de
 M. Piron.*

QUAND Saint Antoine, au fond de son désert,
 Offroit à Dieu son tribut de louange,
 L'esprit malin, en singerie expert,
 Le lutinoit d'une manière étrange.
 Qu'en revint-il au noir & mauvais Ange ?
 Rien qui de rire ait pu lui donner lieu :
 Nasarde, huée, & cornes pour adieu.
 Ami Burlon (*), voici cas tout semblable :
 Ici, Louis est l'image de Dieu,
 Moi de l'hermite, & toi celle du diable.

(*) Nom supposé qu'a voit pris l'Abbé des Fontaines.

ÉPIGRAMME XII.

Dialogue entre deux Normands.

1.

FABLE! à d'autres; tu veux rire.

2.

Non, parbleu! foi de Chrétien!
Vrai, comme je suis de Vire!

1.

Le jurerois-tu

2.

Très bien,

1.

Encor n'en croirai-je rien,
Qu'un louis il ne m'en coûte.
Le voilà; parie.

2.

Ecoute;

Je te l'avouerai, tout bas;
J'en jurerois bien sans doute...
Mais je ne parirois pas.

EPIGRAMME XIII.

*Contre M. GRESSET, qui avoit abjuré
la Poésie entre les mains de l'Evêque
d'Amiens.*

DAMON pleure sur ses ouvrages,

En pénitent des plus touchés.

Apprenez à devenir sages,

Petits Ecrivains débauchés.

Pour nous, qu'il a si bien prêchés,

Prions tous, que dans l'autre vie,

Dieu veuille oublier ses péchés,

Comme en ce monde on les oublie.

EPIGRAMME XIV.

Le Janséniste & le Moliniste.

EN posture de pénitent,

Un Grivois, auprès d'un Jésuite,

Etoit prêt d'avouer sa gaillarde conduite.

Le Pere lui dit: mon enfant,
Si le Seigneur vous a fait *Moliniste*,
Il m'est permis d'entendre votre cas.
Mais si vous êtes *Janséniste*,
Point de confession... Non, je ne le suis pas.
Venez, Monsieur; vous êtes donc des nôtres?
Non; je suis du parti qui se f.... des deux autres.

EPIGRAMME XV.

Contre l'Evêque de M.

UN certain Evêque (*) a repris
Et puni ma jeunesse.
Mais le Roi très chrétien a pris
Le soin de ma vieillesse.
L'histoire ne finiroit pas;
En deux mots, je l'achève:
La crosse m'avoit mis à bas;
Le Sceptre me relève.

(*) M. l'Evêque de Mirépoix, qui l'avoit empêché d'être
reçu à l'Académie à cause de l'Ode à Priape.

ÉPIGRAMME XVI.

Contre l'*ORESTE* de M. DE
VOLTAIRE.

Air: *Des Trembleurs.*

ELECTRE est une brailarde,
Iphise une babillarde,
Clytemnestre une paillardarde,
Pylade Roi des amis;
Oreste est un méchant diable,
Egiste un homme exécration,
 L'Auteur encor plus fiffable,
 Que dans sa *Sémiramis*.



(*) M. l'Évêque de Mirepoix, qui l'avoit empêché d'être
 reçu à l'Académie à cause de l'Os à l'Empoigne,
 étoit prêt d'avoir la paillardade.

EPIGRAMME XVII.

Contre l'Académie Française.

DEPUIS trente ans *Piron* les mord,
Piron en bons mots si fertile.
 Que ne l'ont-ils reçu d'abord?
 Mais on dit que, sentant leur tort,
 Leurs jettons vont calmer sa bile.
 C'est le gâteau de la Sybille:
Cerbère le gobe, & s'endort.

EPIGRAMME XVIII.

Sur la mort de BOINDIN.

SANS murmurer contre la Parque,
 Dont il connoissoit le pouvoir,
Boindin vient de passer la barque,
 Et nous a dit à tous, bon soir.
 Il l'a fait, sans cérémonie:
 On fait qu'en ses derniers moments,
 On suit volontiers son génie...
 Il n'aimoit pas les compliments.

EPIGRAMME XIX.

Sur ses vers.

DAMES de qui la vanité,
 Est d'être l'exemple des chastes;
 Pour faire que l'éternité
 Grave votre nom dans ses fastes,
 Et qu'aux yeux de tout l'Univers
 Vos vertus soient une merveille,
 Gardez vous de lire mes vers;
 Ils F... les gens par l'oreille.

EPIGRAMME XX.

Sur l'Hôtel du Roule.

L'ANAGRAMME est souvent la voix
 Par où la vérité s'explique;
 Et cet Art, célèbre autrefois,
 Se rit encor de la critique.

Austères censeurs , taisez vous ;
Maman *Paris* à son école ,
Doit seule vous confondre tous ;
Car dans *Roule* on trouve vérole.

ÉPIGRAMME XXI.

Contre M. MARMONTEL.

A quoi, satyrique *Fréron*,
Ta valeur est-elle occupée ?
Contre *Marmontel*, une épée !
C'étoit bien assez d'un bâton.

ÉPIGRAMME XXII.

Sur le Jubilé.

Le Jubilé m'ôte *Amarille* ;
Il me rend pour ami *Zoïle*.
Il est fâcheux également ,
Quand il m'ôte & quand il me rend !

EPIGRAMME XXIII.

*Couplets contre l'Opéra.**Air : Ogué lon lan la , lan lere &c.*

UN malheureux spectacle ,
 Sans spectateurs ;

Un Orchestre qui racle ,
 De sots acteurs ;

Des tons faux , des gestes outrés ;

Des plaisirs poivrés ;

Voilà l'Opéra.

O gué lon la , lan lere , ô gué lon la !



EPIGRAMME

ÉPIGRAMME XXIV.

Contre M. FRÉRON.

Air : Tu croyois , en aimant Colette , &c.

CESSE de te mettre en colère ,
Contre ce médifant vaurien.
Laisse le dire ; ou fais le taire ;
Comme tu fais crier ton chien.

ÉPIGRAMME XXV.

*Sur les Tragédies de Catilina & d'Electre ,
de CREBILLON , refaites par M. de
VOLTAIRE.*

N'EN doutez pas : oui , si le premier homme ,
Eût eu le tic de ce faiseur de vers ;
Il eût fait pis que de mordre à la pomme ,
Et c'eût été bien un autre travers !

Du grand Auteur de la nature humaine,
 Il eût voulu défaire l'Univers,
 Et le refaire en moins d'une semaine.

EPIGRAMME XXVI.

Sur le refus des Sacrements.

St. Christophe de taille & gigantesque & forte,
 Portoit & reportoit, (nous dit-on) Jésus Christ.
 Mais le Christophe de Paris, (*)
 Ne veut point le porter, ni souffrir qu'on le porte.

EPIGRAMME XXVII.

Sur le SÜETONE de M. de la HARPE.

Plaisanterie de M. Piron.

DANS l'absence de mon valet,
 Un colporteur, borgne & bancroche,

(*) M. l'Archevêque.

Entra dedans mon cabinet,
Avec force ennui dans la poche.
« Les douze Césars, pour six francs,
(Me dit-il) » exquis, je vous jure !
« L'Auteur, qui connoît ses talents,
« L'a dit lui-même en son *Mercur*.
« C'est *Suetone* tout craché,
« Et traduit, traduit, Dieu sait comme !
« Ce sont tous les monstres de Rome,
« Qu'on se procure à bon marché.
« De ce recueil, pesez chaque homme ;
« Des Empereurs se vendent bien :
« *Caligula* seul vaut la somme,
« Et vous aurez *Néron* pour rien.
Que cent fois *Belzébut* t'emporte !
(Lui dis-je, bouillant de fureur.)
Fuis avec ton auguste escorte ;
Et puis, de mettre avec honneur,
Ainsi que leur introducteur,
Les douze Césars à la porte.



EPIGRAMME XXVIII.

*Sur le Belisaire de M. MARMONTEL, &
l'Hilaire de M. MARCHAND.*

L'un croit que par son *Belisaire*,
Télémaque est anéanti.
L'autre prétend que son *Hilaire*,
Vaut le *Virgile travesti*.
Voilà l'Hélicon bien loti !
Maçon de l'Encyclopédie,
Et vous l'homme à la parodie,
A bas, trompette, flageolet :
Que l'un reste à l'Académie ;
Que l'autre aille chez Nicolet.



ÉPIGRAMME XXIX.

Contre M. de VOLTAIRE.

UN jeune homme bouillant investivoit Voltaire.
 Quoi! disoit-il, emporté par son feu;
 Quoi! cet esprit immonde a l'encens de la terre,
 Cet infâme *Archiloque* est l'ouvrage d'un Dieu?
 De vices, de talents, quel monstrueux mélange!
 Son ame est un rayon qui s'éteint dans la fange:
 Il est tout à la fois & tyran & bourreau;
 Sa dent d'un même coup empoisonne & déchire,
 Sa haine est immortelle, & son génie expire;
 Il inonde de fiel le bord de son tombeau,
 Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire!...
 Un vieillard l'écoutoit, sans paroître étonné:
 « Tout est bien, (lui dit-il) ce mortel qui te blesse,
 « Jeune homme, du Ciel même atteste la sagesse;
 « S'il n'avoit pas écrit... il eût assassiné.



EPIGRAMME XXXI.

CHEZ un Evêque où dînoit *Boismorand*,
 Au Dieu *Comus*, on buvoit à la ronde,
 Tout célébroit le los d'un Dieu si grand;
Boismorand seul le blazonne & le fronde.
 On le renvoie au Prélat qui le gronde.
 Dans cet étang comme vous j'ai pêché,
 Dit-il, Seigneur; c'est ce qui me désole!
 Vous y gagnez, vous, un bon Evêché;
 Et je n'ai, moi, gagné que la vérole.

EPIGRAMME XXXI.

Contre *M. de VOLTAIRE*.

Si *Voltaire* étouffoit cette haine funeste,
 Dont il daigne poursuivre un petit *Scaliger*.
 Si pour me donner place au Royaume céleste,
 Sa main me tiroit de l'enfer,
 Il me falloit louer *Oreste*? . . .
 Je crois que mon salut me coûteroit trop cher.

EPIGRAMME XXXII.

*Couplets sur M. ROUSSEAU.**Air: Jardinier, ne vois-tu pas, &c.*

Les Lully & les Rameaux,
Sont des esprits opaques,
Des ignorants & des fots:
Ainsi, l'a dit, en deux mots,
Jean-Jaques, &c.

De notre Hélicon les eaux
Ne sont que des cloaques,
Nos Cygnes que des Crapauds:
Ainsi, l'a dit, en deux mots,
Jean-Jaques, &c.

Aux beaux Arts bien à crédit,
Peuple François tu vaques;
Tout succès t'est interdit:
En deux mots, ainsi, l'a dit,
Jean-Jaques, &c.

De deux *Rousseaux*, dont jamais
 L'un n'aura fait les Pâques,
 Quel est le grand désormais ?
 Ce n'est plus Jean tout court, mais
 Jean-Jaques, &c.

Contre M. de VOLTAIRE.

QUE pensez-vous de l'Auteur d'*Uranie* ?
 Vous l'avez vu, Poète, historien,
 Critique amer, zèle Pyrrhonien,
 Sur tous sujets, exerçant son génie.
 Vous le voyez Anti-Cartésien,
 Ami du vuide, Anglois à toute outrance.
 Est-ce tout ? non, grace à son inconstance,
 Je le prédis... vous le verrez Chrétien.



EPIGRAMME XXXIV.

*Contre l'Abbé TERRASSON.**Conte épigrammatique.*

ON dit que l'Abbé Terrasson,
 De Laws, & de la Motte apôtre,
 Va du Bord... à l'Hélicon,
 N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
 Pour avoir un léger prurit,
 Il se fait chatouiller la fesse :
 Manon le fouette, il la caresse ;
 Mais il bande comme il écrit.

Un jour dans la cérémonie,
 On l'étrilloit, il frétilloit ;
 Notre putain se travailloit
 Dessus sa fesse raccornie...
 Entre Monsieur l'Abbé du Bos ;
 Qui voyant fesser son confrère,
 Dit, tout haut, approuvant l'affaire :
 Fouettez fort!... il a fait Séthos. (*)

(*) Roman philosophique de l'Abbé Terrasson.

EPIGRAMME XXXV.

Contre M. MARMONTEL.

QUI de l'ennui veut parcourir le fleuve,
 En remontant, & bien faire l'épreuve
 De ce que peut sur un pauvre mortel,
 Le froid Léthé... qu'il lise Marmontel.

EPIGRAMME XXXVI.

Sur Mad. la Marquise DE PRIE.

Air. *De tous les Capucins, &c.*

SAINTE GÉNÉVIEVE & de Prie

Patrones de la Monarchie,

Ont un culte bien différent.

On obtient tout de la première,

(Dit-on) sitôt qu'on la descend :

Mais il faut monter la dernière.

EPIGRAMME XXXVII.

*Contre D.**Air : Non , je ne ferai pas , &c.*

Avec les méchants vers qu'au public il débite ;
 Le Poëte *Criton* fait bouillir sa marmite ;
 De ses pareils , dit-on , la folie est le lot ? ...
 Si *Criton* est un fou , le public est un sot.

EPIGRAMME XXXVIII.

*Les trois Rousseaux.**Air : De Blot.*

Trois Auteurs que *Rousseau* l'on nomme ,
 Par-tout , de Paris jusqu'à Rome ,
 Sont différents ; voici par où :

Rousseau de Paris fut grand homme,
 Rousseau de Geneve est un fou,
 Rousseau de Toulouze un atôme.

EPIGRAMME XXXIX.

De M. DE CAUX, Auteur de la Tragédie de Marius, contre M. PIRON.

QUAND Timandre à Paris entonna la trompette,
 Des fimeurs tels que toi le foible essaim trembla.
 Dijon, au son de sa musette,
 D'applaudissements le combla;
 Et Beaune en fut si satisfaite,
 Qu'elle vint en ses mains remettre une houlette,
 Faite du bois qui t'étrilla.



ÉPIGRAMME XL.

Réponse de M. PIRON.

F O I N de votre trompette & de mon flageolet.
Je donnerois pour rien mon payement & le vôtre.
J'eus des coups de bâton, vous des coups de sifflet.
Le dernier aux rimeurs fait moins honneur que l'autre.

ÉPIGRAMME XLI.

Sur la Pucelle.

A l'œuvre on connoît l'ouvrier.
En lisant la sale Pucelle,
Amis, pourquoi vous recrier,
Sur l'esprit dont elle étincelle ?
C'est du *Voltaire*, ... & tout est beau ;
Tout plaît chez lui, jusqu'au blasphème,
Lorsqu'on y trouve le tableau
D'un Auteur qui s'est peint lui-même.

ÉPIGRAMME XLII.

Contre le Poëte Roi.

CONNOISSEZ-VOUS certain rimeur obscur ;
 Sec & guindé, souvent froid , toujours dur ,
 Qui ne peut plaire , & peut encor moins nuire ;
 Ayant l'usage & non l'art de médire ,
 Pour ses méfaits dans la geole encagé ,
 A Saint Lazare , après ce , fustigé ,
 Honni , moqué , baffoué pour ses rimes ,
 Chassé , battu , conspué pour ses crimes ,
 Cocu , content , parlant toujours de soi . . .
 Chacun répond : c'est le Poëte Roi .



EPIGRAMME XLIII

Sur le portrait de l'Abbé LE BLANC.

*L*a Tour va trop loin, ce me semble,
En nous peignant l'Abbé le Blanc;
N'est-ce pas assez qu'il ressemble?
Faut-il encor qu'il soit parlant?

EPIGRAMME XLIV.

RACINE à M. DE VOLTAIRE.

Des champs Elisées.

J'AI lu ton docte commentaire;
Car les Elus de ce pays,
S'entretiennent de tes écrits,
Et par cœur savent leur *Voltaire*.

Mort d'enthousiasme à vingt ans,
Un de tes zélés partisans,

Qui t'adore & méprise *Homère*,
 Depuis peu descendu céans,
 Nous a prêté son exemplaire.

Que de lumières ! que de sens !
 Ton cœur est pur & sans envie ;
 Il a dicté tes jugements.

Ce *Farnabius* qui m'ennuie,
 Ce *Scaliger* triste & fongueux,
 Tous ces pédants volumineux
 Qui firent bailler ma Patrie,
 En te lisant on les oublie,
 Et tu vas l'emporter sur eux.

Ici, rédacteur infailible,
 Pésant la pensée & les vers,
 Tu prononces l'arrêt terrible ;
 Et tu détrompes l'Univers ;
 Là, quittant pour le persiflage
 Le ton d'un froid dissertateur,
 Tu fais, grace à ton goût volage,
 Folâtrer avec ton Lecteur.

Quel art ! quelle heureuse magie !
 Le Pinde est soumis à tes loix :
 Tantôt sur la Lyre ennoblir,
 Tu daignes célébrer les Rois ;

Tantôt

Tantôt résonne sous tes doigts,
Le tambourin de la folie.

Profond ou léger à ton choix,
Tu composas des vers tragiques,
Erotiques, métaphysiques;
Tu fis de longs panégyriques
Et des satyres quelquefois.
Par une influence secrète,
Tu fus historien, rhéteur,
Grand moraliste, grand poète,
Et te voilà commentateur!

Et puis, citez votre *Malherbe*,
Admirateurs impertinens;
Exaltez le siècle superbe
Des *Sarrazins*, & des *Racans*;
Ou celui, qui plus vain encore,
D'un *Boileau*, d'un *Chaulieu* s'honore,
Et crut voir briller des talents,
Dont il n'apperçut que l'aurore.

Le tien, qu'on cherche à déprimer
Le tien, *Voltaire*, a l'avantage,
Et toi seul as su le former.
Heureux tous les fots de notre âge,
Que tu voudras bien estimer!

Humblement je te remercie,
D'avoir avec tant de bonté,
Sur mon talent ressuscité,
Abbaissé l'œil de ton génie;
Tu fixes pour mon *Athalie*
L'incertaine postérité,
Qui va la placer à côté
De ton admirable *Olympie*,
Dont le bûcher est si vanté.

Avec plus de sévérité,
Tu juges l'ainé des *Corneilles*.
Que deviennent tant de merveilles,
Au creuset de la vérité ?

De l'Europe usurpant l'estime,
Le bon homme jusqu'à présent,
Sur parole étoit cru sublime.

Enfin de son trône il descend ;
Ce n'est plus qu'un triste pédant,
Qu'un déclamateur indécant,
Que jamais un beau feu n'anime ;
Et qui manque le sentiment
Si bien exprimé dans *Zulime*.
Tu le poursuis à chaque mot,
Cet Ecrivain que l'on renomme ;

Et veux prouver qu'il est un sot,
En disant que c'est un grand homme.

Mais ne crains rien de ses fureurs :
L'autre jour, sous un verd feuillage ,
Mêlé de lauriers & de fleurs ,
Corneille , d'un tranquille ombrage
Goûtoit le frais & les douceurs :
J'osai lui lire ton ouvrage.

Il dit, (ce calme m'étonna)
Voltaire est homme, il est injuste :
Il conspire comme *Cinna* ;
Je lui pardonne comme *Auguste*.

EPIGRAMME XLV.

Contre M. DE VOLTAIRE.

SUR L'auteur dont l'épiderme
Est collé si près des os ,
La mort tarde à frapper ferme ,
De peur d'ébrécher sa faulx ,
Quand il aura les yeux clos ,
(Car, si faut-il qu'il y vienne !)

Adieu , renom , bruit & los ;
Le temps jouera de la sienne.

EPIGRAMME XLVI.

Sur la traduction des lamentations de Jérémie par M. D'ARNAUD de Bacular.

SAVEZ - vous pourquoi Jérémie
Se lamenta toute sa vie !
C'est sans doute qu'il prévoyoit ,
Que Bacular le traduiroit.

EPIGRAMME XLVII.

Contre M. DE VOLTAIRE.

Si dans les ouvrages qu'il fait ,
Un Auteur peint son caractère :
Comment se peut-il que Voltaire
Soit si mal peint dans *l'Indiscret* ?

EPIGRAMME XLVIII.

*Contre l'Abbé SALLIER de l'Académie
Françoise.*

POUR être au rang de tes égaux,
Lorsque je brigue tes suffrages,
Tu me dis le peu que je vaux,
Sallier, ... & tu me décourages !
Cependant, tous les avantages
Que tes titres ont sur les miens ;
C'est que chacun voit mes ouvrages,
Et qu'on ne voit jamais les tiens.



EPIGRAMME XLIX.*Contre l'Abbé DES FONTAINES.*

PETITS Auteurs , pour être gras à lard ;
Erigez - vous en censeurs téméraires ,
Et remplissez des feuilles au hazard ,
D'absurdités l'une à l'autre contraires ;
Chaubert & Prault payeront vos honoraires ;
Vous essuyerez quelques petits chagrins ,
Serez par fois nazardés , pris aux crins ,
Bernés , honnis : n'importe , vos bedaines
S'arrondiront ; & d'Abbés *Pellegrins* ,
Vous deviendrez des Abbés *Des Fontaines*.



EPIGRAMME L.*Contre le même.*

P O U R juger la Littérature ,
L'impudence en original ,
La faim , l'envie , & l'imposture ,
Se sont construit un tribunal ;
De ce petit trône infernal ,
Où siegent les quatre vilaines ,
Partent les arrêts du journal
De Monsieur l'Abbé *Des Fontaines*.

EPIGRAMME LI.

Contre un Auteur bavard & gourmand.

I N S P I R É par son appétit ,
Il plaît , amuse , divertit ,
Le matin lit son répertoire ,
Le soir à table emplit son sac.
Son esprit est dans sa mémoire ,
Et son cœur dans son estomac.

ÉPIGRAMME LII.

*Contre M. SEDAINÉ, Auteur du
Déserteur.*

DA VOIR hanté la comédie,
Un pénitent, en bon Chrétien,
S'accusoit, & promettoit bien
De n'y retourner de sa vie.

Voyons, lui dit le Confesseur,
C'est le plaisir qui fait l'offense :

Que donnoit-on ? ... *le Déserteur* ...
Vous le lirez pour pénitence.



EPIGRAMME LIII.

Contre M. DE VOLTAIRE.

Nota : *C'est lui qui parle.*

QUE tous les autres me détestent,
Je suis trop content de mon lot.
Deux illustres amis me restent :
Le Roi de Prusse & Tiriot.

EPIGRAMME LIV.

*A l'Académie Française qui, en 1756, n'a-
voit pas tenu de séance publique le jour
de St. Louis.*

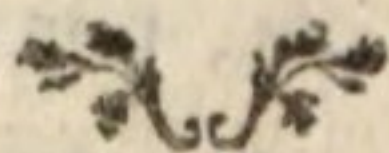
COQUETTE sans pudeur, fière de mille amants,
Femme à quarante époux, presque tous impuissants,
Mère de quelques mots, régente d'orthographe,
En ton jour solennel, tes autels sont déserts;
L'on ne t'adresse plus de prose, ni de vers,
Et l'on n'est occupé que de ton épitaphe.

EPIGRAMME LV.

Rondeau contre l'Année littéraire.

DES feuilles de l'An littéraire,
Et de leur foudre hebdomadaire,
On menace ma belle humeur;
Et d'avoir pincé leur Auteur,
On me trouve un peu téméraire.
Plaisant orage imaginaire!
En dix mille ans que peut-il faire?
Mouvoir un Roseau, quelques fleurs,
des feuilles?

Qu'on me laisse rire, & me plaire
A faire danser l'agresseur;
Du reste, j'en fais mon affaire.
Irois-je au bois, si j'avois peur
des feuilles?



EPIGRAMME LVI.

Le petit marchand du coin.

A six sols, les couteaux, flacons, ciseaux, étui ;
A six sols, l'oraison funébre,
De Monsieur l'Evêque Du Puy.
De la Blettrie, à six sols, le Tacite
A six sols, Ernelinde, à six sols, le Huron ;
Les quarante cahiers des feuilles de Freron,
A six sols, à six sols ; au reste... & vîte, & vîte !

EPIGRAMME LVII.

*Sur M. *** reçu à l'Académie.*

LORSQUE l'on reçoit Orante,
Pourquoi tant crier haro ?
Dans le nombre de quarante,
Ne faut-il pas un Zero ?

EPIGRAMME LVIII.

Contre M. DE VOLTAIRE.

POUR le Badaut du parterre,
Piron prend un vol trop haut ;
Ce n'est qu'un vol terre à terre ,
qu'il lui faut. (*)

EPIGRAMME LIX.

Contre le même.

QUI s'inscrivit en faux, sans craindre l'anathème
Contre le testament de Dieu,
A bien pu s'inscrire de même ,
Contre celui de Richelieu.

(*) M. Piron fit ce couplet impromptu, en sortant de la représentation d'une de ses pièces (Callisthènes) qui n'avoit pas réussi. On ne jouoit alors que les pièces de M. de Voltaire.

EPIGRAMME LX.

*Sur le projet de M. GRESSET, de mettre
la statue du Roi sur la colonne de l'Hôtel
de Soissons.*

La colonne de Médicis,
Est odieuse à notre histoire:
Pour en effacer la mémoire,
On ne doit pas être indécis.
Il faut être un Hétéroclite,
Pour y vouloir placer le Roi;
C'est du vainqueur de Fontenoi,
Faire un saint Simeon Stylite.



EPIGRAMME LXI.*Contre un Prédicateur.*

MON SIEUR l'Abbé La Tour - du - Pin,
Auroit dû, dit certain critique,
Au lieu d'un rôle évangélique,
Choisir le rôle d'*Arlequin*.
Point du tout, dit un autre Abbé :
Il auroit fait une sottise ;
Au théâtre, on l'auroit sifflé :
On ne siffle point à l'Eglise.

EPIGRAMME LXII.

Les trois Folies.

J'ÉTOIS sain de corps & d'esprit.
Bacchus en voulut à ma tête ;
Je bus, sa liqueur me surprit.
L'amour se trouvant de la fête,
Je ne fis qu'entrevoir *Iris*,
Et mon cœur à l'instant fut pris.

Buveur , Amant , double folie !
Il falloit pour être complet ,
Un seul grain de Métromanie.
M'y voilà ... la rime est sifflet.

EPIGRAMME LXIII.

*Sur la Tragédie de Cléopâtre , de M.
MARMONTEL.*

DEUX Artistes rivaux , *Marmontel* , *Vaucanson* *
Font l'honneur du siècle où nous sommes ,
Mais l'un ne fait siffler qu'un serpent de carton ,
Quand l'autre fait siffler les hommes !

EPIGRAMME LXIV.

Contre M. DE VOLTAIRE.

SON enseigne est à l'Encyclopédie ;
Que vous plaît-il ? de l'Anglois , du Toscan ,
Vers , prose , algèbre , opéra , comédie ,
Poème , épître , histoire , ode , roman ?

(*) L'aspic qui piquoit *Cléopâtre* , à la représentation ,
étoit un ouvrage de ce célèbre Mécanicien.

Parlez, c'est fait : vous lui donnez un an ;
 C'est l'insulter. En trois ou quatre veilles,
 Sujet raté par l'aîné des Corneilles, (*)
 Sujet rempli par le fier Crébillon, (**)
 Il refond tout ; peste , voici merveilles ,
 Et la besogne est-elle bonne ! . . . Oh ! non.

EPIGRAMME LXV.

Sur les Drames modernes.

CHANTRES admis au Temple de Mémoire,
 Comédiens campagnards & royaux,
 Rayez, biffez de votre répertoire,
 Ces Drames noirs nouvellement éclos :
 Et porte close à la Muse Anglomane ;
 Que Londres en soit l'amateur ou l'organe,
 Tenez-vous en à nos illustres morts,
 Sans plus aller gueuser à Drury-Lane,
 Quand vous avez la clef de nos trésors.

(*) Œdipe.

(**) Ele&rc.

EPIGRAMME LXVI.

Sur la suppression des feuilles de MM. Fréron & l'Abbé de la Porte, dans lesquelles on critiquoit les ouvrages nouveaux.

FRÉRON n'est plus, ni la Porte; j'enrage;
Dit l'autre jour un Sous-Fermier joufflu;
Sur leur visa, je jugeois d'un ouvrage;
Et j'opinois comme ils avoient conclu;
Mais à cette heure, à moins d'avoir tout lu,
Il faut plier sous le moindre adversaire;
Et faute d'eux, lorsque l'ouvrage a plu,
Comme un benêt l'admirer & me taire.



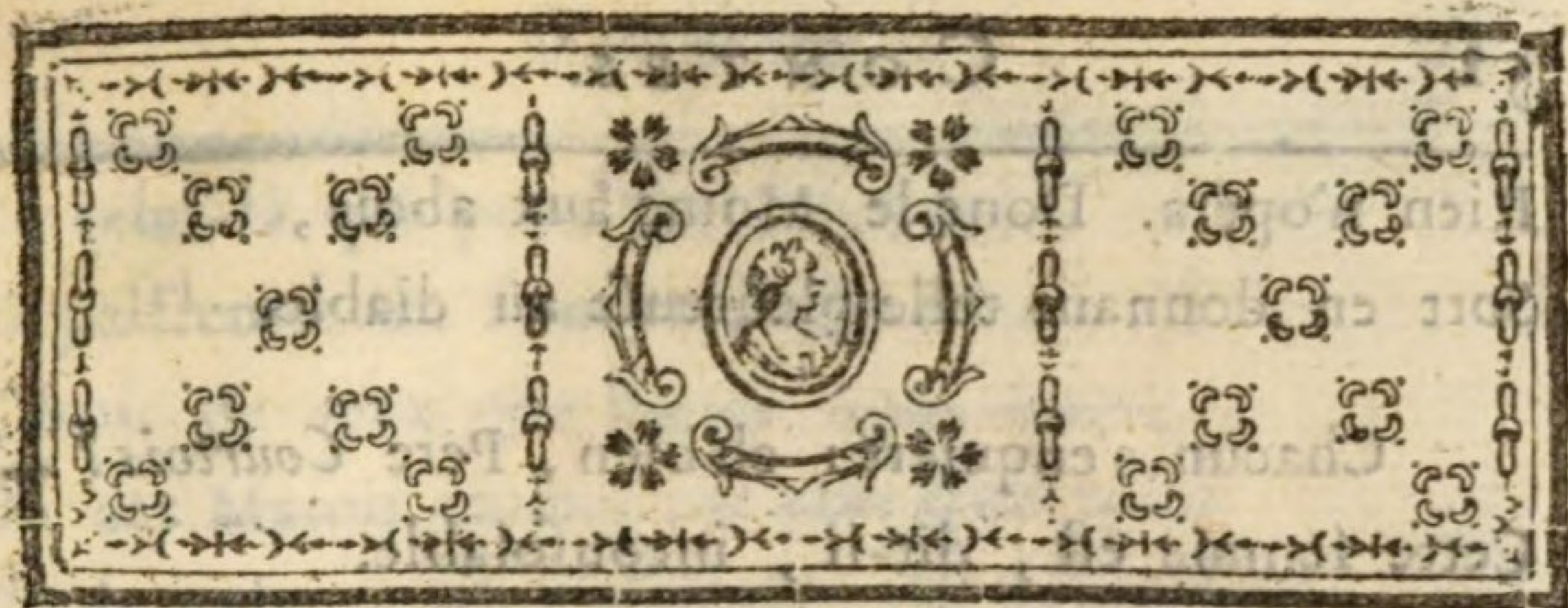
ÉPIGRAMME LXVII.

Sur la mort de M. DE CRÉBILLON.

TANDIS que l'auteur de Thyeste
De l'Olympe atteint le sommet ;
Tandis que la troupe céleste
Lui présente le calumet ,
Et qu'Hébé le tabac y met (*) ,
Au Parnasse grand deuil on mene ,
Sur-tout la pauvre Melpomène
Déjà n'allant qu'à cloche-pied ;
Terreur étoit de son domaine
Ce ne sera plus que pitié.

(*) M. de Crébillon étoit grand fumeur.





ŒUVRES DIVERSES

CONTEZES.

CONTE PREMIER.

La veuve inconsolable.

UN Carme étoit chez une veuve en pleurs ;
Et de son mieux sermonoit la matrone.
La rhétorique ayant semé ses fleurs,
Le tout sans fruit, mon ribaud vous la prône ;
A la façon du soldat de Pétrône,
Une, deux, trois, quatre, cinq & six fois ;

Rien n'opéra. Donc le Moine aux abois,
Sort en donnant telle pleureuse au diable.

Chacun s'enquiert : eh bien, Pere *Courtois*?
Cette femme est, dit-il, inconsolable.

CONTE II.

Le Cordelier cheval.

BLAISE à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine & son orge,
Sur un cheval qu'il avoit acheté,
S'en revenoit monté comme un *Saint George*.
Saint George soit : mais *S. George* descend,
A ses besoins, ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gelés, *Blaise* envain s'en défend ;
Il lui fallut abandonner la selle,
De cavalier devenir fantassin,
De son cheval lui-même être le guide,
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.

Suivoient de loin deux *Grisons* bien dispos :
Non des *Grisons* de l'espece indolente

De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux *Rossinante*.
C'étoit de ceux que *Bocace* nous vante,
De ces *Matois* connus par plus d'un tour
Ou de galant, ou d'espiègle, ou d'ivrogne;
De ces bons Saints, qui se firent un jour
Martyriser & cuire en Catalogne;
Deux Cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivoient de loin & l'homme & le genet.

Sus, fus, l'ami! (dit l'un des deux à l'autre)
Vois devant nous ce rustre & son cheval;
Faisons un tour ici de carnaval;
Entendons-nous, & la monture est nôtre.
Seulement, songe à me bien seconder:
Goutte ne faut avoir ici, ni crampe:
Je le saurai doucement débrider.
Toi cependant, habile à t'évader,
Sur le cheval, monte, pique & décampe;
Puis sur nos pas, derriere ce clocher,
Tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher;
Je suis un lot, ou tu n'attendras guère
Que sain & sauf je n'aille te chercher.

Le complot fait & la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà.

Déjà par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée,
Tandis que l'autre en galoppant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède
Fût, ni ne pût de *Blaise* être entendu :
Le paillasson sur la terre étendu,
Un pied de neige, y mettoit bon remède.

Au lieu marqué le cavalier alla :
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.

Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage & seul dans l'embarras,
Sur les talons de *Blaise*, pas à pas,
La bride au col pendante & négligée,
La tête basse & l'échine alongée,
Alloit un train dont il étoit bien las ;
Quand *Blaise* aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier :
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant, de voir le Cordelier ! ...
Est-il esprit si fort, qui n'y succombe ?
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux ?

Au pauvre *Blaise*, homme simple & pieux,
La bride échappe, & de la main lui tombe.
Le Papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, & d'un œil de colombe,
Bien tendrement laissant couler des pleurs,

S'écrie : hélas ! je suis Pere *Paphnuce*,
De S. François indigne & lâche enfant,
Que de la chair le démon triomphant,
Dans ses filets fit tomber par astuce.
Que voulez-vous ? le plus sage a bronché !
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon : j'y mordis, j'ai péché ;
J'y remordis ; j'y restois attaché :
C'en étoit fait ; j'allois en poste au Diable,
Être du vice à jamais entiché.
Mais Dieu qui veut , en Pere pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abyme infernal,
Où m'entraînoit cette habitude au mal,
Et m'amener à la résipiscence,
Constitua mon ame en pénitence,
Pendant sept ans , dans le corps d'un cheval !
Le terme expire , & vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté :
Ordonnez-moi l'écurie ou le Cloître ;
A vous je suis, vous m'avez acheté.

Eh , oui ! dit *Blaise*, au Diable soit l'emplète !
J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés !
De Dieu pourtant la volonté soit faite :

Car après tout , comme vous j'ai péché ;
J'ai , comme vous , mérité pénitence :
Chacun son tour. Toute la différence
Qu'ici je vois , dont je suis bien fâché ,
La vôtre est faite , & la mienne commencée
Quitte j'en suis encore à bon marché :
Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître ;
Un Roi pécheur fut ours pendant sept ans ;
Vous fûtes vous cheval un pareil temps :
Un temps pareil âne je pourrois être ;
Et maintenant travaillant au moulin ,
Bien autrement je rongerois mon frein.

Eh bien ! je perds une assez grosse somme :
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme.
Soyez donc libre , & libre sans rançon ;
Vous serez sage , & vous n'irez pas comme
Un étourdi , remordre à l'hameçon ;
Qui de si près a frisé les chaudieres
Sur son salut n'est pas si négligent :
Pere Paphnuce , au moins pour mon argent ,
Souvenez-vous de moi dans vos prières.

Notre bon Pere , alors se prosternant ,
Et par trois fois ayant baisé la terre ,
Son chapelet , & les pieds du manant ,
Gai sur ses pas , s'en retourne en grand erre ;

Tandis que triste & le gousset vuide,
Blaise chargé d'une bride inutile,
En véritable & franc oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tû long-temps comme on peut croire;
Si quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandoit son compere *Grégoire*.

Il s'émerveille, & souriant à part :
'Ami, dit-il, (le tirant à l'écart)
N'achete pas ce cheval, & pour cause;
Tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard;
Je le connois: sois bien sûr d'une chose:
C'est qu'un beau jour, te panadant en Roi,
Sur cette bête, en effet assez belle, ...
Crac ! en chemin, tout d'un coup, aulieu d'elle,
Tu trouveras un Cordelier sous toi.

Un Cordelier ! tu voudrois que je crusse ...
Un Cordelier ! tu gausses. ... Point du tout;
Un Maître Moine, ayant cordon, capuce,
Grise vêtüre, & nom Pere *Paphnuce*, ...
Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route, & la métamorphose,
Et l'ameçon fatal au Franciscain,

Et les sept ans de Purgatoire ; enfin
 Tout ce qu'il fait ; le reste , il le suppose.
 Tiens , poursuit-il , à peine le bourreau
 S'est retrouvé sous sa premiere peau ,
 Et sous le froc , que perdant la mémoire
 Du châtiment qui lui fut si bien dû ,
 A l'hameçon il aura remordu ;
 Et le voilà ! ... Peste , interrompt *Grégoire* ,
 Qu'il aille au Diable avec son hameçon ,
 Et ses sept ans de nouveau Purgatoire !
 Vraiment , sans toi , j'étois joli garçon.
 C'est cinq cens francs que je gagne. .. Allons boire.

CONTE III.

L'y Grec.

MA R C une bequille avoit
 Faite en fourche , & de maniere ,
 Qu'à la fois elle trouvoit
 L'œillet & la boutonniere.
 D'une indulgence plénriere ,
 Il crut devoir se munir ;
 Et courut , pour l'obtenir ,
 Conter le cas au St. Pere ,

Qui s'écria : Vierge mere !

Que ne suis-je ainsi bâti ?

Va , mon fils , baise , prospere :

Gaudeant bene nati !

CONTE IV.

Chef d'œuvre de Laconisme.

CHEZ un Seigneur , un Moine fut ,

Le diable apparut à sa vue :

Choisis des trois , dit-il , ou tue ,

Ou bois , ou fornique : opte. Il but.

En buvant la Dame lui plut.

Le mari qui faisoit un somme ,

S'éveille , voit le couple en rut ,

Veut le tuer ; mais le saint homme ,

Prend un chenet , frappe & l'assomme ,

C'est où l'attendoit *Belzebut*.



 CONTE V.

Le même d'une autre façon.

A frere *Luc*, dans un castel oisif,
 Le diable dit, d'un ton impératif :
 Bois, ou fornique, ou bien occis ton hôte.
 Si n'obéis, je t'étrangle, sans faute :
 Or, par bonté, je ne veux qu'un des trois.
 Le Moine, alors, de s'enivrer fit choix ;
 Si qu'il advint, qu'au fort de son ivresse,
 Le porte-froc vous baisa la maitresse,
 Puis envoya l'Epoux chez ses ayeux ;
 Pour moi, je donne au diable à faire mieux.



CONTE VI.

*Le quenouille merveilleuse, à M. le Comte
de St. FLORENTIN.*

QUAND le pauvre Binbin * mourut ;
(Car puisqu'il faut bientôt qu'il meure ,
Autant vaut dire cela fut ,
Que cela fera tout à l'heure ;)
Quand donc j'eus vu le sombre bord ;
Tout en descendant de la barque ,
Mon premier soin ce fut d'abord
D'aller remercier la Parque ,
De m'avoir coupé le filet
D'une vie obscure & chagrine ;
Pour faire en un cabriolet ,
Nommé bierre en son origine ,
D'une célérité divine ,
Rouler mon vieil esprit follet
Sur les remparts de Proserpine.

(*) Nom que l'Auteur se donne à lui-même.

En curieux & franc *Binbin*,
J'avois bien aussi quelque hâte
De voir en face un jour enfin
Ces trois servantes du Destin
Bien pires que celle à *Pilate*,
Dont j'avois à tort à travers,
En véritable enfant qu'on gâte,
Médit tant de fois dans mes vers.

Mais parlons une fois sans rire,
Disons la pure vérité :
J'avois au trio redouté
Quelque petite chose à dire
Au sujet d'un mortel chéri,
Dont la douce & riante image
Me suit par de là le rivage
Du triste fleuve de l'oubli.

Dieu fait, desqu'elles m'aperçurent,
Dans quelle surprise elles furent
De voir, pour la première fois,
Une ombre qui rioit sous cape,
Aux lieux où pleurent le bourgeois,
Le Noble, le Prince, & le Pape !
Vive la mort ! vive *Esculape* !
S'écria la vieille des trois,

Au ciseau de qui rien n'échappe !
 Voici celui qui ne fut rien ,
 Pas même Académicien ;
 Pour avoir fait l'ode à *Priape*.
 Nous lui devons un compliment ,
 Pour une strophe de cette ode ,
 Où le gaillard effrontément
 Nous en faisoit un à la mode :
 Faisons danser le Médisant.
 Il s'y vantoit en téméraire ,
 Aussi bien qu'en mauvais plaisant ,
 Et s'y promettoit de nous faire
 Ce qu'assurément il n'est guère
 En état de faire à présent ! . . .
 Or ça , l'ami , sortons d'affaire ,
 Me dit elle , en s'humanisant ,
 Et prenant le ton débonnaire.
 Nous vous tenons ; voyons un peu
 Avec un septuagénaire ,
 Si la parole vaut le jeu.

Je perdis un peu contenance ;
 Et rougissant de souvenance ;
 Eh ! mon Dieu , lui dis-je , laissons
 Les reproches & les leçons ;
 J'en eus la haut ma suffisance.

(*) L'Évêque de
 de l'ancien de l'ancien

Eh , quoi donc ! comme un Iroquois ,
Traité par-tout de Turc à Maure ,
Serai-je toujours , suis-je encore
Devant Monsieur de *Mirepoix* ? ... *
Non , non ; je suis devant vous trois ;
Et plus sage un peu qu'autrefois ;
En mourant , on s'améliore ;
Une petite potion
De votre excellent opion
En vaut bien une d'ellébore.
Laissons donc là le temps jadis ;
Pour Dieu ! rayons de mon histoire
Un peché qu'à vingt ans je fis ,
Et que trente ans , comme on peut croire ,
Auroient effacé des esprits ,
Et fait oublier , sans les cris
D'un Prélat d'heureuse mémoire ,
Qui crut qu'il étoit de sa gloire
D'en rafraichir le souvenir ,
Et de rendre le fait notoire
A tous les siècles à venir.
Le saint homme en grand Capitaine ,
M'excluant de la quarantaine ,

(*) L'Evêque de Mirépoix , Précepteur du feu Dauphin ,
Et ennemi de Piron.

Me tuoit de honte & de faim ;
Je n'avois plus fauteuil ni table ,
C'étoit fait du pauvre *Binbin* ,
Sans un Seigneur plus équitable
Qui daigna me tendre une main ,
Aux malheureux toujours propice :
De mon mal il fit ma santé ,
Et mon repos de mon supplice.
Ainsi la douce humanité
Me retira du précipice
Qu'avoit creusé la pitié ! . . .
Souffrez , par curiosité ,
Que dans vos magasins je fouille ;
Et de l'humain dont la bonté
Fit toute ma félicité ,
Que je voye un peu la quenouille . . .
Les aveugles sont curieux ,
Dit *Lachésis* la dégourdie
Par qui toute trame est ourdie :
Tiens , elle te crève les yeux ;
Lorgne & disparois , expédie :
Un Quinze-vingt , dans le grand tas ,
La distingueroit de cent pas ,
Tant elle est grosse & rebondie.

Ma lorgnette en l'air , en effet ,
Je la vis selon mon souhait ,

C'est-à-dire, dodue & telle
Que peut-être jamais si belle
Pour *Nestor* & *Mathusalem*,
Pour un décuple *Fontenelle*
Jusqu'aujourd'hui par le destin ;
Ne fut mise encore à la main
De *Clotho* la sempiternelle.
Cette quenouille est un morceau
Incrusté de nacre & d'ivoire ;
Une perle de très belle eau,
Longuette & finissant en poire,
Tourne, vire, & sert de fuscau.
Omphale, beauté *Lidienne*,
En fit présent au fils d'*Alcmene*,
Quand chez elle il fut séjourner ;
Et sur la rive *stygienne*,
Allant de là se promener,
Ce héros à la *Bohémienne*
Eut la sottise de donner
Ce joyau qui feroit tourner
La tête à Monsieur de *Julienne*.
La quenouillée est d'un beau lin,
Plus blanc que la neige, & si fin
Qu'à l'œil il est imperceptible,
Et qu'il lui seroit impossible
D'en distinguer le moindre brin.
Son volume aussi, comme on pense,

Eparpillé, feroit immense :

N'étoit qu'un ruban bleu-Turquin

L'entoure en serpentant, le ferre,

Et l'emmaillotant tout des mieux,

Fait qu'il ne paroît presque aux yeux

Que de la grosseur ordinaire.

Patience ! voici le beau !

C'est que certain petit bourreau,

Marmot n'aimant que le désordre

Garnement qu'on appelle amour,

La nuit, s'amusant à détordre

Le fil qu'on a tordu le jour,

Aux fileuses du noir séjour

En donne sans cesse à retordre ;

Et la trame ainsi devenant

Une toile de *Pénélope*,

Qu'on tire l'heureuse horoscope !

Vivez donc en paix & contents,

Beaux amis & belles amies,

Qui pour lui donneriez vos vies,

Vous le posséderez long-temps ;

Tandis que moi dont la fusée

A fait le tour du dévidoir,

Je vais tout ce temps sans le voir,

Bien m'ennuyer dans l'*Elisée*,

Tant beau puisse être le Manoir.

C O N T E V I I.

L'habit ne fait pas le Moine , ou le Cordelier Requin.

MUSE , de grace , au fait , & point d'exorde
Des Ecumeurs , gens sans miséricorde ,
Firent descente à je ne fais quel port ;
Et tout de suite , y descendit la mort ,
L'affreux dégât , le viol équivoque ,
Qu'*Agnès* redoute & dont *Barbe* se moque ,
L'ardente soif du sang & du butin ,
Tant d'autres maux , le sacrilège enfin ,
Péché mignon des ames scélérates.

Ce dernier - ci conduisit les Pirates
Dans un Couvent de Peres Cordeliers.
Châsse , encensoir , croix , soleils , chandeliers ,
Vases sacrés , tout fut de bonne prise ;
Burettes , brocs , le cellier & l'Eglise ,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étoient pourtant Juifs , ni Turcs ; mais Chrétiens ,
En qui peut-être eut agi le scrupule ,
S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule ,

Trouvé de quoi se dire : eh, ventrebleu ! ...
 N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu ! ...
 Quoi trouvé donc ? ... quoi ? gentilles commeres,
 Que sur la Nef on mène avec les Peres,
 Pour y ramer, elles comme en Couvent.

Pere *Grichard*, bilieuse pécore,
 Prêche & fulmine en pieux Matamore :
 Pere *Grichard* est traité d'étourneau ;
 Et pour réponse, on vous le jette à l'eau.

D'autres encor de prêcher ont la rage,
 Et prêchoient donc, mais sur un ton plus sage ;
 Quand le plus fier de tous les ouragans,
 Mieux que sermons, convertit les brigands.
 Les voilà tous devenus des *Panurges*,
 Se fiant moins à Dieu qu'aux *Thaumaturges*,
 Et promettant chandelle à tous les Saints
 Du Paradis & lieux circonvoisins.

Tout l'équipage est aux pieds de la chiourme :
 On prie, on pleure, on sanglote, on se gourme.
Mea culpa, mon pere ! mon mignon !
 Ce n'est pas moi, c'étoit mon compagnon ! ...
 Moines de dire, en faisant grise mine :
 Punition, & vengeance divine !

Le bon larron, contrit, comme à la croix,
 De se vouer à Monsieur St. François,

S'il en échappe! ... A l'instant, le temps change.
Vous eussiez dit, que sur l'aîle d'un ange,
Le Séraphique avoit dit : *Quos ego.*
Le ciel reprend l'azur & l'indigo;
L'eau reverdit, & sa claire surface
S'applanissant, redevient une glace.
Tout rentre enfin dans son premier état:
Tout, j'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage;
Le Capitaine en absout l'équipage;
Réunissant les deux pouvoirs en soi,
Et sur son bord étant Pontife & Roi,
Buvons! chantons! rions! dit le Corsaire:
Frappez Comite! & vogue la galere!

Les Penaillons disoient : vous avez tort;
On fait la figue au Saint plus près du port:
De *Pharaon* tel étoit le vertige;
Moyse aussi coup sur coup le fustige.

Le chef repart : qu'on ait tort ou raison;
Ramez, faquins! belle comparaison,
De foïet à foïet! la verge de *Moyse*,
Et le cordon de saint *François d'Assise*!

Trois jours avoient coulé sans accident;
Le quatrieme, ainsi qu'entre leurs dents,
Les gris-vêtus prioient leur Patriarche
De se venger en purifiant l'Arche,

L'un deux soudain s'écrie : ah ! le voilà ! —

Qui ? — *Saint François* ! — où ? — sur l'eau ; là bas ; là :

Tenez , voyez ! vis-à-vis de la poupe ! ...

Sur le tillac , aussitôt l'on s'attroupe :

Oui ! c'est (dit-on) vraiment , un Cordelier !

C'en est bien un ! le fait est singulier !

En pleine mer , un homme ! & n'en déplaît ,

Qui paroît même être là fort à l'aise !

C'est , s'écrioit un Moinillon fervent ,

C'est ce grand Saint , qu'à la merci du vent ,

Près de périr , ingrats , vous réclamâtes !

Mon œil , d'ici , distingue les stigmates :

Je vois , je vois l'ange exterminateur ,

Le bras levé sur le profanateur :

Tremblez , méchants ! ... La frocaille en tumulte ,

Passoit déjà de l'espoir à l'insulte ;

La soldatesque incertaine & tout bas ,

Se demandoit : l'est-ce ? ne l'est-ce pas ? ...

La nuit laissoit leur âme irrésolue ;

L'indevot crut avoir eu la berlue ,

Et du soleil attendit le retour.

Le soleil luit : on revoit , tout le jour ,

Le même objet à pareille distance.

Ja , le relaps incline à pénitence :

C'est *Saint François* ! qui pourroit-ce être donc ?

Voici les gens penauds , s'il en fut onc.
Le Commandant , dont la visière est nette
Pour le plus sûr , met l'œil à la lunette ;
Et dit : ma foi , vous ne vous trompez point :
Je vois capuce & froc : c'est de tout point.
Un Cordelier bien vif , bien à la nage.
Il veut venir , sans doute , à l'abordage :
Il faut l'attendre : holà ! ho ! le grapin ! ...
Chacun se signe , au cri du turlupin ;
D'horreur , le poil en dresse à tout le monde !
L'objet s'enfonce , & reparoît sur l'onde.

S'élève lors , un vent plus que gaillard ;
Et fût-ce un coup du ciel , ou du hazard ,
Vous en allez savoir , le pour ou contre.

Tout au plus près , le nageur se remontre :
Le harpon tombe , accroche & tire ; qui ? ...
Etoit-ce bien un Cordelier ? ... nenni :
Car , de par Dieu , sa mere , & *St. Antoine* ,
L'habit jamais ne fit si peu le Moine.

C'étoit , au vrai , l'habit d'un Franciscain ;
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin ,
Poisson goulû , vorace , antropophage ,
Poisson béant , poisson pour tout potage.

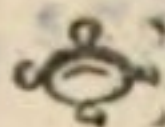
Mais un poisson froqué ! par quel hazard ? ...
Vous avez vu noyer *Pere Grichard* :

Figurez vous ce Requin qui le gobe ,
Non pas avec , mais par dessous la robe ;
Des pieds au col , tantôt il fut grugé ;
Et là , du tronc la tête prit congé.
Le froc alors , présentant l'ouverture
Avoit du monstre embéguiné la hure ;
Et de ce jour , quêteur humble & gourmand ,
Frere Requin suivoit le bâtiment !

C O N T E V I I I .

Tout est bien comme il est.

Au gré du sexe charmant ,
Amour cherchoit un remède
Au sombre ennui qui possède
L'amante près de l'amant.
Dans ce dessein on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge où la Nature
Fabrique le genre humain.



La carte de Cupidon ,
Mét cette forge divine ,

Sous une aimable colline
Ou croît le plus fin coton.
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ébène & du corail,
Du sacré Laboratoire
Forment le petit portail.



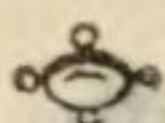
Les jeux & les ris badins,
Par qui la flamme s'allume,
Volent auprès de l'enclume
Que bat le Dieu des jardins.
Du Cyclope infatigable,
Le marteau va jour & nuit,
Et par un art admirable,
Frappe sans faire de bruit.



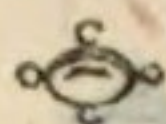
Quand à grand coup redoublé,
Le fer est battu de reste,
Et que la fonte céleste
Au fond du moule a coulé;
La Nature prompte & sage,
Qui de la part du Destin,
Préside sur tout l'ouvrage,
Y met la dernière main.



Le fils du *Venus* entra
Jusqu'au fond du sanctuaire,
Où le mortel téméraire
De ses jours ne pénétra.
Les forgerons de *Cythere*
Reçurent leur Souverain,
Comme l'on reçoit sa mere
Dans les forges de *Vulcain*.

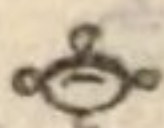


Bon jour, bel enfant, bon jour !...
Dans ces lieux dont je dispose,
Puis-je pour vous quelque chose ?
Dit la Nature à l'Amour.
Le Dieu répond : je desiré,
Sans différer un instant,
Aux belles de mon empire,
Rendre un service important.



Que l'homme puisse, à son gré,
Se désaisir en main sûre,
Du morceau de sa figure
Que vous m'avez consacré.
Faites si bien votre compte,
Que, tournant sur une vis,
Cet endroit là se démonte,
Et se mette à *Remotis*.

Nature , ayant sa leçon ,
Cupidon prit congé d'elle ;
Et sur le nouveau modèle ,
L'homme est bâti de façon ,
Que le plus solide immeuble
Des Amants & des Epoux ,
N'est plus désormais qu'un meuble ,
Le plus mobile de tous.



Mais tel étoit l'art divin ,
Que si l'affaire allongée ,
N'étoit à son apogée ,
On tournoit la vis envain.
L'envoi ne se pouvoit faire ,
Que l'Amour de son cachet ,
Et du grand sceau de Cythere
N'eût bien scellé le paquet.



L'homme étant ainsi formé ;
Le beau sexe , en patience
Du nôtre soutint l'absence ,
Et n'en fut plus allarmé.
De ce qui rend infidèle ,
L'absent n'étoit plus porteur ;
Et toujours avec la belle ,
Marchoit le consolateur.

L'Epoux sortant de chez soi,
Laissoit à sa chere épouse,
Nouvelle encore & jalouse,
Cet ôtage de sa foi.
Le passe-temps des fillettes
(Grace au vigoureux hochet !)
Quand elles restoient seulettes,
N'en souffroit aucun déchet.

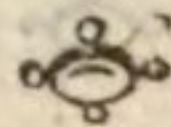


Chacun de s'en munir ;
Basques , de courir sans cesse ;
Beaux paquets à leur adresse,
D'aller & de revenir.
Il n'est grêle ou vent qui puisse
Retarder un tel envoi ;
Et la Touriere & le Suisse,
N'eurent jamais tant d'emploi.



Vous noterez qu'à ce jeu,
Outre que celui qu'on tronque
Ne trouve plaisir quelconque,
Il risque encor son enjeu.
Un dépôt de cette espee,
Ne se faisoit pas sans peur . . .
Mais est-il rien qu'on ne laisse,
Par - tout où reste le cœur ?

Aussi plus d'un accident ,
Et plus d'un tour de friponne
Fit d'une action si bonne
Repentir l'homme imprudent.
Tous les jours , la négligence ,
Ou l'appétit déréglé ,
Coûtoit cher à l'indulgence
De quelque absent mutilé.



Le beau rameau d'olivier ,
Qui fait la paix du ménage ,
Est par un mari volage
Prêté pour le jour entier.
Le soir , l'Hymen le reclame :
La nuit , s'il ne revient pas ,
Du mari , près de la femme ,
Imaginez l'embarras.

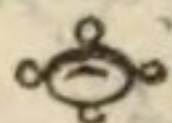


Par mégarde , une autre fois ,
Une *Agnès* , au lieu du vôtre ,
Vous en renvoyoit un autre ,
Ou vous perdiez deux sur trois.
Et bien-heureux ceux qui pûrent
En sauver encore un tiers ! . . .
Mille honnêtes gens en furent ,
Pour les gages tous entiers.

A l'affut de ce butin,
Une mere de famille,
Dans les joujoux de sa fille
Furetoit soir & matin.
La prude mal assistée
Dans ses besoins importuns,
De la belle accréditée,
Escamotoit les emprunts.



Le vieux jaloux désolé,
Ne fermant plus la prunelle;
Quelquefois dans la ruelle,
Trouvoit le drôle isolé.
Alors, ne vous en déplaise,
L'impitoyable vicillard,
Sans scandale & tout à l'aise,
Vous faisoit un *Abelard*.

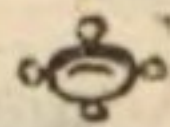


A son galant morfondu,
La Dame avec un sourire,
En étoit quitte pour dire:
Mon ami, je l'ai perdu! . . .
Aussitôt, affiche énorme;
Tout par son nom s'y nommoit;
Même on y gravoit la forme,
Du bijou qu'on reclamoit.

Que dirons-nous du chagrin ,
 Et de la rumeur affreuse ,
 Que d'une grande emprunteuse
 Causa le trépas soudain ? . . .
 Les Commissaires posèrent
 Le scellé sur ses effets ,
 Et sous le scellé restèrent
 Trente , ou quarante paquets !



Messieurs les intéressés ,
 Privés de tout exercice ,
 Des longueurs de la Justice
 Furent fort embarrassés ;
 Sur tout ceux que la décence
 Et l'honneur de leur état ,
 Réduisoient à l'impuissance
 De faire le moindre éclat.



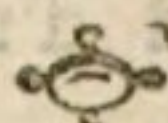
Le cavalier effronté ,
 Se plaint tout haut qu'on le vexe ,
 En fait juge le beau sexe ,
 Qui crie à l'iniquité.
 La procédure s'achève ;
 Nouvelle opposition ,
 Enfin le Scellé se lève ,
 On fait exhibition ,

Personne

Personne , à la vérité ,
N'y sauroit trouver à mordre ;
La défunte avoit de l'ordre ,
Tout est bien étiqueté.
Gens de Cour , & gens d'affaires ;
Gens de robe & gens de bien ,
Abbés & révérends Peres ,
Chacun retrouva le sien.



Aussi n'est-ce rien , au prix
De ce qu'une *Messaline*
Entreprit à la ruine
De l'Empire de Cypris.
Chez elle étoient en fourrière,
Bidets rares & communs ;
Elle étoit la Trésorière ,
De la caisse des emprunts.



Un beau matin , . . . haut le pied !
A son comptoir elle manque.
Madame emporte la banque ,
Et fait raffle sans pitié.
Amour & galanterie ,
N'eurent bientôt qu'à déchecoir.
C'étoit une loterie :
Cent billets blancs pour un noir.

Cupidon sentit l'abus.
 Pour en prévenir la suite,
 Ce Dieu revolant bien vite,
 A la forge de *Vénus*,
 S'en remit à la nature,
 De leur commun intérêt...
 Delà, nous devons conclure,
 Que tout est bien comme il est.

CONTÉ IX.

Les cinq voyelles.

LE frere *Luc*, ayant mis bas biffac,
 Froc & manteau, pour la Dame du *Bec*,
 Bien l'exploitoit au fond d'un cul-de-sac,
 Main sur tetin, œil contre œil, langue en bec.
 Puis tout à coup, *Luc* d'un goût un peu grec,
 La vire, & droit fiche où savez son pic.
 Pour l'en ôter, sifflant comme un aspic,
 La Dame alloit & de taille & d'estoc,
 Se remuant... Sacré froc d'*Habacuc*!
 Trop bien allez, (lui dit le porte-froc)
 Mieux qu'un Prélat vous traitez frere *Luc*.

C O N T E X.

Etimologie de l'aze-te-f. ...

U N jour de foire de *Châlons*,
Colas s'en alloit à la ville,
Monté sur le Roi des ânon,
Animal soumis & docile,
Contre l'usage des grifons.

N'étant qu'au milieu de la route,
Il fit rencontre de *Catin*,
Lasse, suant à grosse goutte,
Et faisant à pied le chemin.

La belle voyant son voisin,
Qui s'en alloit le vent en poupe,
Le conjura par *S. Martin*,
De la laisser monter en croupe.

Un cœur aussi dur qu'un rocher,
Se fût attendri pour la belle:
Elle étoit fraîche, encor pucelle,
Et sa main pouvoit s'accrocher,
Par fois au pommeau de la selle.

Mais ces menus droits des amants,
Que nous autres honnêtes gens,
Avons baptisés *petite oye*,
Sont nommés par certains manants,
Viande creuse & fausse monnoie.

De ces manants étoit *Colas*,
Aussi n'en faisoit-il grand cas.

Depuis long-temps, de la donzelle
Il avoit pris ville & fauxbourgs;
Mais elle défendoit toujours
Avec vigueur la citadelle.
Le gars, en plus de vingt assauts,
Fut repoussé sur la verdure,
Non sans force coups de fuscaux,
Sans mainte & mainte égratignure:
Colas en avoit le cœur gros.
Aussi, tout sec, piquant sa bête:
Néant, dit-il, à la requête.

Catin le flatte tendrement,
Le manant pousse fièrement;
Si l'une presse, l'autre chante.
Que faire en telle extrémité?
Catin n'avoit point d'*Atalante*
Les pieds, ni la légèreté;
Puis c'étoit au cœur de l'été,

Peut-être dans la Canicule :
Colas gardoit son quant à soi ;
 Nécessité n'a point de loi :
 Enfin la belle capitule.

Arrêté fut, qu'à chaque pet,
 Que feroit Messire Baudet,
 Maître *Colas* & la Bergere,
 Feroient un tour sur la fougere ;
 Le tout pour le soulagement
 De l'Arcadienne monture.

Le traité fait, la belle monte,
 Le drôle, aussitôt du talon
 Frappe le flanc de son grison :
 Maître Baudet pete sans honte,
 Il savoit par cœur sa leçon.
 A cette espee d'exercice,
 Jadis l'avoit dressé *Colas*.
 Pour certaine Dame *Thomas*.

Martin ayant fait son office,
 Colin descend . . . point de quartier :
 Elle eut beau cent fois le prier ;
 Il l'emporte, il sue, il travaille ;
 Et d'une sanglante bataille,
 Il revient couvert de laurier.

Tous deux remontent; ... la fillette,
Rajuste mouchoir & cornette.

Bientôt après, le Villageois,
Tournant vers elle le minois,
Fut surpris de la voir plus belle.

Tout aussitôt ardeur nouvelle;
Coups dans les flancs, & nouveau son;
De la part du Seigneur Grison.

A la troisième pétarade,
Catin vous fait une gambade,
Tire Colas par les habits,
Et lui montre un prochain taillis.

Ce bois lui donna l'estrapade;
Il en revint pâle, défait,
Et jurant contre le Baudet.

Il n'étoit au bout ... la fillette;
Talonne *Martin*; *Martin* pete.

Lors, dit Catin: n'entends-tu pas?
Quoi? Répond l'autre, ... l'aze, ... écoute? ...

Si l'aze pete, dit Colas:
Palsangué! que l'aze te f...

C O N T E X I.

Tirliberly.

Lise couchée, au retour de l'Eglise,
Disoit à *Jean*: mon Dieu, le bel outil !
Quel est son nom ? *Tirliberly*, dit-il.
Tirliberly sera vraiment, dit *Lise*,
Dorenavant mon bijou favori.

Tirliberly mit toute son entente
A bien ouvrir, tant qu'un peu déperit,
Jean se souvint qu'il avoit une tante,
Et s'embarqua pour le *Pondichery*.

Au bord de l'eau, grands adieux ; on s'embrasse,
Propos de femme, & fadeurs de mari :
Lise, au revoir. *Jean*, mon ami, de grace !
Laisse-le moi... Quoi?... le *Tirliberly*.

L'homme eut beau dire, & beau rire, & beau faire,
S'il ne le laisse, il ne partira point.
Lise l'a dit, ... donc pour la satisfaire,
Jean fouille & prend par-dessous son pourpoint,
N'importe quoi : tout ce qui vient à point,

Propre à donner le change à l'ingénue.
Quoique ce fut : tiens (dit-il) le voilà ;
Cours après ; cherche ; & ce disant , il rue
Ce qu'il ténait , dans l'herbe haute & drue :
Puis sur le champ , monte en mer , & s'en va.
Or , n'ayez peur que simple ou trop honnête ,
Lise à tourner incessamment la tête
Vers le vaisseau , gagne un torticoli :
Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;
Tout son penser vise au *Tirliberly* :
Onc , on ne vit chien plus âpre à la quête.
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.
Dieu fait l'angoisse ! . . . O douleur sans pareille
Jas ! j'ai perdu le plus beau de mon bien :
Tirliberly ! que ma voix te reveille ;
Par-dessus l'herbe , à mes cris , leve-toi.
A mon aspect , tu croissois à merveille ,
Et tu semblois avoir des yeux pour moi ;
Tirliberly , feras-tu sans oreille ?

A ce haut cri dans les airs épandu ,
Sort de la roche un jeune Anachorette ,
Frais comme Rose , & qui sous sa jaquette
A plus & mieux que Lise n'a perdu.

Père ! aidez-moi , dit la belle éplorée ;
Vous me voyez pis que désespérée ,

Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;
Bijou, vraiment, qui passe le joli.
Sans lui, je meurs, sans lui, rien ne m'agrée ;
Il me valoit lui seul tout l'Empirée ;
Ce bijou rare , a nom *Tirliberly*.
Savez que c'est, si connoissez la pompe
De ce bas monde. Hélas ! un maladroit
Me l'a fait perdre ; & si je ne me trompe ,
Il est tombé non loin de cet endroit.
Tenez : cherchons : nous y voici tout droit.

Mû de pitié , le pauvre Solitaire ,
Tout bonnement , cherche & cherche à tâton ,
Sans savoir quoi. Tel un visionnaire ,
(Mons *Arouet* , Suzerain de *Voltaire* ,
Cherche le jour dans la nuit de *Newton* !
Ou , si l'on veut , tel un savant Breton , (*)
Grand Scrutateur de forme planétaire ,
Dessous le Pôle en cherche une à la terre !

De charité le jeune homme rempli ,
Met donc le front & le nez dans les herbes ,
Et retroussé jusqu'au *Tirliberly* ,
En laisse voir un tout des plus superbes.

L'appercevant , *Lise* jette un grand cri :
Ah ! le voilà ! . . . l'hermite se redresse ,

(*) Maupertuis.

Et prenant part à sa vive allegresse,
Demande à voir un bijou si chéri.

Lise lui dit: vous l'avez ! & le presse
De le lui rendre. A cela, l'homme saint
Reste muet. Elle insiste.... Il se plaint
De tel soupçon, & consent qu'on le fouille.
Lise y procède, & saute à la quenouille
Avec laquelle *Adam* nous a filés.

Antoines, Pauls, Hilarions, Arsennes,
L'esprit malin vous a bien fait des siennes.
Convendez-en; mais n'en fûtes jamais
Si latinés, ni ferrés de si près! . . .
Tirliberly trahit enfin son maître.
Le Jouvenceau succombe innocemment. . .
Lise innocente encore en ce moment,
De sa main propre emprisonne le traître;
Et d'innocence en innocence ainsi
Jean fut très *Jean*. Mais *Lise* en fut aussi
Bien plus savante, apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela, qu'en ce siècle poli,
A la maison sa charmante compagne
Demeure oisive, ou sans *Tirliberly*,
Et que souvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

C O N T E X I I.

ROSINE.

CHACUN trouve à la fin son compte.
Gens mécontents de votre état.
Patientez : c'est de ce conte,
La morale & le résultat.

Rosine à peine avoit seize ans,
Peignons d'un trait ses agréments :
Le moindre de tous , étoit l'âge.
Une si laconique image ,
Vaut les portraits les plus charmants.
Rosine , en un mot , étoit belle ,
Belle à mériter mille Amants ;
Pas un pourtant n'approchoit d'elle.
Son Pere vivoit en dévôt ,
Et sa mere étoit une prude ,
Couple aussi rigoureux que sot ,
Aussi ridicule que rude.
Nuit & jour en inquiétude ,
Et l'œil ouvert sur le tendron ;
Crainte de quelque tour fripon

Que se reprochoit leur sagesse ,
Et qui dans leur temps de foiblesse ,
Avoit hâté leur union.
Il n'est pire *Argus* , ce dit-on ,
Que les *Argus* de cette espèce ;
Mais il n'en est ni plus , ni moins :
Ils en furent pour leurs allarmes ,
Et Dieu ne bénit pas leurs soins.

Rosine prit garde à ses charmes ;
Et sentit ses petits besoins :
Le sein naissant de la fillette ,
Couva bientôt certains desirs ,
Sources de maints profonds soupirs
Qui se soulevoient en cachette ;
Et sur-tout , quand ses déplaisirs
Venoient aux heures de toilette.
Hélas ! disoit-elle souvent ;
Quand sa parure étoit complète ,
Et qu'elle se miroit seulette ,
Je jette bien ma poudre au vent !
Quoi donc ? j'aurai toute ma vie ,
Pour tout jeu , pour tout entretien ,
J'aurai pour toute compagnie ,
Mon oiseau , ma chatte , & mon chien ?
Avec le monde qui m'oublie ,
Tout commerce m'est interdit ;

Pour qui suis-je donc embellie ?
C'est bien de la peine , à crédit !
Me parer est grande folie ;
Et que me sert d'être jolie ,
Si mon miroir seul me le dit ? . . .
Veut-on me laisser mourir fille ?
Si je puis , il n'en fera rien ,
Et j'en trouverai le moyen.
Ah ! qu'une mere de famille ,
A de beaux droits qui m'iroient bien !
Droit d'être coquette ou béguine ,
D'être précieuse ou badine ,
Ou de passer , à la sourdine ,
Son temps avec un Directeur ;
Droit , selon l'une ou l'autre humeur ,
De porter l'or ou l'étamine ;
Droit d'ôser tout sous la courtine ,
De faire la paix ou le bruit ,
D'être caressante la nuit ,
Et le jour de faire la mine ;
Droit , s'il arrivoit un malheur ,
De convoler en tout honneur ;
Tant d'autres droits que j'imagine
Si bien acquis à nos appas ,
Dont la jouissance est si belle . . .
Puissance maritale , hélas !
Bientôt ne me viendrez-vous pas

Délivrer de la paternelle ?

Le ciel prit au mot la pucelle.

Le Pere avoit un vieux Château ;

Au bord de la mer infidèle.

Un jour, que dans une nacelle,

La fille s'égayoit sur l'eau ;

Une bourasque, un vent de terre ;

Fait prendre large à son bateau.

A point nommé, passe un Corsaire ;

Qui la ramasse en son vaisseau,

Cingle en Afrique, & sur la plage,

Met sa belle proie à l'encan.

Un beau jeune Mahométan,

(Nommons *Osmin* le personnage)

La convoite & paye au forban .

Tout ce qu'il veut & davantage ;

Et croyez que le Musulman

N'eut pas plus regret à la somme,

Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme ;

Rosine en eut à sa Maman.

Or, déjà le Turc, à son dam,

Avoit vingt-neuf femmes ; en somme,

En avoir trente étoit son plan ;

Et cela, grace à l'Alcoran,

Sans nulle dispense de Rome.

Otez moi la peur de *Satan*,
Gens indévôts, & qu'on m'assomme,
Si demain je n'ai le turban.

Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au Bercaïl,
Non sans quelques mots de tendresse.
Bref & passant tout long détail,
Rosine entra dans le Serrail,
Moins en esclave qu'en Princesse.

Pendant le jour tout fut des miens;
Rien d'abord qui ne rit aux yeux.
Mais à la fin de la journée,
Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée.

Pensez qui fut bien étonnée,
Quand face à face par un noir,
Ces Anges rangés sur deux lignes,
A la mignone firent voir
Vingt-neuf rivales toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir!
L'heureux mortel, à pas tranquilles,
Grave comme un Consul Romain,
Et toute fois d'un air humain,
Se promène entre les deux files,
Leve un menton, découvre un sein,

L'admire à son aise , examine
Le Lys , la neige , & le jasmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de Carmin ;
En enveloppe de sa main ,
Le contour aussi doux qu'hermine ;
En fait autant à son germain ;
Puis de belle en belle chemine ,
Et devant qu'il se determine ,
Refait trente fois le chemin.
Cependant , des vives femelles ,
C'est à qui jouera des prunelles ,
Pour fixer les faveurs d'*Osmin*.
Mais un mouchoir qu'il jette enfin ,
A la plus heureuse d'entre - elles ,
Remet le reste au lendemain ,
Et *Rosine* étoit de ce reste :
Nouvel état , en vérité ,
Si cela dure , & plus funeste
Que le premier qu'elle a quitté ! . . .
Mais c'est un choix prémédité ;
L'injustice est trop manifeste :
Demain , j'aurai la primauté ,
Des femmes , en fait de beauté ,
Tout monologue est peu modeste ;
D'un second choix moins indigeste ,
L'espérance endort vanité.

Le

Le tiers jours, pas plus d'équité;
Soit guignon, soit peu de manège,
Soit tous les deux; que vous dirai-je?...
Elle en est au vingtième jour,
Sans encore avoir eu son tour...

Elle ne retient plus les larmes.
Quel est donc l'étrange séjour,
Où j'étale aux yeux tous mes charmes,
Sans pouvoir inspirer d'amour?
Ah! disoit la belle éplorée,
Que mon espoir s'est bien mépris!
Hélas! si j'étois ignorée,
Du moins j'ignorois les mépris.
Etre vingt fois déshonorée,
O l'injuste, l'affreux destin!...
M'a-t-il une fois désirée?
Le Tyran! de quel air hautain,
Il se présente à notre vue!
Ce coup d'œil errant, incertain,
De quelque attrait qu'on soit pourvue,
Ce geste presque de dédain,
Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue!
Cet Empire absolu sur nous!
Comme sous lui tout s'humilie!

Quelles rivales ! quel Epoux !
Mais que leur nombre multiplie ;
Qu'elles triomphent, qu'il moublie ;
Et que, tandis que je le fais,
Aux pieds du monstre prosternées,
Les lâches passent les journées
A briguer de honteuses nuits.
Pour nous, songeons mieux qui nous sommes ;
Relevons un rang avili,
Méritons un sexe embelli,
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux,
Où la beauté n'a point d'empire,
Et couronnons sous d'autres cieux,
Quelque Amant moins audacieux,
Quelque Amant du moins qui soupire.
Elle auroit pu fuir à l'instant,
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encor de voir celle
Qu'*Osmin* recevroit dans son lit.

Point de mouchoir encor pour elle ;
Donc, l'héroïsme ne faillit
A la reprendre de plus belle.
Des jardins le mur treillissé,
La nuit invite à l'escalade ;
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute, & s'évade

Du plus austère des Couvent,
Trouve un Brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démarre,
Et s'abandonne au gré des vents.

Rosine avoit lu les Romans :
Leurs plus rares événements,
Pour elle étoient mots d'Evangile.
Mais l'héroïne, au cœur d'argile,
Manqua de foi bien des moments ;
Et ce fut bien malgré ses dents,
Qu'elle observa jeune & vigile.

Après quelques jours de gros temps,
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeans ;
Elle, & son bâtiment fragile,
Vinrent échouer près d'une Isle,
Qu'habitoient de fort bonnes gens.
A quel degré, sous quelles zones,
Ce pays-là ? je n'en fais rien.
Le fait est, qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoit femmes, sans hommes : ici,
C'étoient dans l'Isle hommes sans femme ;
La dernière avoit rendu l'ame.

Un cocu diroit : Dieu merci !
Mais moi qui ne le serai mie ,
N'ai garde de parler ainsi.
La mortalité s'étoit mise
Sur-tout le beau sexe en ce lieu ;
Le nom du mal importe peu :
Mais enfin , telle fut la crise ,
Que fille & mere , & de pardieu ,
Voire , la Grand'mere y fut prise.

De l'Isle veuve cependant ,
Nulle terre n'étoit voisine ,
Onc on n'y connut la Marine ;
Point de remède à l'accident.

Jugez si cette épave sçue ,
Rosine fut là bien reçue !
L'Etat étoit républicain ;
Partant , tout commun , perte & gain ;
Si qu'au Ciel chacun rendant grace ,
Espera d'avoir de sa race.
(Pour moi , la façon d'en avoir ,
Eût fait mon seul & bel espoir.)

Chacun prétend donc à l'aubaine ,
Sans que personne ôse y toucher ,
Pas seulement en approcher ;
C'étoit déjà leur Souveraine,

Un objet si rare & si cher ,
Même est pour eux plus qu'une Reine ;
Car c'est lorsque le bien nous faut ,
Que le prisons mieux ce qu'il vaut !

En pompe & de fleurs couronnée ,
Et dans le palais amenée ,
D'abord on lui fait sa maison ;
Cour leste , amoureuse & galante :
Sa garde , ainsi que de raison ,
Sage , discrète , vigilante ;
Cœurs sans nombre , pour tout blason.
Quant à l'étiquette , excellente :
(Plus d'une femme en conviendra.)
Elle porte , qu'avant huitaine ,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix , en cas qu'elle soit mere ;
Une fois par an changera ;
Quatre fois dans le cas contraire.
Qu'au reste , tout ce qu'en secret ,
Elle fera , sera bien fait ,
Et que ce sera son affaire.

Quel heureux & prompt changement !
De honte , ainsi gloire est voisine.
Fortune , par ce règlement ,

De toute l'Isle en un moment ,
Fit un beau Serrail à *Rosine*.
Que lui désirer de plus doux ?
Elle peut avoir plus d'Epoux ,
Qu'un Sultan jamais n'eut d'Epouses ;
Faire en un jour plus de jaloux ,
Que l'autre en mille ans de jalouses.
Et notez que murs ni verroux ,
De ses plaisirs ne lui répondent :
Au devant d'elle ils volent tous ;
Sous ses pas, d'eux même ils abondent.

Hommes orgueilleux, jugez vous :
Comparez sa gloire à la vôtre.
Que l'une est au dessus de l'autre !...
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus belle amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force ?

Par la ville, où tout l'adoroit,
(Ce n'est conte de *Meluzine*)
Tant que le joli jour duroit,
Sur un char élevé, *Rosine*,
Rouloit, cherchant qui lui plairoit.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitants,

Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empresse à lui rendre hommage ;
Et maints *Adonis* arrogants,
Habillés à leur avantage,
Se earrant bien de tous les sens,
De leurs graces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Se chercher des airs de visage,
Minauder, & mettre en usage
Tout l'art des coquettes du temps,
Qu'on reproche à nos jeunes gens ;
Enfin pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage
Qu'aux yeux du plus fier des Sultans,
Ne fait le sexe qu'il outrage.
Le sort bientôt se déclara :
Le lot fut pour un Insulaire,
Beau, bienfait, jeune, & *cetera*,
Hylas est le nom qu'il aura,
Le reste m'est peu nécessaire :
Suffit qu'il eut le don de plaire,
Que la sympathie opéra,
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'Amour en propriétaire.

Hylas Epoux, *Hylas* heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable !
On vit la paix inaltérable,
Et l'Hymen en même maison,
Je vous en ai dit la raison :
Cet Hymen étoit peu durable,
Ils alloient être désunis.
Trois mois, le lendemain finis,
De fruits n'offroient point d'apparences,
D'*Hylas* imaginez les trances.
Céder un si parfait bonheur !
Se desfaisir de tant de charmes !...
Le désespoir entre en son cœur,
La rage y resserre les larmes ;
Il y parut, à sa pâleur.

Qu'avez-vous, *Hylas* ? (dit la belle.)
Ce que j'ai ! (dit-il) ah, cruelle !
Demain je vous perds pour toujours,
Et vous me tenez ce discours ?
Avez-vous déjà, dans votre ame,
Nommé celui qui jouira
D'un bien qui n'est du qu'à la flamme
D'un Epoux qui vous adore ?
D'un tendre Amant qui vous adore,
Comme les Dieux sont adorés ;

Qui va vous adorer encore,
Tandis que vous le trahirez ? . . .
Demain, mon sort n'est plus le vôtre ;
Demain votre cœur m'est fermé ;
Et ce cœur n'est point allarmé !
Rosine, entre les bras d'un autre !
Rosine, qui m'a tant aimé ! . . .
Et qui plus que jamais vous aime,
Interrompt-elle, en soupirant :
Ma tendresse, est toujours extrême ;
Pour vous je suis toujours la même :
Que ce baiser en soit garant.
Mais mon pouvoir n'est pas suprême ;
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous seul envain je fais cas ;
Les loix sont faites, cher Hylas,
Il faudra bien que je les suive ;
Mais je ne vous oublierai pas !

A cet Arrêt, qui l'assassine,
Il fit plus de cris douloureux,
Tint plus de propos langoureux
Que tous les Héros de *Racine*.
Il voulut se percer le sein,
Cent-fois on désarma sa main.
Rosine aussi vive que tendre,
S'emportoit contre le Destin.

Mais , cher *Hylas* ! que faire enfin !
Pour être à vous , comment m'y prendre ?
Fuyons , dit-il , & promptement :
Pourquoi repugner à la fuite ?
Confions-nous à l'élément ,
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule , vous l'osâtes braver
Dans votre première aventure ;
Les arbitres de la nature ,
Ont pris soin de vous conserver :
C'est qu'ils vouloient vous réserver
A la tendresse la plus pure.
Après vous l'avoir fait trouver ,
Leur protection vous est sûre.
Venez avec moi l'éprouver.
Venez : à ce nœud légitime ,
Je fais ce que vous immolez ,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette Isle entière est ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages , de vœux , & d'honneurs ;
Pour courir un risque effroyable ,
Vous quittez l'empire des cœurs ,
Des Empires le plus aimable.

Mais *Rosine* , vous me suivrez :
Des plus doux plaisirs enivrés ,
C'est ensemble qu'il nous faut vivre.
Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'amour nous livre ?
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre ,
Qui le suit ne regrette rien !
Que n'ai je été maître du monde ?
J'eusse , au mépris d'un rang si beau ,
Bravé le fer , la flamme & l'onde ,
Pour être à vous jusqu'au tombeau . . .
Il en jura. La belle en somme ,
(Qui n'avoit pas laissé d'abord)
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnoit pour un homme ,)
La belle , dis-je , avec transport ,
En Amante un peu trop fidèle ,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeoit d'elle.
Eh bien , dit-elle , cher Epoux ,
Fuyons : un tel avis m'oblige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons ; je vous suis . . . De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles ,
Par l'aveugle Amant conseillé ,
Voilà notre couple héroïque

Embarqué dans l'esquif unique,
Presque aussi mal appareillé
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé;
Et *Rosine* heureuse & tranquille,
Étoit déjà bien loin de l'Isle,
Quand le monde y fut éveillé.

Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien,
Chacun fit bien ou mal : mais certe,
Que chacun fit ou mal ou bien,
L'Isle au bout d'un temps fut déserte.

Cependant *Rosine* en repos,
Voguant à la merci des flots,
Sembloit avoir dans ses voyages
Eole & *Neptune* à ses gages :
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutes fois des plus courts.

Elle voyoit mille avantages
À ses innocentes Amours.
Et pour n'avoir pas à se plaindre ;
En soi-même elle imaginoit
Mille inconvéniens à craindre
Dans le lieu qu'elle abandonnoit.
Elle eût dû plutôt se les peindre ;

Car en effet le denouement ,
A moins d'un secours tout céleste ,
Après un beau commencement ,
Lui pouvoit bien être funeste ,
Un Bourguemestre saugrenu ,
Pressé d'une ardeur indiscrette ,
Dont le tour ne fût pas venu ,
De force à la fin l'eût soustraite
A l'Epoux nouveau parvenu ,
Sans nul égard pour l'étiquette .
Les Senateurs , sur ce viol ,
Auroient , en confisquant le vol ,
Fait justice du Bourguemestre ,
Et dit , que chacun d'eux en paix
Exerceroit seul désormais
L'Emploi de mari par semestre .
Le peuple se fut révolté :
Quel enfer alors c'eut été
Que ce beau Paradis terrestre !
Sur-tout , si pendant un traité ,
Où tout le monde eût contesté ,
On eût mis la Reine en sequestre ,
Chez les plus vieux de la Cité .
Que d'embarras de tout côté !
Ici , quelle paix au contraire !
Je serai donc heureuse enfin ,
S'imaginoit-elle en chemin ;

J'ai trouvé l'état salulaire.
Un seul homme fait mon destin;
Seule, j'ai son cœur & sa main,
Jusqu'ici rien ne m'a dû plaire :
Pas le moindre amant chez mon pere ;
Trente rivales chez *Osmin* ;
Dans l'Isle un monde à satisfaire :
Ennui, dépit, dégoût, misere.
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu ;
C'est assez, & c'est mon affaire.

Avec ce beau raisonnement,
Rosine est par la providence,
De vague en vague heureusement
Poussée au lieu de sa naissance ;
Et par malheur pour la constance
De son époux encore amant ,
Ce lieu fatal étoit la France !

Pere, mere, tout étoit mort ;
Elle unique & riche héritiere ;
Partant, le mari gros Milord ,
Et sa bonne fortune entiere.
D'abord, il en étoit confus ;
Rien n'égalait sa gratitude,
Vertu de toutes les vertus ,

Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.

Des libres façons du pays,
Bientôt l'insensé prit ombrage :
Il devient jaloux à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.

Rosine, qui prévoit l'orage,
Tâche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage ;
Mais rassure-t-on un jaloux ?
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.

Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie ;
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que sur la foi des verroux ;
Encor bientôt il s'en défie,
Et l'outrageante jalousie
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie :
Clé maudite ! infâme instrument !
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte ;
Condamne la dernière porte
Par où peut se glisser l'amant !

Jusques-là , soumise & fidelle ,
Rosine ne murmure pas :
Tout ce qui tranquillise *Hylas*
Produit le même effet sur elle.

Mais , gens de bien , admirez tous
L'iniquité du personnage ,
De l'ingrat qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts ,
Et fausser la foi qui l'engage !

L'air du pays , me direz-vous ,
Influoit ! . . . Mais être volage ;
Sans rien rabattre du jaloux ;
Ce n'est ni le droit , ni l'usage !

La belle en a le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle ;
Elle regrette du passé
Jusqu'à la maison paternelle :
Ce regret sur-tout lui rappelle
L'île dont elle avoit été
L'amour & la divinité :
Vrai Paradis perdu pour elle !

Même au sein du Serrail du moins ,
Entre elle & toutes ses rivales ,

Le

Le Turc eût partagé ses soins ;
L'espace d'un mois, de tous points ,
Les eût rendu toutes égales :
Trente maîtresses sur son cœur ,
Avoient prétention commune ;
S'il en mécontentoit quelqu'une ,
Par une trop volage ardeur ,
Il n'en abandonnoit aucune.
Mais son ingrat n'en eut-il qu'une ,
Cette une a toute la faveur ,
L'épouse tout l'infortune ,
Et point de terme à son malheur !

Elle étoit trop infortunée :
Le Ciel enfin la secourut.
Elle changea de destinée ;
Un beau matin l'ingrat mourut ,
Et serviteur à l'hyménée :
Rosine en réchappe à vingt ans.

Fraiche comme Rose au printemps ,
De toute gentillesse ornée ,
Riche , (point des plus importants !)
Appas de triomphante espee ,
Pour les nobles cœurs de ce temps.

A beauté , chevance & jeunesse ,
Ajoutons pleine liberté ,

Plus de savoir, moins de simplesse;

La voilà, sans difficulté,

Plus heureuse qu'une Princesse.

Des autres Etats, celui-ci

est l'agréable raccourci.

Sans pere ni mere, elle est fille;

Sans mari, mere de famille.

Sur ces petits maîtres altiers,

Qui sont par un bonheur extrême,

Coqueluches de leurs quartiers

Elle a tout au moins son trentieme.

Chez elle enfin, par ses appas,

Attirant la Cour & la ville,

Elle peut choisir entre mille

Et jouir jusqu'à son trépas

Des prérogatives de l'Isle,

Sans en craindre les embarras.



CONTE XIII.

Les Cantharides.

COMME souvent tout s'enfile ici bas !
Des *Bernardins* pâtureoient en lieu gras ;
Près de leur clos vivoient des *Bernardines*.
Peignez-vous bien chaque chose en son rang ;
Un bel étang nourrissoit les *Béguines* ;
Et vive haye entouroit cet étang ;
Sur cette haye étoient des *Cantharides* ;
En l'air, un vent qui les souffla dans l'eau ;
Dans l'eau, nageoient des grenouilles avides,
Par qui l'essaim fut croqué bien & beau.
Grenouille après servie au Réfectoire,
De sa substance infecta la Nonain ;
D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire ;
Un feu subtil, & rien moins que divin.
Grand carrillon ! si, qu'au bruit du tocsin,
Vinrent, non pas les pompes de la ville,
Mais celles-là du Bénédict *Bernardin*...
Comme, souvent, ici bas, tout s'enfile !

C O N T E X I V.

Le nez & les pincettes.

LES Saints & les Diables ensemble,
Eurent toujours maille à partir ;
Et ce qui doit nous avertir,
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le serviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le Diable,
Tiré son épingle du jeu,
Ou la légende est une fable.

Jadis, un vieux Saint existoit,
Lequel Apothicaire étoit ;
Car en quelque état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble ou vilain,
Voire pis, témoin Saint *Crépin*,
Sainte *Madélaine*, & S. *Yve*.

Un jour que pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le distillateur en lunettes,
Dans ses fourneaux, sous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes ;

Voici venir le tentateur,
En intention de distraire
Le vigilant opérateur,
Et de lui donner lieu de faire
Un *Qui pro quo* d'Apothicaire.

Devant le Saint, Monsieur *Satan*,
Calbute, caracole, & fringue
Le fantastique charlatan,
Par mille beaux tours se distingue.
Entre autres, son corps de lutin,
Se tourne en cylindre d'étain,
Représentant une féringue :
Il fait de son nez un canon,
Soupirail exhalant la peste ;
De sa gueule, un mortier bouffon,
Et de sa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faisoit entendre un carillon
Tel qu'au Sabat on peut le faire.

Des ténèbres le Roi fallot,
Épuisa là tout son *callot*.
Mais ce qu'il y gagna fut mince ;
Car le bon Saint qui ne dit mot,
Fit cependant rougir sa pince,
Et le tint ferré comme il faut.

Le Diable fait un soubre-saut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, serre la queue,
Rue, & beugle à faire trembler
Toute la terre & sa ban-lieue.
Cependant en malin fournois,
L'autre jouit de sa victoire,
Et fit faire au Diable vingt fois,
Le tour de son laboratoire :
Jusqu'à ce que las de ce jeu,
Il renvoyât la bête au gîte,
Et pour l'y faire aller plus vite,
Il lui séringua pour adieu,
Quelques petits jets d'eau-bénite.

C'est s'en tirer avec honneur :
Heureux le bon Pharmacopole,
S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur ! . . .
Par malheur en tournant l'épaule,
Le Diable avoit trouvé moyen,
Pour se dépiquer de son rôle,
De jeter au cœur du Chrétien
Quelques grains de vanité folle,
Dont à son tour le Tout-puissant,
Très-mécontent avec justice,

Châtia le Saint, en laissant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.

Il s'enveloppe de la peau
D'un homme chargé de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pésante espee de pourceau
Qui roule ici bas sa machine,
Et qui pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine.

A la ville & dans le quartier,
Où le Saint faisoit son métier
Le masque à figure massive
En Moine de *Cîteaux* arrive;
Va descendre chez un Baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier Docteur,
Qui vient lui débiter par cœur,
En Latin, mainte coyonade,
Et termina son sot narré
Par la formule régulière
De *clysterium donare*,
De la faculté de *Moliere*.
Là, paroît l'humble Apothicaire,
Tout prêt à glisser de sa main,

Avec sa mine débonnaire ,
Le remede chaud & bénin.

Dieu des vers & de la peinture ,
Aidez moi dans cette aventure !...

Voilà tout bien appareillé ,
Le mousquetaire agenouillé ,
Et le malin corps en posture.
Mais quoique longue outre mesure ,
La canule n'arrive point ,
A cause du trop d'emboupoint ,
A mi-chemin de l'embouchure.
Donc , pour que tout aille à son point ,
De deux valets l'effort s'y joint :
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part , la tire à foi ,
Et de l'ennemi de la foi
Présente le *podex* énorme.

Le collateur, un peu butor ,
Qui malgré cela craint eneor
De s'égarer dans la bruyere ,
Et qui pour ses péchés , de plus
Etoit un peu court de visiere ,
Met le nez si près du derriere ,
Qu'il est à deux doigts de l'*anus*.

C'est où le Diable attend son homme....

On ne peut trop admirer comme

Droit au-devant la bague alla,

Et d'elle-même s'enfila.

Alors, sur chaque joue on laisse
Retomber l'une & l'autre fesse :

L'impitoyable *Lucifer*,

A cris, ni pleurs ne veut entendre,

Et change en tenailles de fer

L'endroit où le nez s'est fait prendre.

Ah ! vous avez beau trépigner :

Vous voilà pris l'homme aux pincettes !

C'est à vous de vous résigner ;

Car de la façon dont vous êtes ,

Vous ne pouvez pas vous signer ! ...

Il dit ; & plus sûr de sa proie ,

Que ne le fut le beau *Pâris* ,

En enlevant la sienne à *Troye* ;

L'infâme ravisseur déploie

Ses aîles de chauve-souris ,

Et s'élève en l'air avec joye ,

Spéctacle horrible & scandaleux !

Au cul du Démon cauteleux ,

Et de qui triomphe la fraude ,

L'un d'entre les prédestinés ,

Un Saint, en l'air, est par le nez,
 Pendu comme une gringuentaude !
 Ainsi, sur le saint homme *Job*
 Le Dieu d'*Isaac* & de *Jacob*,
 Jadis de la même puissance
 Toléra l'affreuse licence;
 Mais bientôt y fut mettre fin :
 Aussi mit-il ici la main.

Le Saint reconnut son offense;
 Dieu tonna.... Le malin esprit,
 Ouvrit la pincette maudite;
 Et de la foire qui lui prit,
 Aspergeant le nez du contrit:
 Adieu, (dit-il) & quitte à quitte.



CONTE XV.

La puce, ou la consolation des Nonnes.

LE hazard seul, sans l'aide du genie,
Est quelquefois pere d'inventions ;
Il enrichit par ses productions,
Qui n'y pensa peut-être de sa vie :
C'est ce qu'on voit tous les jours en chimie.
Nature tient tous ses trésors ouverts
Aux ignorants aussi bien qu'aux experts ;
Le tout dépend d'en faire la rencontre :
Sans la chercher, souvent elle se montre.
Nous le voyons, par l'exemple d'*Agnès*,
Qui n'étoit fille à découverte aucune ;
Mais qui pourtant par hazard en fit une,
Que les Nonains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame,
Etoit *Agnès* : farouche elle avoit l'ame,
Non par vertu, mais par tempéramment,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le Ciel la traite durement.

La jeune *Agnès* passoit pour fille sage ;
Elle étoit belle, & n'avoit que quinze ans :

Auprès d'*Agnès* Laquais du voisinage,
Ne rencontroient que griffes & que dents.
Jeunes Marquis visitoient la Maîtresse,
Pour voir *Agnès* ; mais sans distinction,
Agnès par-tout implaçable tigresse,
Egard n'avoit à la condition.

Amour, pour faire à son cœur quelque brèche,
Avoit contre elle épuisé mainte flèche,
Sans nul effet ; elle portoit un cœur
Bien cuirassé ; si, que dans sa fureur,
Amour jura de venger cet outrage :
Mais ce courroux tomba sur son Auteur ;
Agnès tourna tout à son avantage.

Dans la saison de l'aimable printemps,
Un jour (dit-on) de Dimanche ou de Fête,
Du tendre émail dont Flore orne les champs,
La jeune *Agnès* avoit paré sa tête.
Entre deux monts de roses & de Lys,
Etoit placée une rose naissante,
Qui relevoit leur blancheur ravissante,
Et recevoient un nouveau coloris.
Dans un corset sa taille prisonnière,
Pouvoit tenir sans peine entre dix doigts ;
Sous un jupon d'une étoffe légère,
Un bas de lin paroissoit quelquefois

Tiré si bien, & si blanc à la vue,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue :
Bref, dans l'enclos d'un soulier fait autour,
Son petit pied inspiroit de l'Amour.

L'enfant ailé, plus espiègle qu'un Page,
Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.

Voici le temps (dit-il) ça, faisons rage,
Et dérangeons tout ce vain étalage
Chez cet objet qui m'est indifférent.
Aussitôt dit, il change de nature,
Puce devient; d'abord lui saute au cou,
Au front, au sein, à la main, fait le fou,
Laisant par-tout une vive piquure.
Notre beauté très sensible à l'assaut,
Cherche la puce, en veut faire justice;
Mais *Cupidon* esquive par un saut,
Et doucement sous son corset se glisse,
Y fait carnage, & n'en veut déloger.
Fillettes sont bons morceaux à gruger :
L'Amour en fait souvent son ordinaire.
Si comme lui je savois me venger,
De par *Saint Jean* ! je ferois bonne chère.

Agnès enfin déchire son corset,
Le jette au loin, arrache sa chemise,

Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où sur chacune une fraise est assise.

Elle visite & regarde en tous lieux,
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiège;
Mais il étoit déjà loin de ses yeux,
Et lui mordoit une cuisse de neige!
Ce dernier coup aceroit ses déplaisirs;
Elle défait sa jupe, toute émue:
Au même instant, mille amoureux Zéphirs
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ses côtés
Pour une heureuse & douce préférence,
Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance,
Qui l'attendoit au sein de voluptés.

A la faveur d'un saut, d'une gambade
Le petit fou soutient sa mascarade,
Aux barres joue, & sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la belle,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours de vrai *Polichinelle*.

Pendant ce jeu, vers un certain taillis,
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de *Cythère*,
Mais que la belle injuste & téméraire,
Avec chaleur disputoit à *Cypris*.

Plus mille fois que la nature humaine,
 Les immortels sont jaloux de leurs droits;
 Puis il étoit question d'un Domaine
 A faire seul l'ambition des Rois.
 Dans son enceinte aux allarmes fermée,
 Regnoient en paix les delices des sens;
 Il y couloit une source enflammée
 De pamoisons & de ravissements.
 Contre tel fort, besoin est de courage:
 L'Amour en a bonne provision;
 Il fait l'attaque, il force le passage,
 Et prend d'assaut ce charmant appanage;
 Malgré l'effort de la rebellion...
 Calmez, *Agnès*, ce couroux qu'on voit naître;
 Ne craignez rien pour ce charmant séjour;
 Si le premier l'Amour s'en rend le maître,
 C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.
 Vaines raisons; on court à la vengeance.
 Un doigt de rose, à cet effet armé,
 Tient, lui tout seul, l'ennemi renfermé,
 Et le pressant, l'attaque à toute outrance.
 Cupidon fuit par un étroit sentier;
 On le poursuit; l'attaque est redoublée;
 Le doigt vengeur met l'allarme au quartier;
 Et la demeure en est toute troublée.
 Les citoyens de ce séjour heureux,
 Les doux plasirs, les charmantes ivresses;

Jusques alors oisifs & langoureux ,
Par ce combat sortent de leurs mollesses ;
Chacun d'un vol badin & caressant ,
S'empresse autour de son aimable Mere ,
Répand sur elle un charme ravissant ,
Lui fait bientôt oublier sa colere.

Ce doigt vengeur , au meurtre destiné ,
Fait sous ses coups naître mille délices :
L'Amour lui-même en est tout étonné ,
Il se repent déjà de ses malices.
Il craint de voir son trône abandonné ,
Et ses Autels privés de sacrifices !
De son palais enfin la volupté ,
Sur l'œil d'*Agnès* pousse une sombre nue ;
Elle se pâme , elle tombe éperdue :
L'Amour s'échappe , & court épouvanté ,
Remplir *Vénus* d'une allarme imprévue.

De son extase , à peine revenue ,
L'aimable *Agnès* recommença ce jeu ;
Elle y prit goût ; & par elle , dans peu ,
Dans l'univers la rubrique en fut suc.
Mais nuit & jour , chez le peuple Nonain ,
Il fut en vogue ; & cette heureuse histoire
Fut aussitôt écrite sur l'airain ,
Pour en garder à jamais la Mémoire !

CONTE

CONTE XVI.

*L'accommodement de la vérité & de la
charité.*

LA vérité, la charité,
Si rares au siècle où nous sommes,
Etoient le plus beau don qu'eût fait le ciel aux hom-
mes,
Avant qu'ils l'eussent irrité.

Mais ces aimables sœurs ont quelquefois querelle;
Le plus habile a peine à les concilier.
L'une est toujours ardente, & signale son zèle;
L'autre est inexorable, & ne sauroit plier.
S'il faut prendre parti, le choix est difficile.
Voyons de quelle adresse à franchir ce pas là,
Sut user un Docteur habile,
De l'Ecole de Loyola.

Dans Paris, une jeune fille
Héritière d'un gros Banquier;
Etoit l'honneur de sa famille,
Et l'ornement de son quartier.

Plus d'un galant cherche à lui plaire ;
Mais entre les devoirs rendus
Près de la fille & de la mere ,
Les soins d'un jeune Mousquetaire ,
Semblent les plus ardents & les plus assidus ;
La Mere , prudente , attentive ,
Juge à propos d'entrer en explication ,
Et d'une recherche si vive ,
Approfondit l'intention.

Ma vue est toute légitime ,
Répond fierement l'Amoureux ;
Si je puis devenir heureux
Ce ne sera pas par un crime.
Faut-il quelque éclaircissement ,
Sur mes moyens , sur ma Noblesse ?
Chez le Pere Recteur de la maison professe ,
On peut en avoir aisément.

Quoi ! le Pere Recteur , (dit la bonne Maman)
Le rémoignage est bon , je connois sa droiture ;
Et j'aurois pour son sentiment ,
Même foi que pour l'écriture.

Ces mots au cœur du jeune Amant ,
Font luire un rayon d'espérance ;
Il vole , sans perdre un moment ,
Au Couvent de sa Révérence.

Cher Pere, lui dit-il, mon sort est en vos mains!

Un mot de votre part, contraire ou favorable,

Va bientôt de tous les humains,

Faire le plus heureux, ou le plus misérable.

Il s'explique; & le Pere est touché vivement,

D'un discours que l'amour rendit plus pathétique

Que tous ceux qu'enfanta l'Art de la Rhétorique.

Je suis à vous, dit-il; mais j'ignore comment...

Ecoutez, reprend-t-il: je roule une pensée,

Qui va vous paroître insensée,

Mais qui peut à vos vœux servir utilement.

Je connois un *Richard*, jaloux à toute outrance,

Et qui, pour échapper au destin, des cocus,

Offre cinquante mille écus,

A quelque homme de confiance,

Qui de sa chere épouse assure l'innocence;

Par de sages avis, par son inspection:

Mais à cette condition,

Que pour son entière assurance;

Cet *Argus* se soumette à l'opération,

Qui n'est pas si commune en France;

Que chez certaine Nation.

Si cet emploi suffit à votre ambition;

Vous en aurez la préférence.

O l'admirable expédient ,
Pour avancer mon mariage !
(S'écria notre adolescent.)
Morbleu ! pour les trésors qu'on puise en Orient ;
Pour tout l'or que roule le *Tage* ,
Je ne livrerois par ce gage . . .
Modérez ce transport , dit le Pere , en riant ,
Et soyez moins impatient ;
Je ne perds pas encor courage.
Au domicile du Recteur ,
Paroît bientôt la bonne mere :
C'étoit son conseil ordinaire ,
Et peut-être son Directeur.
Elle parle , elle questionne.
Du jeune homme (dit-il) j'estime la personne ,
Et respecte l'extraction ;
Elle est depuis long-temps avec distinction ,
Sur les rives de la *Garonne*.
Quant à ses revenus , je n'en suis guere au fait :
Mais je suis assuré qu'il possède un effet ,
Dont il a refusé quinze mille pistoles.
La Mere est satisfaite , & donne des paroles.
Les vœux de notre Amant sont bientôt exaucés ;
Et les Noces se font sans ces dépenses folles ,

Sans ces apprêts vains & frivoles
Dont la plupart des grands sont trop embarrassés :
Tout rit dans le nouveau ménage.
Sur la fin d'un repas où regnoit la gaité ,
Le Recteur s'applaudit de sa dextérité
A conduire un pareil ouvrage.
Il fait voir que sa charité ,
A bien joué son personnage ,
Sans offenser la vérité.

La Maman en rit peu : la bonne créature ,
Voit d'un air assez consterné ,
Que l'effet de son gendre est d'une autre nature
Qu'elle n'avoit imaginé ;
Et contre le Recteur , à demi-bas , murmure.

Pourquoi , (disoit-elle en secret)
Ne convertir en or ce précieux effet ? ...

Pourquoi cette offre refusée ?

Oh ! que l'échange me plairoit ! ...

Mais on prétend que l'Epousée
N'en eut pas le même regrêr.



CONTE XVII.

Le Cocu vengé.

DE jeunes gens , libertins , (je le dis ,
En accusant leur jeunesse : cet âge ,
Pour compagnon , a le libertinage .)
Plus que jamais dignes d'être maudits ,
Après avoir bu , Dieu fait , fait grand'chère ,
Ne respirant que l'amoureux déduit ,
En se disant bon soir & bonne nuit ,
Se confioient sous le sceau du mystère ,
Ce qu'ils alloient , ou ce qu'ils vouloient faire :
Car bien souvent malgré leur appétit ,
Chez ces Messieurs le fait suit peu le dit .

L'un disoit : moi , je vais chez ma commere ,
Faire un enfant à Monsieur son mari ,
Au demeurant bon diable & mon ami —
Fort bien ? & toi ? — m'ébattre avec sa fille —
Encor mieux ! — moi , me couler dans les draps
De la cousine ; elle est parbleu , gentille ! —
Allons , courage : ô l'heureuse famille ,
Qu'on baise ainsi ! — tout cela ne vaut pas ,

Replique l'autre, une grande Comtesse,
Dont j'ai l'honneur de servir les appas.
Elle a passé la première jeunesse ;
Mais elle a bien huit cents ans de Noblesse,
Les Beaufremonts lui céderoient le pas.
Je dois, ce soir, m'égayer dans ses bras —
Demeures y le reste de ta vie,
Mon camarade, ajoute un compagnon,
Qui peu frappé de la condition,
Ne faisoit cas que d'une gente amie :
Tu ne saurois exciter mon envie ;
Pour moi, je cours chez ma chère Manon.
Cette Manon, n'est Princesse, ni Reine,
C'est une rose épanouie à peine :
Elle a quinze ans, l'air coquet, l'œil fripon,
Et des tetons, un cul... c'est ma folie !
Que ce cul là ; qu'il en soit un second.
Il n'en est rien, Messieurs ; je le parie. —
J'en connois un, interrompt celui-ci,
Qui pourroit bien avoir la préférence ;
C'est un miracle ! un pourceau de finance,
Est le Sultan de ce morceau choisi :
Je l'ai déjà fait cocu, Dieu merci ;
Et vais le faire encor — Et très bien faites,
Dit celui-là. Pour moi, j'ai mon Serrail,
Dans un Couvent de fringantes Nonnettes ;
J'y cours baiser l'albâtre & le corail.

O voilà bien les voluptés parfaites :
Il faut avoir tâté de celles-là ,
Pour avoir eu des fortunes complètes.
Pour mes pechés, que l'on m'enferme la,
Et je renonce à toutes nos coquettes.
Ainsi chacun, avec discretion ,
Se répandoit en frais de confidence ;
Lorsqu'un de ceux qui gardoient le silence,
Dit à la troupe, en élevant le ton :
J'aurai, corbleu ! plus que vous tous à faire ;
Car, de ce pas, je vais cocufier
Un bel Esprit, un Comte, un Cordelier,
Un Président, un Marchand, un Notaire,
Un Historion . . . Bref, tout Paris entier :
Jugez, Messieurs, de l'excès de ma flamme !
Lors un ami, le tirant par le bras,
Avec un ris malin, lui dit tout bas :
Eh ! tu va donc coucher avec ta femme ?



CONTE XVIII.*La femme charitable.*

UN aveugle en maint lieu s'en va :

Las ! j'ai perdu ma double joye —

Que le bon Dieu vous en envoie —

Le bon Dieu , ne rend point cela.

Une femme passe par là :

A ce mot de joye , elle pense ,

(La femme a toujours là l'esprit !)

Qu'il regrette la jouissance

Des oreilles que Dieu nous fit.

Soudain , jusqu'aux pleurs d'être émue ,

De donner l'argent qu'elle avoit :

Conte moi donc un peu le fait ,

Pauvre homme ! son état me tue.

L'aveugle raconte à l'instant ,

Comment la chose est avenue —

Quoi ! tu n'as perdu que la vue ?

Coquin , rends moi donc mon argent !

CONTE XIX.

La Mule du Pape.

FRÈRES très chers ! on lit dans Saint *Mathieu*,
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, & là lui dit : beau Sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste Empire,
Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
Rome la grande, & sa magnificence ?
Je te ferai Maître de tout ceci,
Si tu me veux faire la révérence.

Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoiqu'en apparence,
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvoit le faire en conscience,
Ayant toujours oui dire en son enfance,
Qu'étant si riche on fait mal son salut.

Long-temps après, notre ami *Belzebut*
Alla dans Rome. Or, c'étoit l'heureux âge
Où Rome étoit fourmillicre d'élus ;
Le Pape étoit un pauvre personnage,
Pasteur de gens, Evêque, & rien de plus.

L'esprit malin s'en va droit au St. Pere,
Dans son taudis l'aborde, & lui dit : frere,
Si tu voulois tâter de la grandeur ? —
Si j'en voulois ? oui, de par Dieu ! Seigneur.

Marché fut fait ; & voilà mon Pontife
Aux pieds du diable, & lui baissant la griffe.
Le Farfadet, d'un air de Sénateur,
Lui met au Chef une triple Couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.

O Papegais ! voilà, l'unique source
De tous vos biens, comme savez ; & pour ce
Que le Saint Pere avoit en son tracas,
Baisé l'ergot de Monsieur Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire,
Que l'on baisât la mule du S. Pere.

Or s'il advient que ces petits vers-ci,
Passent ez mains de quelque galant-homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.



CONTE XX.

Les deux rats.

Au bon vieux temps, lorsque *Berthe* filoit,
Et que mainte bête parloit,
Mieux que ne font nos Docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine mitronne,
Un soir, comme elle pâtrissoit,
Se sentit vivement mordre par une puce,
Sur le bord de certain endroit
Par où l'hermite frere *Luce*
Fit croire que d'*Agnès* un Pape sortiroit.
Sur le champ la mitronne adroite,
Surprit cette puce indiscrete,
La pressant, le col lui tordit;
Puis après sa besogne faite,
Auprès de son mitron elle se mit au lit.
Or, quand la puce elle avoit dénichée,
La pâte de ses doigts qui s'étoit attachée
Aux plumes de l'oiseau que je ne nomme pas,
Attira dans le lit deux rats,
Dont le nez fin l'avoit fleurée.
En tapinois, venus pour en tâter,
Ils commençoient à grignoter,

Quand le mitron sentant sa pâte bien levée,
Se mit en devoir d'enfourner.
Les rats le voyant se tourner ;
L'un étourdi de peur, tremblant , tête baissée ;
Dans le plus prochain trou brusquement se jetta,
Et l'autre auprès tapi resta.
Le mitron , besogne achevée,
Se recoucha sur le côté.
Les prisonniers en liberté,
S'enfuirent au grenier , à leur gîte ordinaire.
Les voilà se questionnant,
L'un & l'autre se demandant
Comme ils s'étoient tirés d'affaire ?
Moi , dit l'un , j'ai donné dedans le pot au noir :
Je ne crois pas qu'on puisse avoir
Une plus risible aventure :
Je me suis fourré dans un trou ,
Où j'ai cru ma retraite sûre ;
Mais le maudit mitron m'a bourré tout son saoul ,
Avec je ne fais quoi qu'il pouffoit à mesure
Que pour sortir je voulois avancer ;
Il m'a coigné le nez , & m'a fait ce tapage ,
Tant que lassé du badinage ,
Ce gros & long je ne fais quoi ,
Prenant enfin congé de moi ,
M'a craché par mépris au milieu du visage ;

Le vilain m'a presque aveuglé.
Et moi, dit l'autre, tout troublé ;
Dans l'encoignure d'une cuisse,
Sans grouiller, m'étant cantonné,
Témoin impatient d'un si rude exercice,
Pendant qu'il te coignoit le nez,
Avec sa cheville ouvrière,
Qui te causoit tant de souci,
Deux boules qui pendoient à son chien de derrière,
Sans cesse allant, venant, coignoient mon nez aussi.



C O N T E X X I.

Les deux tonneaux. ()**Poëme allegorique.*

DE U X moi sans cesse en moi se font sentir ;
Entre lesquels , se voulant divertir
A mes dépens , quelque malin génie ,
A fait si bien germer la zizanie ,
Que chiens & chats vivent moins désunis :
Ce sont griefs & débats infinis :
L'un tire au Ciel , l'autre tient à la terre :
Voilà de quoi long-temps nourrir la guerre.

Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux :
Voici bien pis ! perplex entre les deux ,
Un moi troisieme , établi pour entendre ,
Et pour juger , ne fait quel parti prendre ;
Et balotté par les *mais* , par les *si* ,
Lui-même en deux se subdivise aussi.

(*) Cette charmante pièce est très rare.

Conclusion : si la sagesse habile
N'y met la main ; bientôt je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun :
Messieurs les *moi* je prétends n'être qu'un.
Que là-dessus , s'il vous plaît , on s'arrange ;
Et qu'il en reste un bon *moi* , sans mélange ;
Un *moi* , tout simple , & qui soit désormais ,
Indivisible & tranquille à jamais.
Celeste *moi* , ce sera ton ouvrage ;
Fais nous un conte , & parle ton langage !

O *moi* terrestre ! écoute , & pèse bien
Ce petit conte ; & de ce joli rien ,
Pourra surgir l'olive salutaire.
Par-tout la paix se pût-elle ainsi faire !

Quand de *Japet* le fils , tant bien que mal ;
Eût fagoté le risible animal ,
Au front superbe , à cervelle débile ;
D'orgueil ayant la tare indélébile ;
De qui le mange assurant être Roi ,
Pour tout reptile avouant son effroi ,
Et qui pourtant raisonnable se nomme :
Quand Prométhée , en un mot , eût fait l'homme
Et que du feu dérobé dans les cieux ,
Sa mécanique eût animé nos yeux ;

Il s'avisa d'un second brigandage ,
 Qui du premier, s'il n'ôta l'avantage ,
 L'altera bien : tant le proverbe est sûr ,
Male parta , male dilabuntur !
 Que voulez-vous ? l'impunité rend brave ;
 L'heureux brigand , du foyer à la cave ,
 Osa passer. Il vouloit de Nectar
 Et d'Ambrosie , allaitant son poupar ,
 Subtiliser de tout point la matière ,
 Purifier l'homme & sa race entière ,
 En faire un Dieu . . . Mais loin qu'il y parvint ;
 Tout au rebours , vous verrez qu'il avint.

Sous une voûte , au centre de la sphère ,
 Qui sert aux Dieux , la haut de Belvédère ,
 Sont de *Comus* les friands magasins ,
 Et sous la clé cent tonneaux toujours pleins.
 La vive , pure , intarissable joie ,
 De laquelle onc , l'homme n'eut vent ni voie ,
 Se puise là par la gentille *Hébé* ,
 Et par l'enfant aux Troyens dérobé ,
 Qui sans relâche en versent à la ronde ,
 A Nosseigneurs les Souverains du monde ,
 D'où naît en eux & renaît la santé ,
 Principe heureux de l'immortalité !

De ce caveau , la porte crochettée ,
 S'ouvre , & dans l'ombre , au subtil *Prométhée* ;

Laisse entrevoir, sur un chantier à part,
 Deux gros tonneaux, mis là comme à l'écart,
 Il croit que c'est provision choisie
 Et de Nectar & de fine Ambrosie :
 Fatale erreur ! l'un est plein de vrais maux,
 L'autre de biens périssables & faux ;
 Biens seulement de nom, vile denrée
 De la céleste, à bon droit séparée ;
 Mais, par malheur, en vaisseaux bien dorés,
 Et tout pareils aux cent tonneaux sacrés.

Un Lynx eût fait par faute d'étiquette,
 Le *Qui pro quo*. . . La sottise en est faite ;
 Il faut la boire : aussi, la buvons nous,
 Rubis sur l'once. Or buvons donc. . . A vous,
 Nos chers neveux ! à vous race future !
 Ce n'est tirer ma poudre à l'aventure.
 A même table, & du même poison,
 Sans faute, un jour, vous me ferez raison.
 Mais vous n'aurez que petits coups à boire,
 Si vous savez profiter de l'histoire,
 Dont je reprends le fil interrompu.

Prométheus, Dieu nerveux & trapu,
 Empoigne donc, ébranle un peu, saboule !
 Deplace enfin les tonneaux, & les roule

Hors de la cave. *Hébé* qui , du Buffet ,
Venoit alors , l'ayant pris sur le fait ,
Passe , descend ; d'un pied léger , regrippe
Encor plus vite , & trouble tout l'Olympe ,
En s'écriant : il est (le croira - t'on ?)
Il est , grands Dieux ! parmi vous , un fripon ,
Elle le nomme , & n'est pas la première ;
Car le soleil , à son char de lumière ,
Ayant déjà trouvé du feu de moins ,
En avoit pris ciel & terre à témoins.
Le délinquant , sans délai , ni dispute ,
Est pris , jugé , pendu dans la minute.
Sur le *Caucase* , il est haut élevé ;
Vif , on l'y cloue : & son clou bien rivé ;
D'un gros vautour , il y devient la proie.
L'oiseau lui mange & remange le foye ;
L'horrible mets , sans fin renouvelé ,
Reparoissant , aussitôt qu'avalé.

Les deux tonneaux cependant nous restèrent ;
Les Dieux malins ne nous les contestèrent . . .
Des maux tout purs & des biens frelatés ;
Trop obligeant , qui nous les eût ôtés !
Ils n'avoient garde ! indignés de l'audace
De *Prométhée* , ils vouloient que la race
En fût à plaindre ; & pour notre malheur ,
Laissoient le vol , en haine du voleur.

Dans ces tonneaux (ô race infortunée!)
Est en effet toute ta destinée ;
Si ta raison , sous des Astres meilleurs ,
Ne s'évertue à t'en faire une ailleurs.

Tes passions , si tu les prens pour guides ,
Te conduiront à ces sources perfides ,
Par un chemin fleuri , large , battu ,
Tel que n'est point celui de la vertu.
La courte joye , & l'ennui qui dévore ,
Coulent de là. Si l'un & l'autre encore
Se dispensoient avec quelque équité !
Mais une aveugle & folle déité ,
Folle , à nicher entre quatre murailles ,
Fortune , assise entre les deux futailles ,
A droite , à gauche , au bon , comme au pervers ,
Et biens & maux , verse à tort à travers.
Je parle au propre , en disant qu'elle verse ;
Car , ici-bas , prospérité , traverse ,
Los , vitupere , & hauts & derniers bans ,
Trône , sellette , & sceptre , & batons blancs ,
Et bonnets verts , & toques de Druides ,
Et pis & mieux , sont choses plus fluides ,
Que ne le sont le sable & les instans ,
Qu'on voit couler dans l'horloge du temps.

Des deux tonneaux , lequel nous affriande ,
J'à n'est besoin que l'on me le demande.

Comme on croit bien fuyant avec horreur,
La tonne infecte où sont honte & douleur,
L'homme altéré va muguetant sans cesse,
Celle qu'il croit un vase de liesse ;
Par-ci , par-là quelque rasade en boit :
Mais la plupart n'en ont qu'à leche doigt.
La taverniere , affable , ou mal-honnête ,
Selon le rat qui lui trotte à la tête ,
Et qu'elle a mis bien ou mal son bonnet ,
Serre ou détend un peu le robinet.
Et si , par fois , elle a lâché la bonde ,
En la lâchant , elle a choisi son monde :
Dieu fait le choix ! & ceux qu'elle a triés ,
Sur le volet ! ... mais ne les enviez.
Faveurs , emplois , chevance , renommée ,
N'étant , au vrai , que brouillards & fumée ,
Plus altérés après qu'auparavant ,
Laissez les moi humer l'air & le vent ;
Et loin de nous la mouche qui les pique !
Soif éternelle , au buveur hydropique !
Bois ton supplice ! avale , malheureux !
Mets sur le cul le tonneau , si tu veux ;
Satiété jamais n'y fut trouvée ;
L'y rechercher , seroit belle corvée ;
Autant vaudroit celle de Sisyphus ,
Et de *Tantale* , & des brus d'*Egyptus*.

Et toi, fortune, inonde la cohue !
Verse, à torrens ! verse, à la boulle-vue !
J'aime à te voir, à ce cerveau brûlé,
Qui vers la gloire en *Icare* a volé,
Prostituer les palmes de la *Thrace* ;
A celui ci, les lauriers du *Parnasse* ;
Le plus beau myrthe, à ce riche butor ;
Dispense tout, comme la gloire & l'or.
Donne aux *Laïs* tout pouvoir en partage ;
Au garnement, place à l'*Aréopage* ;
A l'Idiot, le rang d'*Amphiction* ;
Au reprouvé, le droit d'*Election* ;
Le trépied d'or, au bourru sans mérite ;
Et l'auréole au plus fade hypocrite :
Pour ce que dure, & vaut ce qui leur plaît ;
J'en suis content ; tout est bien comme il est.
Adieu ... Mais vous, ô têtes mieux timbrées,
Et de l'*Egide*, en naissant, obombrées !
Hommes sçavés ! tournez, ouvrez les yeux,
Vers cette roche avoisinant les cieux,
Vers ce palais qui brille sur la cime ;
C'est le séjour de la vertu sublime ;
Divinité, malgré le sort jaloux,
Médiatrice entre le Ciel & nous.
Le lait, le miel, chez elle se distille ;
L'*Hébé* du lieu se nomme *Logistille*.

De son beau vase , avec grace incliné ,
 Au fond du cœur le plus infortuné ,
 Constamment coule un calme inaltérable ;
 De tous les biens , le seul bien désirable :
 Bien , sans lequel l'homme le plus chanceux ,
 Est fortuné ; mais jamais n'est heureux.
 Osons , amis , toute erreur extirpée ,
 Osons tenter cette route escarpée !

Déjà la Nymphé , avec un doux souris ,
 Nous marque un rang entre ses favoris.
 Aimer suffit , pour nous en rendre dignes.
 Voilà son char attelé de ses cygnes :
 Plaçons - nous y ... Quoi ! déjà parvenus ,
 Jusqu'au sommet ? ... ô céleste *Vénus* !
 Quel heureux vol ! qu'il fait beau , d'où nous sommes ,
 Voir le tumulte affreux , qu'entre les hommes ,
 Causent là bas , l'un & l'autre tonneau !
 Comme les fous donnent dans le panneau !
 Comme , à son gré , la fortune s'en joue !
 Comme attentifs , au branle de sa roue ,
 Bouche béante , ils attendent leur lot !
 La belle estampe , échappée à *Calot* !
 Qu'il eut bien sù groupper , dans un grotesque ,
 Des aspirants l'avidité burlesque !
 Le sot orgueil des mignons couronnés !
 Des mécontents , l'énorme pied de nez !

A son burin substituons un stile
 Equivalent... aimable *Logistille*,
 A boire au Chantre!... ah! la bonne Liqueur!
 Je ne fais quoi, se répand dans mon cœur,
 De gai, de doux, de serain, de suave!...
 Qui voudra, chante, écrive, peigne, ou grave
 Ce qu'*Héraclite* a pleuré par excès,
 Mais non sans cause. Adieu, Muse; la paix
 A de ses mains, dans ce divin breuvage,
 Noyé des maux, en moi, jusqu'à l'image.

CONTEXXI.

Le Franciscain d'Imola.

UN Franciscain du Couvent d'Imola
 Chez un Seigneur qui logeoit près de là,
 Couchoit un jour. Sitôt qu'il s'éveilla
 Pour oraison ses draps il barbouilla;
 C'étoit son us. Soubrette sur cela,
 Vient & lui porte un ample chocola.
 En la lorgnant le cafard l'avalâ;
 Puis pour acquit il la dépucela,
 Non sans effort, car le lit s'ébranla.
 Madame accourt pour mettre le holà:

Mais lui troussant & jupe & falbala ,
De prime abord , Moine la verrouilla.
Il redoubloit , quand M. Spinola
Entre. Le Pere à l'instant l'enfila
Droit par l'anus ; & trait pour trait , voilà
Un Franciscain du Couvent d'Imola.

C O N T E X X I I I .

Le scrupule.

Au dernier *Jubilé* , *Tircis* eut un scrupule ,
Et pour s'en déliyrer , alla dans la cellule
D'un vieux Carme des plus savants.
Mon pere , lui dit-il , depuis quatre à cinq ans ,
Je suis dans les *bonnes fortunes* :
Jeunes ou non , blondes ou brunes ,
Tout est bon pour mon cœur , ou du moins pour mes
sens.
Ce n'est tout , & j'y mets certaine différence :
Aux jeunes il n'en coûte rien ;
Leurs faveurs avec moi tiennent lieu de finance ;
Mais les vieilles en récompense ,
Me payent souvent cher deux heures d'entretien.

En six mois , j'ai tiré de la vieille *Emilie* ,
S'il m'en souvient , dix mille francs & plus ;
J'ai ruiné *Cloris* ; & la laide *Julie*
Paya ma feinte ardeur de douze mille écus.

Or , dites-moi , mon très révérend Pere ,
Puis-je sans me damner garder tout ce bien là ? . . .
Le Carme rumina long-temps sur cette affaire ;
Puis , voici comme il lui parla.

Toute peine , (dit-il) mérite son salaire ,
Et tout péché mérite châtiment.
Ainsi , je suis d'avis que vous gardiez l'argent
Des vieilles qui n'ont pu vous plaire ,
Et qui vouloient vous avoir pour amant.
Tandis que dans vos yeux feux de jeunesse brille ,
De la vieille Maman prenez en sûreté :
Mais il faut que le bien retourne à la famille ;
Et si dans l'âge à lunette & béquille ,
Le penchant à l'amour vous est encor resté ,
Vous devez le rendre à la fille ,
Pour le prix qu'il vous a coûté.



CONTE XXIV.

Le Juge femelle.

DEUX bonnes sœurs d'un même Monastère,
 Etant un jour en dévis familier,
 Se disputoient, qui plus du Cordelier
 Ou du Feuillant avoit le caractère
 Tel qu'il le faut pour dûment consoler
 Jeunes Nonains de leur clôture austère:
 Et sur ce point chacune d'étaler
 Les *si*, les *car*, importants de l'affaire.

Non, loin de là, sœur *Clairette* cousoit,
 Moins attentive à ce qu'elle faisoit
 Qu'aux *si*, qu'aux *car*, dont elle entendoit faire
 Descriptions, énergiques portraits,
 Dont ne laissoit échapper aucuns traits.
 Si que desir en son ame vint naître
 De les juger, & pour ce de connoître
 Par elle-même & l'un & l'autre fait.

Pas ne resta ce desir imparfait;
 Car sur le champ, à *Jeanne*, à *Dorothée*,

(Bien comprenez que ces deux sœurs étoient
Celles qui lors entre elles disputoient.)

Pour juge offerte , & pour juge acceptée ,
Elle procède ; & dès le lendemain ,
On lui remet bonnes pièces en main :
Pièces , j'entends Pere de chaque sorte.
Un Cordelier , a teint brun à voix forte ,
Dans ses habits négligé , sans éclat ,
Mais beau parleur , de sœur *Jeanne Avocat* ,
Vint le premier étalet sa science.

L'avant-propos fut court , sans apparat ;
Il passe au fait avec impatience ,
Et là-dessus tellement s'étendit ,
Qu'il occupa toute cette séance.
Point ne dormit le juge à l'audience ,
Ainsi que font maints des plus en crédit ,
Et pour pouvoir juger en conscience ,
Pas du plaideur un seul mot ne perdit.

Le lendemain , parla pour *Dorothée* ,
Blanc comme un lys Pere *Dom Thimotée* ,
De qui le teint toujours frais & vermeil ,
Sembloit pétri de lait & de sommeil ;
Pied fait au tour , jambe blanche & lissée ,
Se faisoit voir sous sa robe troussée.

Il débuta d'un air insinuant,
Non comme l'autre, en torrent, en déluge,
Et pour gagner la faveur de son juge,
Avec adresse, il s'en va le louant,
Puis aux raisons plus solides il passe,
Qu'en son discours il mêle rarement,
Mais qu'il agence avec si bonne grace,
Qu'il vous en fait paroître abondamment.
Tout en ses mains prend un air de sublime,
Œil, geste, voix, tout émeut, tout anime...
Si bien enfin la cause il sut plaider,
Que sœur *Clairette* en balance, incertaine,
Pour cette fois ne put rien décider,
Et voulut bien encore avoir la peine,
Avant porter un dernier jugement,
D'examiner le fait plus amplement.

Autre jour pris, plaideurs de comparoître.
Avidement tous deux sont écoutés:
Mais tous les deux également goûtés,
Doutes nouveaux chez le juge font naître.
Rien n'est conclu.... Troisième jour on prit;
Troisième jour qui rien ne détermine.

Pour trancher court, si bien nôtre héroïne
Des Magistrats les longs détails apprit,
Tant trouva goût aux épices fréquentes,
Qu'on lui payoit pour ses vacations,

Car, sans compter les consolations
Que lui donnoient les langues bien-disantes
Des Avocats, maintes collations,
Maints beaux présents, (choses que la justice
Toujours aime) lui venoient fréquemment :
A tout cela, dis-je, si doucement
S'accoutuma notre jeune novice,
Que trois ans fut à tous les jours tenir
Longue audience, & souvent deux pour une,
Sans que jamais sa lenteur importune
Put se résoudre à ce procès finir.

Or, direz-vous, passe pour sœur *Clairette* ;
D'avoir trois ans pu tels plaids écouter :
Pour ce n'avoit que l'oreille à prêter,
Et quelle oreille ! oreille toujours prête.

Mais les plaideurs, d'être ainsi tous les jours
Prêts à parler, & de traiter toujours
Même sujet, je ne le puis comprendre !
Quant à ce point, pas ne doit vous surprendre ;
Moines ne sont vulgaires Avocats ;
Point ne requiert leur féconde éloquence
Divers sujets, sujets de conséquence,
Pour bien parler, pour faire long fracas :
En eux toujours ils ont fraîche ressource.
Comme pourtant il n'est si belle source

Qu'avec le temps on ne puisse épuiser,
Leur éloquence enfin vint à s'user.

Le Cordelier, autrefois si rapide,
Dont le discours toujours nerveux, solide,
Ne s'attachoit qu'au fait tant seulement,
Ores languit, recherche l'ornement :
Fà, du Feuillant la vive politesse,
Tombe, & devient froide délicatesse;
Plus de présents, plus de collations,
Et moins encor de consolations !

Clairette, adonc, voyant que cette affaire
Ne rendoit plus & voulant satisfaire
Les deux partis, enfin l'accommoda
A l'amiable. Entre eux elle accorda,
Que plus étant le Cordelier solide,
Plus le Feuillant gracieux & poli,
Pour faire un choix de tous points accompli,
Qui ne laissât dans le cœur aucun vuide,
Nonains devoient d'un de chaque façon,
Entremêler tour à tour la leçon.

Ce qui fut dit, fut fait ; & pour la forme,
Deux des meilleurs prit *Clairette* à l'instant ;
Sœurs *Dorothée* & *Jeanne* en font autant :
Puis l'Ordre entier reçut cette réforme ;
Ainsi finit ce procès important.

C O N T E X X V.

Le Salamalec Lyonnais.

J A M A I S ne fut Nation plus civile
Que la François, il le faut avouer :
L'Envoyé Turc pourroit bien s'en louer ,
Après l'honneur qu'à Lyon la grand-ville ,
Des Magistrats en passant il reçut (*).
Ces Magistrats crurent frapper au but ,
S'ils régaloient l'Excellence Ottomane ,
D'un compliment en langage Ottoman.
Car , disoit l'un , parler par truchement ,
C'est une mort ! .. En langue Musulmane ,
Dit l'autre , il faut l'Ottoman saluer.
L'invention leur sembloit admirable ;
Le point étoit , comment l'effectuer.
Où rencontrer un harangeur capable ,
Un homme expert dans le *Salamalec* ?
Notez qu'alors , tenoit auberge *Illec* ,
Certain Quidam , déserteur de Mosquée ,
De mauvais Turc devenu bon Chrétien :

(*) En 1669.

C'est notre fait, dirent ces gens de bien.
La chose au Sire étant communiquée,
Il l'approuva. Laissez faire, dit-il,
François Selim, c'est ainsi qu'on me nomme;
Nul comme moi, Dieu merci, ne fait comme
On doit courber le chef jusqu'au nombril,
Rabattre en arc la main sur la poitrine,
Se reculer, s'avancer tout des mieux:
Vous me verrez, à la mode Turquesque;
Faire cent tours qui surprendront vos yeux.
Telle action vous paroîtra burlesque,
Qui cache au fond sens très mystérieux.
Or, en ceci, la grande politique,
C'est de me suivre en tout d'un pas égal;
Souvenez-vous de cet avis unique;
Vous ne sauriez, me suivant, faire mal.
De point en point, on promet de le suivre:
On le suivit jusqu'au moindre *Iota*,
Et Monsieur Turc bien fort s'en contenta.
Mais ce qui plus que tout le transporta,
Fut qu'un Chrétien parlât Turc comme un livre!
Il n'est (dit-il) Assesseur du *Divan*,
Qui mieux que vous entende nôtre langue?
Pas ne vous doit surprendre ma harangue,
Reprit *Selim*, je suis né Musulman —

L

Né Musulman ! vous l'êtes donc encore ? —
Moi ? Point-du-tout : je me suis converti ;
Et c'est le Dieu des Chrétiens que j'adore. —
Ah ! par *Mahom* , vous en avez menti ;
Et Musulman jamais vous ne nâquites,
Ou vous n'avez pas changé de parti.
Je ne puis croire au moins ce que vous dites,
Si je n'en vois un signe fort précis. —
A moi ne tienne. — Etes-vous circoncis ? —
Vous allez voir. . . Lors , sa misère nue
Le compagnon étale à découvert.
Les Magistrats à cette étrange vue,
Quoique étonnés , pour n'être pris sans vert,
Suivent leur guide , imitant sa posture,
Firent leur cour en forme & sans tarder,
Chacun selon le talent que nature,
Petit ou grand , lui voulut accorder.
L'ordre fut rare ; & l'histoire rapporte,
Que l'Ottoman salué de la sorte,
Crainte de pis , s'enfuit sans dire adieu.
Tout au rebours , les donzelles du lieu
Prirent grand goût à la cérémonie ;
Et telle fut leur jubilation ,
Que maintenant nulle ne se soucie,
De voir , après cette réception,
Ambassadeur , s'il ne vient de Turquie.

C O N T E X X V I.

L'Urinal.

R U S E , entregent , bons tours , habileté ,
Matois enfans de la nécessité ,
Prirent naissance en cette part du monde ,
Que la *Garonne* arrose de son onde ,
Maints habitants sortent d'iceux climats ,
Pour ce qu'*Illec* , par étrange coutume ,
Les biens ne sont également partis ,
Si que de dix de même tronc sortis ,
Un seul à l'oye , & le reste à la plume.

Or , à Paris abondent de tous temps ,
Pauvres cadets traînant mauvaise chance :
Ià , font valoir les merveilleux talents ,
Qu'eurent du Ciel pour chasser l'indigence.

Des tours par eux à cette fin ourdis ,
Je vais conter une galanterie ,
Un de ces coups heureusement hardis
Que le vulgaire appelle effronterie.

Un des mādres d'entre les *Cadedis*,
Ces héritiers de leur seule industrie,
Du tout privé des trésors de *Pluton*,
Ceux de *Priape* en revanche eut pour don.

Or, il cherchoit avec gentes femelles,
A trafiquer contre un bon coffre fort,
De l'usufruit de son riche trésor :
Un tel appât offert aux plus cruelles,
Les apprivoise autant que métal d'or.
Jà, ne feroit, pour certain, la première,
A cetui don femme qui se rendroit ;
Aussi le gars du sien peu n'espéroit :
L'affaire étoit de le mettre en lumière.
A donc, pensa comment il s'y prendroit.

Ès temps heureux du monde en son enfance ;
Lorsque régna sur terre l'innocence,
L'homme n'avoit, honteux de se voir nu,
Fait de vergogne encore une vertu ;
Embarassé n'eût pas été le Sire :
Tout son mérite au grand jour eût paru.
Ce temps n'est plus, j'ai regret de le dire !
Un voile épais maintenant étendu
Les confond tous ; si que n'osant paroître,
Oeil féminin n'y sauroit rien connoître.
Que pouvoit donc nôtre Gascon tenter,
En cetui cas, pour se manifester?...

Dire par-tout: je partage la gloire,
 Qui de *Lampsaque* illustra le héros?
 J'aurois pu même, aux amoureux travaux,
 Lui disputer le prix & la victoire:
 Chez moi le sexe a su ce que je vauz?
 Corner sans cesse aux femelles oreilles,
 De si beaux faits, il auroit fait merveilles;
 Tel homme n'est, pour sûr, leur ennemi.
 Mais bons garants eût fallu de l'histoire:
 Sur sa parole un Gascon ne faut croire,
 Qui sur ce point est Gascon & demi.

Le nôtre donc rêvoit à cet ouvrage,
 Profondément, cherchant quelque bon tour
 Dans son cerveau, quand par le voisinage,
 Se promenant, il apperçut un jour,
 Non sans émoi, certaine Fayenciere,
 Au regard tendre, au maintien gracieux,
 Au teint vermeil; une bouche & des yeux,
 Des libertés trébuchet ordinaire!
 Fermes tetons, & taille faite autour,
 Vingt ans, sans plus... Quel âge pour l'amour!
 Veuve pourtant: mais des veuves comme elle,
 Au gré de maints & des plus délicats,
 Sur ce chapitre, ont pour eux plus d'appas,
 Et valent mieux dix fois qu'une pucelle...
 De ce goût là je fais mainte raison.

Mais pour n'avoir sur ce point de querelle ,
Je n'entrerais dans la comparaison.

Revenons donc au fait de notre Belle.
Pour de nier l'usage aux agréments susdits ,
Elle joignoit encore la richesse ,
Notable point aux yeux du *Cadedis* ;
Par ce seul trait c'étoit une Déesse.
Jà , tel trésor dévorant dans son cœur ,
Son chaud desir pour fortune s'enflamme ;
Puis il s'enquit , de l'esprit , de l'humeur ,
Du caractère & du goût de la Dame.

Un sien voisin sur cela satisfit ,
De point en point à chacune demande ;
Dont il apprend , que c'est une friande ,
Pour fait d'amour toujours en appetit ;
Qu'en tel repas onc ne fut plus gourmande.
Qu'au demeurant assez riche pour deux ,
Et méditant un second hymenée ,
Sa personne est seulement destinée
A Jouvenceau , bien taillé , vigoureux
A l'avenant ; qu'à ce trésor bornée ,
La Belle veut du sien faire un heureux.

A ce récit le compagnon frétille ;
Puis dit , tout bas : parbleu ! je suis son fait.

Pour telle femme on ne peut, en effet,
Mieux rencontrer : je suis une trouvaille !
Dans cet espoir, qu'accroît sa vanité,
Tout pétillant du desir qui le pique,
De nôtre veuve il court à la boutique.

Un garçon vient avec civilité :
Monsieur veut-il quelque chose du nôtre ?
On ne sauroit mieux trouver chez un autre..
Bien, mon ami : voyons premièrement,
Un urinal : en as-tu de commode?...
Ouidà, Monsieur, & des plus à la mode :
Tenez voyez, choisissez seulement ;
Tous sont fort beaux, & d'un verre admirable.

Mais le Gascon sur chacun répartit :
Non ; trop petit, ... encore trop petit !
De tous ceux-là, nul ne m'est convenable :
Cherche un tuyau qui soit d'autre largeur.

Lors, le garçon : je vous jure, Monsieur,
Que ce sont là les plus larges qu'on fasse,
Pour le présent ! examinez, de grace.

Le Cadedis, sans daigner repartir,
Pour voir ailleurs, fait mine de sortir ;
Quand la Maîtresse, avec douce manière :
Quoi, donc ! Monsieur ne veut pas acheter ?

Au magasin si Monsieur veut monter,
On trouvera peut-être son affaire.

Le vert galant ne demandoit pas mieux,
Il monte, il vole avec notre Marchande;
Maint urinal elle parcourt des yeux,
Pour en trouver un tel qu'il lui demande.
Lors, le galant vous l'arrête, tout coi..
Puis, brusquement, il lui montre... Eh bien, quoi
Pour ce quoi là, détour m'est nécessaire;
Tout droit ne faut aller dans ce mystère.

Il est aisé pourtant, si vous voulez,
De deviner le *quoi* de cette affaire:
C'est ce *mérite* & ces trésors voilés;
Voilés, je faux, & Dame Modestie,
Pour cette fois ne fut de la partie;
On la bannit: que dans le conte aussi,
N'est-il permis de la bannir ainsi!
Jà, ne serois content à la torture....

N'allez plus loin chercher cet urinal,
Dit le Gascon: en voici la mesure;
Sur ce modèle, avez-vous un canal?
A cet objet soudainement saisi,
Tant demeura notre veuve ébahie,
Qu'un urinal qu'elle avoit en sa main,
En fut cassé, Pour n'augurer en vain,

Je ne dirai si la Dame entreprise ,
Pâma plus d'aïse encor que de surprise.
Lorsque tels cas se passent sans témoins,
Femmes je crois se révoltent bien moins :
Le public fait la meilleure partie
De leur pudeur & de leur modestie.

Quoiqu'il en soit , notre Belle passa
Légèrement sur une telle audace ;
Puis le galant , pour la forme , on tança ,
Sans menacer , sans sauter à la face . . .
Conclusion , qu'après un feint courroux ,
L'heureux Gascon fut bientôt son époux !



C O N T E X X V I I .

La culotte du Flamand.

CHEZ Maître Jean, (*) l'Italie & la France,
Servent toujours de scène aux Contes des Cocus;

Soit: ils y sont en abondance.

Mais n'en est-il qu'en ce pays sans plus?

Cocuage a-t-il là ses bornes?

Ce seroit une erreur que de croire cela:
Tout climat, tout terroir est très fertile en cornes.

Oh! l'heureux plant que celui-là!

En voici qui viennent de Flandre:

Plus l'air en est grossier, mieux y pousse le bois.

Là même, l'amour est grivois,

Ainsi que vous allez l'entendre.

Il étoit à Bruxelles un assez gros Flamand,
Brasseur de son métier, lourdaut de sa nature,
Ivrogne quelque peu de sa complexion
Lequel avoit moitié de fort belle encolûre,
Et fine assez pour donner tablature.
A des maris d'une autre Nation.

(*) La Fontaine.

N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aventure ?

C'est ce que fit un Officier Anglois ,
Blond , bienfait , tout doré , qui par cent beaux en-
droits

S'insinua près de la belle.

En moins de rien , nos Amants sont d'accord ;

Donnant peu dans la bagatelle ,

Ton de *Cyrus* ne plaît aux gens du Nord.

Des moyens de se voir , pour un il en est mille ;

En ce pays sur-tout , la chose est très facile.

Un jour arriva , que l'Epoux ,

Et quelques-uns de ses confreres ,

En campagne eurent des affaires ,

Concernant leur métier. Les Brasseurs s'en vont tous ;

Et leur talons tournés , aussitôt rendez-vous

Au Cavalier blondin. Pour quand ? pour le soir même.

Où ? l'où s'en doute bien : au logis de l'absent.

Le temps venu , comparoît le galant ,

Plein d'une impatience extrême :

Au reste , magnifique & beau comme un soleil.

D'abord , il voit un riant appareil ,

Buffet des mieux garnis , rôti tournant , nape mise ,

Linge d'un blanc , d'une beauté ,

Quand c'eût été pour un Prélat d'Eglise !

De tout ceci l'Anglois fut enchanté . . .

Mais au milieu de tant de propreté ,

Brilloit par-dessus tout notre charmante hôtesse,
En habit de combat, ornements négligés,
Bien entendus, avec délicatesse :
Pour les plaisirs quel charmants préjugés !
Sous une simple robe, ouverte, & sans ceinture,
Un corset collé sur la peau,
Et d'un sein rondelet conservant la figure,
Sans fanfreluches, sans d'orure,
N'en paroissoit qu'encor plus beau.
Du haut de ce corset d'une blancheur extrême,
S'élevoient deux tetons encor beaucoup plus blancs,
Fermes sur-tout, quoique Flamands :
A peine en tout Bruxelles en étoit-il de même.
Bref, & la personne & l'habit,
Ne pouvoient qu'inspirer le plus vif appétit.
D'abord, par tendres embrassades,
Par des baisers, & longs & savoureux
Nos deux Amants expriment tous leurs feux,
Mieux qu'en discours en tel cas toujours fades.
L'Anglois, qu'amour sert à souhait,
Placé près du lit de la belle,
Débute par tomber sur elle,
Et là goûte le vin, non celui du buffet.
Vous entendez, je crois, la métaphore ? ..
Ce coup lui parut bon, quoiqu'avalé soudain,
Quoique sablé : ... de là l'on fut à l'autre vin,

Lequel fut trouvé bon encore;
Et le souper servi, le reste alla son train.

L'Anglois but peu, la maxime en est sage;
L'excès du vin dans l'homme, est contraire à l'ou-
vrage;

Mais dans la femme il n'en va pas ainsi :

La Brasseuse but davantage,
Et fit en femme sage aussi.

Quelque bonne que fût la chère,
Ce n'étoit pas le point principal de l'affaire :

Bacchus n'étoit qu'en second dans ce lieu ;

Il fit donc place à l'autre Dieu.

L'amour impatient de rentrer sur la scène,

Leur inspire un autre appétit,

Fait la converture, & les mene,

Tout droit au lit.

O gens heureux, s'il en est dans la vie !

Qui ne vous porteroit envie ? ...

Enchantés par des nœuds que l'amour seul a faits,

Une sécurité profonde

En redouble encor les attraits.

Vous jouissez des biens les plus parfaits :

Mais en est-il dans ce bas monde,

Dont on puisse long-temps jouir ?

Et ne voilà-t-il pas, ô mortels misérables,

Un contre-temps de tous les diables

Qui va les faire évanouir ?

Mille coups de heurtoir , frappés avec furie ,
Se font à peine entendre à nos Amants ,
Trop occupés dans leurs embrassements.

On y joint une voix , qui jure , appelle , crie . . .

O Ciel ! c'est mon mari : cachez moi , je vous prie.

— Votre mari ? — C'est lui , c'est sa voix , je l'entens !

Vous autres fines gens de Paris ou de Rome ,
Prendrez d'abord ce-ci pour un tour de bon homme ?
Mais ceux de son pays ne sont pas si rusés.

Quoique chez vous déjà les vieux tours soient usés ,
Ils ne sont par encor parvenus jusqu'en Flandre.

Voici le fait , & vous allez l'entendre.

Vous croyez bien que nos Brasseurs
N'allerent pas à jeun entreprendre un voyage . . .

Déjeûnons , dit l'un d'eux , & prenons du courage ;
Nos chevaux en seront meilleurs.

Déjeunons & dînons , dit un autre plus sage ;
C'est un repas & du temps qu'on ménage.

L'avis fut approuvé. Tout aussitôt , grand vin ,
Force santés : à toi , Compère.

On but ensuite à la Commère ;

Et puis , Compère , buvons plein ,

Cela raccourcit le chemin.

L'on s'échauffe , l'on réitère ,

Et voilà nos gens en bon train.

On fit tant , qu'à force de boire ,

On ménagea le temps jusques à la nuit noire.

On remit donc l'affaire au lendemain.

Or, adieu, Maître *Jean*, bon soir Maître *Grégoire*;

Et voilà l'homme au logis revenu,

Sans autre intention que d'épargner son gîte,

Et de se coucher au plus vite.

L'Anglois surpris, se va cacher tout nu
Au premier coin. L'Epoux s'empare de sa place;

En un moment déshabillé,

S'endort, & ronfle, hélas ! sans prévoir la disgrâce
Par laquelle bientôt il sera réveillé...

La femme encor tremblante & blême

De ce retour hors de saison,

Rappelle enfin ses sens & sa raison,

Et s'avise d'un stratagème,

Pour l'éloigner de la maison.

Soit que cela lui parût nécessaire,

Pour faire évader son Amant,

Soit que pendant l'éloignement,

Elle sentît encor quelque profit à faire;

Femme, dans l'amoureux mystère,

D'invention manque très rarement.

Celle-ci donc, se désespere,

Se tourmente, gémit, feint un mal véhément,

Implorant à grands cris le secours du dormant :

Je n'en puis plus ! à l'aide, je suis morte

(Se mit-elle à crier, tout haut.)

Le moyen d'y tenir? ... il s'éveille en sursaut :

A qui diable en as-tu , de crier de la sorte? —

Hélas ! en me hâtant de vous ouvrir la porte ,

Courant pieds nus , la colique m'a pris.

Là-dessus , redoublant ses cris ,

Il la croit tout de bon , rengaine sa colère ,

Et lui va chercher aussitôt ,

De certaine eau , secret de son Apothicaire ;

N'en cherchez plus ; j'ai tout usé tantôt ,

Mon cher ami ! si vous vouliez plutôt

Donner un coup de pied jusque chez le Compère :

Est-il si tard , qu'il ne voulût ouvrir ?

Hélas ! je vous devrai la vie :

Depuis votre départ , dont je me suis saisie ,

Ce mal m'a beaucoup fait souffrir.

A force d'eau pourtant , j'étois presque guérie ;

Mais ce dernier malheur l'a si fort augmenté ,

Que j'en suis à l'extrémité.

Notre bon homme , à la tendresse ,

Déjà disposé par le vin ,

Touché de ce discours , se relève soudain ,

Etourdi de sommeil , de plaintes & d'ivresse.

Le voilà donc , à tâtons , sur le lit ,

Cherchant comme il peut son habit

Dispersé d'étrange manière ,

Pièce de ça , pièce de là.

D'aller

D'aller chercher de la lumière,
Le mal presse !... A la fin, il s'habille, & s'en va.
Dieu le conduise, & bien tard le ramène !
Voilà déjà sa femme saine :
De son retour on n'a pas grand besoin.
L'anglois, alors, sort de son coin,
Cherche à son tour ses habits sans chandelle,
Prend ce qu'il trouve. Il étoit dans un cas,
Où de si près on n'y regarde pas.
Maints regrets cependant sont poussés par la belle ;
Bref, il partit, sans se faire prier ;
Mais non, sans prendre encor le vin de l'étrier,
Retournons chez l'Apothicaire ;
Voyons ce qu'y fait notre Epoux.
Hélas ! ce qu'il faisoit naguère :
Il appelle, il heurte à grands coups :
De grace, ouvrez moi, mon Compère !
Ou ma femme est morte sans vous.
Pour or, ou pour argent, de l'eau pour la colique !
Le Compère arrive aussitôt ;
Plaint & console, en ouvrant sa boutique
Notre homme veuf ou peu s'en faut ;
Lui livre promptement sa liqueur souveraine,
Lui, la recevant d'une main,
Met l'autre à la poche soudain,
Qu'à trouver il eut quelque peine.

Mais qu'est ce-ci ? dit notre homme troublé.
Je pense, qu'en buvant, mon argent s'est doublé
Puis approchant de la lumière,
Pour quelques *Patagons* qu'il y croyoit au plus,
Trompé d'agréable manière,
Il tire, & tire encor force beaux *Jacobus*,
Monnoye autrement façonnée,
Shelings en quantité, mainte & mainte *Guinée* ;
Abondance de *Carolus* !
Le Brasseur ne se tient pas d'aise.
Il fouille de l'autre côté,
Tire belle montre à l'Angloise,
Riches joyaux pleins de beauté,
Mignons étuis, gentille tabatiere,
Tant que tout autre spectateur
N'eût point jugé ce-ci les meubles d'un Brasseur ;
Encor moins notre Apothicaire,
Fin goguenard, homme nullement sot,
Qui souriant, sans dire mot,
Fort attentif à l'inventaire,
En perça d'abord le mystère,
Et sans beaucoup de charité
Lui dit, en baissant la chandelle :
Compère, la culotte est belle,
Que t'auroit-elle bien coûté ?
Le bon homme y porte la vue,
Et découvre à la fin le secret du trésor :

Grègues de velours brodé d'or !
O Ciel , aurois-je la berlue ?
Ne dormirois-je pas encor ?
L'étonnement lui ravit la parole :
Mais le malin Pharmacopole ,
L'interrogeant tout doucement ;
Lui fait tout au long rendre compte
Quand le mal a pris , & comment ?
L'autre , à tout répond bonnement ,
Insensible encore à sa honte ;
Fait un détail exact de la nuit & du jour ,
Et du départ & du retour ,
Et des coups de heurtoir , & du trop long séjour
Qu'il avoit fait sur le pas de la porte.
Lors , notre Docteur éclairci ,
Lui dit, d'un ton railleur : ta femme n'est point morte ;
Compère , je le vois d'ici.
Cette culotte est un symptôme ,
Qui m'assure de sa santé ;
Et d'ordinaire , elle renferme un baume ,
Duquel mon eau n'a pas la qualité :
Je ne pense pas qu'elle en chomme ,
Au reste , te voilà fort bien ,
Par la ceinture & par la tête :
Tout a son ornement , il ne t'y manque rien !
Tant en dit à la pauvre bête ,

Si fort pinça le stupide animal,
Qu'à la fin il sentit son mal,
Et saisi de fureur, menaça le Chrétienne —
Tout doux l'ami ! ne sois pas si fâché ;
Le troc est bon, pourvu que l'on s'y tienne ;
Cette culotte au moins vaut autant que la tienne,
Encor es-tu coiffé par-dessus le marché.
La pillule est fort bien dorée ;
Il faut l'avaler doucement :
Ignore tout, point d'éclaircissement ;
Quand l'aventure est enterrée,
Elle n'est un mal qu'à demi.
Crois moi, Compère, mon ami,
Le vacarme que fait un mari difficile,
Répand sa honte par la ville ;
Il n'est plaint de personne : au contraire, on en rit.
D'ailleurs, il est des Cocus plus de mille,
Qui le font à moins de profit !
Le conseil étoit bon, notre homme le comprit ;
L'argent & les bijoux tempérèrent sa bile :
Et la culotte enfin, fut la lance d'Achille,
Qui fit le mal & le guérit.



CONTE XXVII I.

Le Catéchisme.

CERTAINNE Dame en la foi bien apprise,
Interrogeoit son Page à ce propos,
Voulant qu'il sût à quel nombre l'Eglise
Avoit fixé les péchés capitaux.
Le Néophyte aussitôt dit, à quatre.
La Dame alors ripostant d'un souflet,
Dit : apprenez qu'il n'en faut rien rabattre ;
Nous n'en avons déjà pas trop de sept.



C O N T E X X I X.

L'Hospitaliere.

SŒUR *Luce*, jeune Hospitaliere,
Pour un jeune convalescent,
Sentoit tout ce qu'un cœur ressent,
Dans l'accès d'une ardeur premieré,
Je laisse à penser la maniere,
Dont fut servi l'Adolescent !
Mille soins font sur son visage,
Renaître les plus belles fleurs,
Et le brûlent de mille ardeurs,
Pour la belle qui le soulage.

Un matin donc qu'il se livroit
Au doux plaisir d'être aimé d'elle,
Son jeune cœur en soupiroit.
Au moment, accourut la belle ;
Il en sentit croître son feu :
La nature, à l'amour fidele,
Dans le moment joua son jeu ;
Et pendant que l'Amant rappelle
La formule d'un tendre aveu ;

Mon cher enfant, s'écria-t-elle,
Pour guérir ma crainte mortelle,
Parlez: de quoi soupirez-vous ?...

Là, sa voix craintive s'arrête,
Et toute tremblante elle apprête
Sa main à lui tâter le pouls.

Mais que l'amour a de malice !
Qu'il fait bien conduire un dessein !
Le convalescent prend la main
De la secourable novice,
Et la conduit, tout doucement,
Où la santé se manifeste ;
Par un subit attrouchement,
Lui fait voir qu'il en a de reste.

La belle se déconcerta,
Rougit de honte & de surprise :
Elle essaya de lâcher prise,
Mais envain elle le tenta :
Son heureux Amant l'emporta.
Et pour prouver que son audace,
A ses yeux devoit trouver grace,
Voici ce qu'Amour lui dicta.

Chassez la frayeur ridicule,
Que vous inspire un vain scrupule,

Belle *Luce* ! & ne peniez pas ,
En jouissant de votre ouvrage ,
Faire de vos mains un usage ,
Qui déshonore vos appas.
Ces marques de convalescence ,
Je les dois à votre présence !
Mais vous devez à mon amour :
J'acquitte ma reconnoissance ;
Acquittez-vous à votre tour.
Nature prépare une crise ,
Qui couronne votre entreprise :
Vous seule pouvez me guérir ;
Voulez-vous me laisser mourir ?
Sœur *Luce* , d'un si doux langage ,
Sentit la pressante douceur ;
Et l'amour , dans son jeune cœur ,
En disoit encor davantage ;

Son Amant , tout prêt d'être heureux ,
A l'aide de mille étincelles
Filles d'un desir amoureux ,
Lut dans ses humides prunelles ,
Qu'elle brûloit des mêmes feux . . .
D'un bras , qu'amour guide , il l'enlève ;
L'amour lui-même la soulève ,
Et tire le rideau sur eux.

C O N T E X X X.

La Fourmi.

LES Dames sont notre objet , notre but :
Hors le beau sexe , il n'est point de salut ,
Ni de plaisir. J'ose avancer encore
Cet autre point , pour qu'aucun n'en ignore ,
Et par hazard , si quelques réprouvés
Se sont pourvus ailleurs que chez les belles ,
Je doute fort qu'ils s'en soient bien trouvés :
Qu'ils viennent donc m'en dire des nouvelles.
Dans le Levant pourtant (me dira-t-on)
Cetui péché est le péché mignon :
Les Musulmans traitent de bagatelle ,
L'autre déduit. A cette objection ,
Primo , je dis : ce sont des infideles.
En second lieu , je tiens , qu'en tous climats ,
Oncques ne fut femmes chose importune :
Pourquoi ces gens , s'ils n'en font point de cas ,
En ont-ils tant ? ... Peut-être en sont-ils las :
Abus , abus ! douze lassent moins qu'une.
Bien est-il vrai , que ce sexe maudit ,

Le plus souvent fait enrager le nôtre :
Dans la colère , on peste , on en médit ;
On y revient malgré tout son dépit ;
Pourquoi cela ? c'est que , comme j'ai dit ,
Le Créateur nous a fait l'un pour l'autre.
Qui voudra donc aller contre la loi
Du Tout-Puissant ? ce ne fera pas moi.
Que l'on m'amène un mignon de couchette ,
Beau , fait au tour , un *Adonis* enfin ,
D'autre côté jeune & gente soubrette ;
Je plante là mon Ange masculin ,
Et je m'en vais cajoler ma Grisetle.

Malheur à vous , gens du pays Latin !
Je ne dis tous ; tous n'ont tourné casaque :
Dans ces Cantons , tout de même qu'ailleurs ,
Le beau sexe a de zélés Serviteurs ,
De bons sujets : tant seulement j'attaque
Ceux devant qui le sexe féminin ,
Dans aucun sens , n'a jamais trouvé grace ,
Cœurs corrompus , abominable race !

Vous qui trouvez l'ennemi trop voisin ,
(Ainsi parlez , quand on vous fait la guerre)
Prétendez-vous , Messieurs les goguenards ,
Que ce bon mot vous tirera d'affaire ,
Et vous sauver comme simples paillards ?

Non, s'il vous plaît : dans une secte fausse ,
Avez croupis , par un vilain abus ,
Et négligé le sentier des Elus :
Paix ! Paix ! là bas , vous aurez votre sauce ;
Damnés ferez , si jamais il en fut :
Hors le Beau-Sexe, il n'est point de salut.

Il n'a fallu beaucoup de Rhétorique ,
Pour établir point de foi si constant.
Ores , qu'il est prouvé suffisamment ,
Allons plus loin , examinons comment
S'est établi cet usage hérétique ,
Que nous venons de fronder ci-dessus :
(Car autre fois , un seul Autel sans plus ,
Tant du vieux temps l'ignorance étoit forte !
Étoit dressé dans le monde à *Vénus*.)
Le hazard fit inventer autre sorte
De Sacrifice , à l'honneur toute fois
De la déesse , & si près de son Temple ,
Que pas ne crut déroger à ses droits ,
En le souffrant , ni qu'un pareil exemple
Pût quelque jour porter coup à sa Loi.
Mais comme il n'est rien de si bon en soi ,
Dont les méchants par fois ne puissent faire
Mauvais usage ; il arriva delà ,
Qu'un certain Chantre , (*) un beau jour s'avisa

(*) Orphée.

De pratiquer un culte tout contraire.
Que gagna-t-il à se faire apostat ?
Vous l'allez voir. Une troupe en furie,
Qui sur ce point n'entendoit raillerie,
En cent morceaux, hacha le Renégat.
Mais laissons là le Chantre & son supplice ;
S'il fut puni, bien l'avoir mérité.
Disons comment ce nouveau sacrifice,
Source d'abus, source d'iniquité,
Par cas fortuit, fut jadis inventé.
Que sur ce point aucun ne contredise :
Auteur mitré (*) rapporte ainsi le cas ;
Il ne ment point : c'est un homme d'Eglise.

Mars désarmé, *Vénus* presque en chemise ;
Lassés tous deux d'avoir pris leurs ébats,
Dormoient couchés, non pas entre deux draps ;
Plus n'y couchoient de crainte de surprise ;
Mais sur un lit où, pour tout matelas,
Vous eussiez vu des fleurs, de la verdure ;
Lit sans apprêts, que la simple nature
Avoit paré pour ce couple amoureux.

Comme au sommeil ils se livroient tous deux,
Une Fourmi, qui rodoit d'aventure

(*) *Della Casa*, Archevêque de Bénévent.

Aux environs, doucement se glissa
Sous le jupon de la belle dormeuse.
En moins de rien, pied, jambe, & cætera ;
Sont visités par notre fourageuse.

Après avoir parcouru des appas,
Tant qu'il lui plut, ainsi que l'on peut croire ;
Elle grimpa sur un globe d'ivoire,
De ceux qui sont en des certains climats,
Vulgairement appelés pays-bas ;
Globes polis qu'on ne découvre guère ;
Pudeur défend qu'on ne les mette au jour :
Amour, dit-on, est d'un avis contraire.
Lequel des deux a tort dans cette affaire ?
Je n'en fais rien, mais je suis pour l'amour.

Quoiqu'il en soit, la bête familière,
Vint se camper sans beaucoup de façons,
Sur le sommet de l'un de ces deux monts.
Ce n'est par-tout : l'impudente vermine,
Plus librement dans la suite en usa ;
Et sans respect pour blancheur ni peau fine ;
Son aiguillon fort rudement ficha
Dans le contour de la croupe divine.

Dame *Vénus* qui croit qu'on l'assassine,
Jette un grand cri, fait maint & maint sanglot.

Eh, quoi ! faut-il pour une égratignure,
Se plaindre tant ? Amour, petit Marmot,
Tu me fais pis, & si je ne dis mot.

Mars, à ce bruit, se réveille en sursaut ;
Du mieux qu'il peut ramasse son armure,
Et sans savoir ni pourquoi ni comment,
Mon étourdi vous met flamberge au vent.

Phébus, pour lors au haut de sa carrière ;
En grande pompe épendant la lumière,
Faisoit aller ses chevaux à grands pas ;
Voyant briller la redoutable lame,
Il croit d'abord que le Dieu des combats
Par jalousie, ou par quelque autre cas,
Etoit tout prêt d'attenter sur sa Dame.
Ce Dieu benin & plein de charité,
Pour empêcher cette brutalité,
Crie au secours, met l'Olympe en tumulte.

Jupin l'entend, *Jupin* croit qu'on l'insulte ;
Veut s'en venger ; & suivi de *Pallas*,
Va sur les lieux. Les Dieux ne marchent pas,
A petit bruit : si grand fut le fracas,
Que la Fourmi délogea sans trompette,
Et ne sachant où donner de la tête,
De peur de mal, brusquement se fourra
En certain lieu que le premier trouva,

En descendant. Or, n'étoit jusques-là,
En cette chartre entré ni gens ni bête :
A ce qu'on tient l'infecte en eut les gants.

Là, l'animal, remparé jusqu'aux dents;
Se rit des Dieux, fait piquure nouvelle,
A son plaisir, comptant d'y tenir bon,
Malgré *Vénus* & toute sa sequelle.

Vénus gémit; chaque coup d'aiguillon
Va jusqu'au vif, & fait bondir la belle,
Comme un Courier pressé par l'éperon....
Un peu plutôt, *Mars* eût trouvé son compte.

Pour soulager la Reine d'*Amathonte*,
Comment s'y prendre? il n'est aucun moyen;
Aucun remède au moins qu'on puisse faire
Honnêtement! *Jupiter* n'y fait rien,
Pallas non-plus; *Mars* se trémousse bien,
Mais il n'y fait que de l'eau toute claire :
Les pauvres Dieux enfin sont tout camus,
Foin, dans tel cas, de foudre & cimeterre :
Ce n'est pas là ce qu'il faut à *Vénus* ;
Autre instrument lui seroit nécessaire.

Priape accourt : ce Dieu n'étoit pas loin,
Heureusement : dans ce pressant besoin,
Son sceptre seul parut propre à l'affaire.

Sans marchander, il vous le plante donc,
Bien & duement, dans le manoir profond,
Où la Fourmi de piquer faisoit rage.

Notre *Esculape*, en moins d'un tour de main,
Habilement prenant son avantage,
Fit tant & tant que, par force d'engin,
Il vint à bout d'accomplir cette cure;
Il arracha l'insecte mal-faisant;
Coula, de plus, baume sur la blessure.

Mestre Priape, ayant sommairement
Traité le mal; tant lui parut plaisant,
Cetui manoir, tant prit goût à la chose,
Qu'au coup d'essai ne s'en voulut tenir.
Depuis ce jour, sans prétexte ni cause
Autre, sinon que c'est son bon plaisir,
Au même gîte on le voit revenir.

Autant en fait la Fourmi;... mais plus sage;
Qu'au temps jadis, ne cause aucun dommage,
Nulle douleurs; mais bien demangaisons,
Mouvements doux, & secousses gentilles,
Vrais ornements de la Conclusion.

O vous Amants, qui soupirez pour filles
Neuves encor; puissent en certains temps,
Lorsque sous vous apprendront la rubrique,
Ces doux objets, ces tendrons ignorans,
N'être jamais sans Fourmi qui les pique!

CONTÉ

CONTE XXXI.

Le Tableau du mariage.

UN Jovençeau qui s'alloit marier,
Voulut d'Hymen avoir la portraiture.
Un Peintre adroit se mit à l'attelier,
Travaille en bref, présente la peinture;
Est mal-reçu : quelle pesante allure !
Cet Hymen là , ressemble à l'amitié.

Le Gars n'étoit encore marié ;
Bientôt le fût. Tandis , le pauvre Artiste
Se bat les flancs à virer sa couleur ;
Revient enfin . . . Ah ! Peintre de malheur,
(Dit l'épousé.) Monsieur le Coloriste,
Etes - vous fou ? c'est l'Amour tout craché !
Rempportez vite , allez ; c'est pour *Phsyché* ,
Non pas pour moi qu'avez fait ce Chef-d'œuvre !

Il fallut bien avaler la couleuvre.
A quelques jours de-là , l'homme au pinceau
Revient encor trouver le Jovençeau :
Daignez , dit-il , venir dans ma boutique ;
Vous y verrez certain morceau d'optique ,

N

Qui n'est pas mal. Demain . . . dès aujourd'hui ,
(Reprend l'Époux , avec impatience ,
Déjà grillant d'être hors de chez lui :)
Partons soudain ; la meilleure science ,
Est de savoir mettre une heure à profit ;
C'est mon avis , & c'est le mot du sage.
Toujours le sage est cité par les foux ,
Qui vous contant ses dits avec leurs goûts !
Pour cette fois , ce fut de grand courage
Qu'on s'en servit : Hymen , selon l'usage ,
De la maison avoit l'amour exclus ;
Souvent l'on hait dès que l'on n'aime plus ;
A tout le moins , on s'ennuie , on enrage.

Ainsi faisoit notre défunt Amant ,
Qui chez le Peintre , avec empressement ,
S'achemina. Là , d'abord , se récrie
Sur la beauté d'un salon décoré
Des plus beaux traits de l'Art qui colorie.

L'enfoncement de cette galerie ,
Offroit aux yeux dans un tableau ceinturé ,
Une *Vénus* , qu'un lacs imperceptible ,
Et pour sa honte à *Lemnos* préparé ,
Aux feux de *Mars* laissoit voir trop sensible.
Avec tant d'Art les pinceaux avoient seu
De ses chaînons exprimer le tissu ,

Qu'il sembloit voir à cette douce étreinte ,
Que l'heureux couple en aimoit la contrainte ,
Et qu'au mépris de l'imprudent Epoux ,
Leurs doux plaisirs en devenoient plus doux ! . . .

A cet objet , le curieux s'écrie ,
Veut voir de près , arpente le salon.
Mais un prodige étonne sa raison :
A chaque pas , il semble qu'un chaînon ,
Se grossissant à ses yeux par magie ,
Veut , détruisant ce Chef-d'œuvre si beau ,
N'en faire plus qu'un grotesque morceau.

Il se confond ! . . . Mais c'est bien autre chose ;
Quand approchant tout-à-fait du Tableau ,
Il touche au doigt cette métamorphose ,
Qui d'un ouvrage exquis & précieux ,
Compose un monstre effroyable à ses yeux.
Il ne voit plus la Déesse agréable ;
Il cherche envain ces traits si gracieux :
C'est un colosse , informe , épouvantable ;
Et ces filets doux & délicieux ,
Ne semblent plus qu'un lacs impitoyable ,
Fait pour dompter des monstres furieux.
Le Peintre alors , content du stratagème :
Tel est , dit-il , tel est l'hymen lui-même ,
Plaisir d'optique ainsi que mon Tableau.
L'éloignement ne vous l'offre qu'en beau :

Illusion par le temps éclaircie.

Et qu'à regret notre cœur apprécie.

Souvenez-vous ? . . . Oui , oui , je m'en souviens ,

Reprit d'abord l'Epoux , qui sentit bien

Le but caché de l'adroite morale.

Mais , s'il vous plaît , Monsieur , que fites vous

De ce portrait ? — il étoit dans ma salle ,

Et l'autre jour , par un futur Epoux ,

Fut emporté. — Tant mieux , reprit notre homme :

Mais vous a-t-il payé toute la somme ,

Avant que d'être au joug d'Hymen lié ? —

Non ; mais je l'ai survendu de moitié.



C O N T E X X X I I.

La Bougie de Noel.

A P I S E , Ville d'Italie ,
Habitoit un certain nommé Dalcantaris ,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie :
Le fait n'est étonnant , Italiens maris
Sont sujets , comme on fait , à visions cornues.
Celui-ci , galant autrefois ,
Savoit sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour , même les moins connues.
Pour mettre donc en sûreté
Son honneur , ou plutôt celui de son épouse ,
ceintures de virginité
Vinrent d'abord s'offrir à son ame jalouse ;
Mais c'étoit peu pour lui. Les plus sûrs cadenats ,
Pour garder ce trésor , font en vain résistance.
Le drôle le savoit , & par expérience :
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
Il joignit à cette ceinture ,
Vers l'endroit dangereux , deux lames de rasoir :
Deux ressorts les faisoient mouvoir ,
Et dès qu'on les lâchoit , refermoient l'ouverture.

Sa femme à peine eut reçu ce présent ,
Que , pour tromper sa méfiance ,
Elle en propose à son Amant
La dangereuse expérience.

Une nuit que , cédant aux charmes des pavots ,
Notre Argus , sur la foi de la chaste ceinture ,
Reposoit , si jamais on vit dans la nature ,

Un jaloux dormir en repos ;
L'Amant arrive : il court dans les bras de sa belle.

Par des baisers , on prélude un moment ,
Et las de ces faveurs qui croissent son tourment ,
Il en cherche une plus réelle.

L'inférieure machine arrête ses plaisirs ;
Mais sa main fait mouvoir le ressort qui s'oppose ,
Et découvre à ses yeux tout l'éclat de la rose ,
Dans le centre de ses desirs.

Le serpent qui tenta notre commune Mère ,
Se réveille d'abord à cet aspect charmant ,
Et leur fit inventer , dans cet heureux moment ,
Les moyens de se satisfaire.

Que ne surmonte point un amour violent ?
Des deux ressorts , la Belle en tenoit un , l'Amant
Retenoit l'autre ; & dans cette aventure

Le serpent , sans trembler , saisit la conjoncture ,
Et se plonge à l'instant avec vivacité ,
Dans le sein de la volupté.

A cette douce approche , on s'emporte , on s'oublie ;
On est prêt à perdre la vie ;
On ne pense plus ; mais on sent ,
Et dans ce transport si puissant ,
Le serpent , au milieu de l'ardeur qui l'anime ,
Se voit la funeste victime ,
Des rasoirs échappés , & cet endroit si beau ,
Trône de ses plaisirs , en devient le tombeau.
Aux cris de l'homme , accourt la Soubrette trem-
blante :

Elle emmene l'Amant , tandis que son Amante ,
Ignorant du serpent les mortels déplaisirs ,
Jouit confusément de ses derniers soupirs.
A de si doux transports vient succéder la plainte ,
Qui fit bientôt place à la crainte :
Il falloit au plutôt retirer le serpent ,
Et l'embarras étoit comment ;
Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.
L'animal encor furieux ,
Ne sortit qu'avec peine , écumant de colere ,
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux.
Sur le lieu de sa sépulture ,
Il fut question d'opiner :
Pour en conserver la figure ,
La Dame à l'embaumer paroissoit incliner.

La Soubrette disoit que ce seroit folie ,
Et que besoin n'étoit de l'enchâsser ,
Tels animaux étant communs en Italie ;
Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
Une vieille dévôte en allant à l'Eglise ,
(Car c'étoit, m'a-t-on dit , Noël le lendemain)
Trebuche , & laisse échapper de sa main
La lanterne qu'elle avoit prise ;
Le hazard fit qu'à ses pieds le serpent
Tombe au moment qu'elle tâtonne ;
Pour sa bougie, elle le prend ,
Le met dans sa lanterne : ainsi Dieu n'abandonne
Ses serviteurs , dit-elle , & fait les secourir.
Elle arrive à l'Eglise, elle dit des premieres,
Ce que par cœur, elle fait de prieres ;
Mais bientôt à son livre , il lui faut recourir.
Elle met sa bougie aux mains de sa voisine ,
Jusqu'à celles du Clerc , elle parvient enfin.
Il souffle sur la mèche , il se tourmente en vain
Pour l'allumer ; tant plus il l'examine ,
Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant.
Une veuve à l'Autel venoit à ce moment :
Qu'est-ce ceci , dit le Clerc ? Ah ! dit-elle ,
C'est un..... Là les sanglots lui couperent la voix ,
Tant cet objet puissamment lui rappelle ,
Ce que la mort lui ravit autrefois.

Le Clerc alors comprenant le mystere,
A d'autres, cria-t-il, d'une voix de courroux:
Cette bougie est faite à s'allumer chez vous,
Mesdames, que chacun fasse son ministere.

CONTE XXXIII.

IMA.

Nouvelle galante.

FILLES de Roi, comme nous, ont une ame
Aussi sensible à l'amoureuse flamme.
Celle du Roi nommé Charles le Grand,
Va dans ce Conte en être un bon garant.
C'étoit *Ima*, jeune & partant gentille;
Car, à quinze ans, point n'est de laide fille.
L'Amour prit donc un jour un de ses traits,
Et d'un seul coup fit deux nouveaux sujets.
Ima fut l'un, & l'autre un Secrétaire,
Ou Conseiller de l'Empereur son pere:
Ce Secrétaire on l'appelle Eginard.
En fait d'amour, c'étoit un fin Renard:

Tendron n'étoit, dont la mine fût gente,
Sur qui l'Amour ne lui dût quelque rente.
Filles de Roi ne lui faisoient pas peur,
Encore moins celle de l'Empereur.
Il se prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'Amour avoit d'artillerie;
S'entend soupirs, pleurs feints, regards, langueur,
Inventions pour conquérir un cœur,
Et dont est plein l'arsenal d'Amathonte.
D'autre côté quelque légère honte
Faisoit qu'*Ima* rougissoit de son choix.
On se citoit maintes filles de Rois,
Qui bien plus bas placèrent leurs tendresses;
On se souvient d'un nombre de Déeses :
Car quand on a besoin d'autorité,
La fable prouve, & devient vérité.
Qui capitule est bien prêt à se rendre :
Pas ne tarda la Princesse trop tendre,
Qui, tandis que la nuit faisoit son tour,
Se consolait des contraintes du jour,
Et dans les bras de son Amant fidele,
Redevenoit une simple mortelle.
Il s'avisa de neiger une nuit
Qu'*Ima* l'avoit dans sa chambre introduit.
Or, pour sortir de chez notre galande,
Falloit passer une cour assez grande,

Pas ne pouvoit qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme , & ne commît *Ima*
Que faire ? Mais que fille a de ressource !
Déjà le jour recommençoit sa course :
On tint conseil , l'Amour y présida ,
Et la Princesse enfin y décida
Qu'il leur falloit renouveler l'histoire
De ce Troyen de pieuse mémoire ,
Qui sur son dos mit son pere & ses Dieux ,
Et les sauva des Grégeois furieux.
Eginard donc , aidé d'une escabelle ,
Grimpe & se met sur le dos de la Belle ;
Puis , sans broncher sous un poids que l'Amour
Avoit rendu de la moitié moins lourd ,
Elle tira son cavalier d'affaire.
Le bon Troyen , en emportant son pere ,
N'alla , je crois , si vite de moitié ;
Mais l'amour est plus fort que l'amitié,
La nuit revint , & l'heure convenue
Du rendez-vous étoit aussi venue.
Mais il avoit encor neigé le soir ,
Et notre *Ima* vit avec désespoir
Que son Amant ne venoit point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la Belle alla l'attendre ;
Car , sans se voir , comment passer un jour ?
Eginard vint tout transporté d'amour ;

Mais le trajet n'étoit pas praticable.
Point d'autre asyle , ou sûr ou convenable
Que cette chambre où la Belle couchoit.
Eh ! direz-vous : alors qui l'empêchoit
D'en faire autant comme la nuit dernière ,
Et le porter de la même manière ?
En soupirant , Eginard s'en ouvrit ,
Pria , pressa , larmoya , l'attendrit.
» Ah ! disoit-il , il n'est pas sûr d'attendre
» Au lendemain ; il faut toujours tout prendre.
» En fait d'amour rien ne doit être dû ;
» Ce qu'on diffère est autant de perdu.
Tant de raisons la firent enfin rendre.
Encore un coup , la Princesse trop tendre
Tendit le dos , & notre Amant monté
Fut dans sa chambre en triomphe porté.
Il revenoit par la même voiture :
Le Roi le vit passer sur sa monture ,
Lors éveillé par inspiration ;
Mais ce ne fut sans admiration ,
Ni sans courroux contre le téméraire.
A son Conseil il fut porter l'affaire ;
Car un bon Roi ne fait rien de son chef.
A la rigueur on jugea le méchef.
Tel qui trouva le crime bien pendable ,
En eût voulu , je crois , être coupable.

Le tout alla pourtant plus doucement :
C'est la vertu d'un Roi d'être clément.
Charles le fut, si toute fois c'est l'être,
Quand on se sert d'un Notaire & d'un Prêtre,
Est-ce pardon ? Est-ce punition,
Que d'épouser ? Jugez la question.

C O N T E X X X I V.

Le Coureur de Poste.

CERTAIN Cadet dont j'ignore le nom,
Jeune Ecolier, sortant de Rhétorique,
A dix-sept ans n'ayant barbe au menton,
Pour des raisons qu'il n'est bon que j'explique,
Par ses parents fut marié, dit-on :
On lui donna pour compagne chérie
Jeune tendron de même âge à peu près,
Beau, fait au tour & tout brillant d'attraits :
Ce fut Catin. Le Galant en sa vie
Rien n'avoit vu qui pût valoir Catin ;
Rien vu, je faux. Peut-être en son chemin
Avoit-il pu rencontrer fille ou femme,
Qui bien prisée eût pu valoir sa Dame ;

Mais n'avoit su jusques-là , l'Ecolier ,
De près ni loin , le cas qu'un galant homme ,
L'usage enfin , sans se faire prier ,
Qu'un verd Galant qui ne va point à Rome ,
Pour faire un Pape en dépit des Prélats ,
Chercher pardons ou pour telle autre affaire ,
D'une Beauté fait faire entre deux draps.
Qu'on m'en donne une , & je saurai qu'en faire ;
Qu'on me la donne , &..... Bref pour couper court ,
Très-neuf étoit au joli jeu d'amour.
De son côté , si j'ai bonne mémoire ,
Dame Catin très neuve étoit aussi ;
Mais en revanche , à ce que dit l'Histoire ,
D'apprendre en peu faisoit son grand souci.
Les voilà donc tous les deux en ménage ;
Vous pensez bien qu'ils n'y furent long-temps
Sans être au fait des jeux , des passe-temps
Et des plaisirs qu'on goûte en mariage ,
Lorsque l'on s'aime. Ils s'aimoient à la rage :
L'Epoux sur-tout , l'autre s'en trouvoit bien.
Mais par malheur on vit en moins de rien
Et les transports & les feux du jeune homme ,
Pour ses péchés devenu trop savant
Au jeu susdit que jeu d'amour on nomme ,
Se ralentir. A ce jeu le Galant ,
En vrai forçat , sans faire alte ni somme ,

De tout son cœur vaquoit soir & matin ;
Tant fut vaqué , tant caressa Madame ,
Qui de sa part , du meilleur de son ame ,
Vaquoit aussi , que mon petit Lutin ,
Qui n'avoit pas un grand fonds de science ,
En quinze jours , faute d'expérience ,
Se vit réduit au bout de son Latin :
Il resta court. Besoin n'est de vous dire
Et la surprise & l'embarras du Sire ,
D'avoir ainsi consumé son avoir
Comme un vrai sot , & de ne pas savoir
Si par hazard il étoit à l'affaire
Remede aucun. Ne sachant plus qu'y faire ,
Il consulta là-dessus ses amis ,
De jeunes gens qui pourroient avoir pris
Maîtresse ou femme ; il conta le mystere :
Un sien voisin s'offrit de le guérir ;
Mais cependant pourvu que de sa Belle
Il s'éloignât , quand elle eût dû mourir
De n'avoir pas son cher époux près d'elle.
C'étoit le *Hic*. Il y topa pourtant ,
Non pas sans peine. On l'instruisit comment
Près de sa Nymphé il lui falloit s'y prendre
Pour la tromper. Tu lui feras entendre ,
Lui dit l'ami , qu'un tien parent gisant
Au lit malade , un oncle , par exemple ,

Vieux & garçon, dont la fortune est ample,
T'a demandé, feins le danger pressant;
Et si tu veux pour le bien de l'affaire,
Adroitemment fais penser qu'il pourroit
De tous ses biens te nommer légataire;
Sans différer qu'ainsi donc il faudroit
Devers cet oncle un voyage aller faire.
Soutiens la fourbe : ainsi fit le Galant.
De même pas il fut trouver la femme,
Du même Conte il régala la Dame.
Catin le crut, du moins en fit semblant.
La femme n'est à tromper si facile,
Et celle-ci n'étant pas imbécille,
Pourroit fort bien s'être douté du cas.
L'Epoux s'en fut. Où? chez l'oncle? Non pas;
Chez le voisin, qui dans l'instant entraîne
Du mieux qu'il put le dolent compagnon
Pâle & débile, & ne pouvant qu'à peine
Se soutenir, fort loin de sa maison;
J'entends ici la maison du pauvre here.
L'autre en avoit une aux champs; ce fut là
Qu'en descendit. Notre veuf y trouva
Nombre d'amis, bon vin & bonne chere :
De femme, point : c'eût été tout gâter;
A tels oiseaux l'ami n'ouvrit sa porte,
Croyant devoir en user de la sorte,
Pour empêcher l'Epoux de s'y frotter.

De pareils jeux étoient au personnage
Fruit défendu ; le moindre badinage
N'étoit permis. Pas n'y devoit songer ,
Même la nuit , sans un très grand danger.
A cela près notre Hôte à son Malade
A pleines mains prodigua les plaisirs
Qu'on trouve aux champs. Il n'eut point de desirs
Qu'il ne remplît : le jeu , la promenade ,
Tout fut enfin permis , mais sobrement.
En moins d'un mois , avec cette recette ,
Le jeune Gars , remis de sa défaite ,
Grace à l'ami , se vit convalescent.
C'en est assez , & , malgré l'ordonnance
Du Médecin , il veut rentrer en danse ;
Il veut partir. Il s'échappe en effet ;
Il prend la Poste , & , laissant son paquet ,
Pique des deux , s'en va , revient au gîte.
A bras ouverts il est reçu chez lui :
Dès qu'on le voit , son épouse au plus vite
Lui saute au col , en lui contant l'ennui ,
Et le chagrin qui dans tout le ménage
S'étoient glissés tant que l'autre en voyage ;
Avoit été. L'on soupe , il étoit tard :
On va coucher. J'ai su de bonne part
Que sur l'article un tant soit peu friande ,
Et n'aimant pas à jeûner , comme on dit ,
Dame Catin comptoit trouver au lit

Au moins de quoi tromper son appétit
Une heure ou deux. Mais ma foi la gourmande
En fut la dupe, & l'Epoux ne put pas,
Quoiqu'il voulût, & qu'aussi la Galande
Le voulût fort, malgré tous leurs ébats,
Avec honneur fortir d'un pareil pas;
Soit que peut-être en étourdi le Sire
S'en fût chez lui venu le grand galop;
Ou bien aussi qu'il eût quitté trop tôt
Son Médecin : ne sachant trop que dire
A sa moitié, le pauvre s'en tira
Du mieux qu'il put. Excuse-moi, ma chère,
Pour t'aimer trop, je me vois logé là,
S'écria-t-il; car j'ai, croyant bien faire,
Couru la poste, en arrivant ici,
Et la fatigue a causé tout ceci.
Ce compliment à l'autre ne plut guere;
Bien il fallut pourtant que la commere
S'en contentât; moitié figue & raisin,
Elle avala cette pillule amere
En rechignant, & de très grand matin,
Sortant des draps, où sans doute la Belle
N'avoit dormi, laissa mon paresseux
Se reposer. Au bout d'une heure ou deux
Du fond du lit Monsieur sort, il appelle
Sa chere Epouse; elle étoit par hasard
Non loin de-là tout près d'une fenêtre,

Où sans témoins elle rêvoit peut-être
A son malheur & boudoit à l'écart.
D'un air tout sot le Jouvenceau s'approche.
Vous noterez, s'il vous plaît, que tout proche
Cette fenêtre où vint notre écolier,
Dans une cour étoit un poulailler.
Là, pour un Coq on voyoit cent poulettes
Prêtes à rire & toutes gentillettes.
A la fenêtre en niaissant nos gens
Vinrent se mettre, & là ces deux enfants,
Meilleurs amis, en contant des fornnettes,
Virent en bas le Coq qui coquetoit
Près d'une Poule, & d'une aîle légère
En s'ébattant l'embrassoit, la quittoit;
Puis revenoit, caracolloit, sautoit :
Mais, c'étoit tout; car la fin du mystère
Ne s'achevoit, dont Monsieur se fâcha.
Qu'on jette à l'eau, dit-il, ce coquin là.
Eh ! pourquoi donc ? reprit sa tourterelle,
Qu'a-t-il donc fait ? comment tu ne vois pas,
Dit le mari, que, malgré son tracas,
Cet effronté ne peut à sa femelle.....
Tu m'entends bien ? Ah ! n'est-ce que ceci ?
Excuse-le, mon cher : peut être aussi,
Reprit Catin, prompte sur la riposte,
Toute la nuit a-t-il couru la Poste ?

C O N T E X X X V .

Amant dessus , Amant dessous.

J A D I S au temps de Philippe le Bon,
De tous plaisirs la Cour étoit l'asyle ;
D'un Magistrat de la Cité de Lille
Jeunes Seigneurs fréquentoient la maison.
Bien est-il vrai que son épouse gente ,
La jeune Alix , en étoit la raison.
Autre n'étoit autant qu'elle obligeante ,
Des soupirants elle avoit à foison.
Quoique l'Epoux fût homme difficile ,
Si le menoit sa femme par le nez ;
Et s'en faisoient maints bons contes en ville !
C'est des jaloux le sort d'être bernés.
Ainsi fut-il à bon droit , le bon homme ,
Comme je vais vous le conter en somme.
Madame Alix de ces femmes étoit ,
Comme on en voit , sans faire long voyage :
De deux Amants elle agréoit l'hommage ,
A divers temps ; l'un , puis l'autre écoutoit.
Comme au Palais , pendant la matinée ,
Dame Thémis son grave Epoux retint ,

Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée ;
Un certain jour à huit heures il vint.
Encore au lit la trouvant attournée ,
On peut juger qu'il ne resta de bout.
Bien plus grand Clerc en ce point qu'Hymenée ,
Amour régla cérémonie & tout.
Mais connoît-il ni regle ni mesure ?
Alix oublie , en si douce aventure ,
Que le temps fuit, qu'onze heures ont sonné ;
Et c'est le temps qu'à l'autre elle a donné.
Elle l'ouit qui frappoit à la porte.
Ah ! c'en en fait , ce dit-elle au premier ,
C'est mon époux. S'il vous voit , je suis morte ;
Vîte montez en haut dans le grenier.
Lui d'y monter. Au survenant elle ouvre ,
Qui bien se doit croire le seul tenant ,
Tant est reçu de visage avenant :
Quand par un trou qu'en son grenier découvre ,
Celui d'en haut avec surprise voit ,
Au lieu d'époux , un autre Amant qu'elle aime ,
Ou tout au moins qu'elle traite de même.
Voyant le fait , à grand peine il le croit.
Mais quelle fut de tous trois la surprise ,
Lorsque l'époux heurte ? Et voici la crise :
Il faut ouvrir. Où mettre le second ?
Bien que le sexe en moyens soit fécond ,

Un seul s'offrit : sous le lit on le cache ,
Et puis on ouvre à l'époux attendant :
De quoi d'abord en entrant il se fâche ;
Puis son fouçon s'accroît , en regardant
Meubles foulés par l'enfant de Cythère.
« Voyez ce lit, & par quel accident
« Ces draps froissés ? » Alix à sa colère
Oppose un air dédaigneux & hautain.
« Vous méritez , dit-elle , une Catin ,
« Sur tels soupçons qui daignât vous répondre
Lors y perdant le Juge son Latin ,
Et ne trouvant assez pour la confondre ,
Elle triomphe , & le pouffoit à bout :
Il dit enfin , excédé par sa femme ,
Parlant de Dieu qu'à son aide il reclame ,
« Un jour celui de là haut payra tout.
A ce discours , l'homme au grenier s'écrie :
« Eh ! pourquoi donc moi tout seul , je vous prie ?
« Celui d'en-bas doit-il pas sa moitié ?
Reconnoissant la voix qui l'interpelle ,
Celui d'en-bas parut dans la ruelle :
« Sortons , dit-il , ami , tout est payé ;
« Notre présence ici n'est nécessaire.
Adonc sortit le couple favori ,
Qui laissa-là la femme & le mari
Vuider le cas ; ce n'étoit leur affaire.

CONTE XXXVI.

Le Mirliton.

UN Capucin rêvoit dans sa cellule
Comme il pourroit fronder, dans ses Sermons,
De ces cerceaux la mode ridicule,
Dont on se sert pour enfler les jupons;
Mais ce n'étoit pour lui chose facile,
Car des paniers il ignoroit le nom;
Quand par hasard en passant par la ville,
Il entendit chanter le *Mirliton*.
Ho! ho! dit-il, Frere, à son compagnon,
Ceci pourroit bien être notre affaire.
Je gagerois que ce terme nouveau
De ces jupons nous cache le mystère
Qui m'a si fort travaillé le cerveau.
Qu'en pensez-vous? Me trompé-je, mon Frere?
Par S. François, dit le Capucinet,
On ne sauroit mieux rencontrer, mon Pere,
Car que pourroit signifier ce mot,
S'il ne marquoit cette mode nouvelle?
Voilà, je crois, son véritable lot:
Le hasarder, c'est pure bagatelle.

C'est bien penser, dit le Pere au Frerot ;
Et pour le sûr, il ne sauroit déplaire ;
Onc il ne fut du langage vulgaire ;
De l'oublier je ne serai si sot,
Et dès ce soir je le veux dire en chaire.
Il n'y faillit. On vint le convier
Chez des Nonains, théâtre de sa gloire,
A leur donner un plat de son métier ;
Et ce jour-la (ce qu'on a peine à croire),
S'étoit formé très-nombreux auditoire.
Pompeusement du beau sexe assemblé,
Par les paniers, le brocard étalé,
Fournit à point matiere à l'éloquence
De l'Orateur, pour tomber à souhait
Sur son vain luxe & son extravagance.
Il n'est besoin de citer trait pour trait.
Tout ce qu'il dit : mais le récit fidele,
De celui-ci, je crois, vous suffira ;
Par quoi chacun du reste jugera.
« Oui, s'écria, transporté d'un saint zèle,
« Et sous son froc, le Moine s'échauffant,
« En ce temps-ci le désordre est si grand,
« Et tant on voit votre luxe s'accroître !
« Vos *Mirlitons*, Mesdames, à présent
« Sont grands trois fois plus qu'ils ne devroient l'être.

CONTE XXXVII.

Les petits bateaux.

Sous le manteau de Dame Hypocrisie ;
N'a pas long-temps un Curé Barbichet,
Avec tel art aux regards se cacheoit,
Qu'eussiez pensé que c'étoit hérésie
De soupçonner d'un péché véniel
Notre Caffard. Si pourtant dans son ame,
Comme en un four, le Diable Azariel
Entretenoit une paillarde flamme.
Que le bigot confessât volontiers
Femmes sans biens, laides ou décrépites,
Ne le croyez ; mais dans tous les quartiers
Il choisissoit de gentes Sunamites,
Avoit sur-tout, pour la fleur de quinze ans,
Propension vive & libidineuse :
De la cueillir bien connoissoit le temps,
Ne le manquoit. Fillette curieuse
De petits riens, de bonbons, de volants.

Etoit son fait : bientôt la chatemite ,
Pour attirer la brebis au bercail ,
Vous l'engageoit à lui rendre visite ;
Bref dans sa Cure il se fit un Serrail.
Tel se montra , qu'un Pere de famille ,
Entre les bras du diseur de Missel ,
Eût confié son épouse & sa fille ,
Plus volontiers qu'à Robert d'Arbrissel.
Les rendez-vous se passoient sans scandale ;
Sûr des parents , des tendrons & du lieu ,
Point n'y prêchoit une austere morale ,
Par-ci , par-là quelques mots du bon Dieu ;
Et puis c'est tout. Mais le point nécessaire ,
Pour éviter les griffes du malin ,
Etoit d'user d'eau bien fraîche & bien claire ,
Et s'en laver le soir & le matin
Certain endroit , qu'au doigt faisoit connoître
A nos tendrons si neuves jusques là ,
Que ne savoient tout ce qui pouvoit être
De bien , de mal renfermé dans cela.
Mais par les soins du béat personnage ,
En peu de temps notre jeune troupeau ,
Non sans plaisir , fit un fréquent usage
De la leçon & du petit bateau
(C'étoit ainsi qu'on appelloit la chose)
Dix fois par jour se baignoit en pleine eau.
Le Papelard ensuite à porte close

Prenoit un ton plus tendre & plus sucré,
Doucettement baisoit la Jouvencelle,
Vérifioit Et sitôt qu'à son gré
Propre au dehors il trouvoit la nacelle,
Zèle, ferveur à l'instant l'entraînoit
A nettoyer le dedans au plus vite,
Pour que Satan n'y vînt prendre son gîte.
Or devinez comment il s'y prenoit.

CONTE XXXVIII.

Telle vie , telle fin.

Q U'ON ne dise point que l'homme
A la mort pense autrement
Qu'il pensa de son vivant;
Faites ces contes à Rome.
Moi, je soutiens hardiment
Qu'il meurt avec son penchant.
Le Poète meurt Poète ;
Le Médecin , Medecin ;
La Catin , toujours Catin.
En veut-on preuve complete ?
Ecoutez ce fait certain.

Par un Prêtre vénérable,
Un vieux gouteux exhorté
Contre la griffe du Diable,
Sur le Prêtre ouvre les yeux ;
Puis au lieu de Litanie,
Et d'un ton vraiment pieux,
Tout en trépassant, s'écrie :
Grand Dieux ! qu'il étoit mouffeux !
Grand Dieu ! qu'elle étoit jolie !

CONTE XXXIX.

La fortune du Diable.

UN Diable s'en va par la Flandre,
Criant qu'il enrichit les gens :
Chacun s'empresse de s'y rendre,
Il y court nombre d'indigens.
Entre autres, un coquin de dire :
Fais-moi riche. Tu le feras ;
Mais pour l'être il faudroit , beau Sire ,
Faire.... Tout ce que tu voudras.
Renie un Dieu : qu'un ? c'est vétille ;
Si tu veux , j'en renierai mille.
O l'honnête homme que voilà !
Après... Ne faut-il que cela ?

Rien plus : ça , dit le misérable
Ouvrant sa main , l'or je l'attends.
Tu vas l'avoir , répond le Diable ;
Mais d'abord donne-moi cent francs.

CONTE XL.

Le Port du Salut.

UN gros Pater , par le somme surpris ,
Vint tout-à-coup à ronfler dans la Chaire ;
Puis en dormant à s'écrier : j'y suis ,
J'y suis. . . . Où donc êtes-vous , dit un Frere ,
En l'éveillant ? Fourche de Belzébut !
Maudit sois-tu , répond le Moine en rut ;
Onc de mes jours n'avois fait plus beau rêve
Que celui-ci. Faut-il qu'il ne s'acheve !
Sans toi j'entrois dans le Port du Salut.

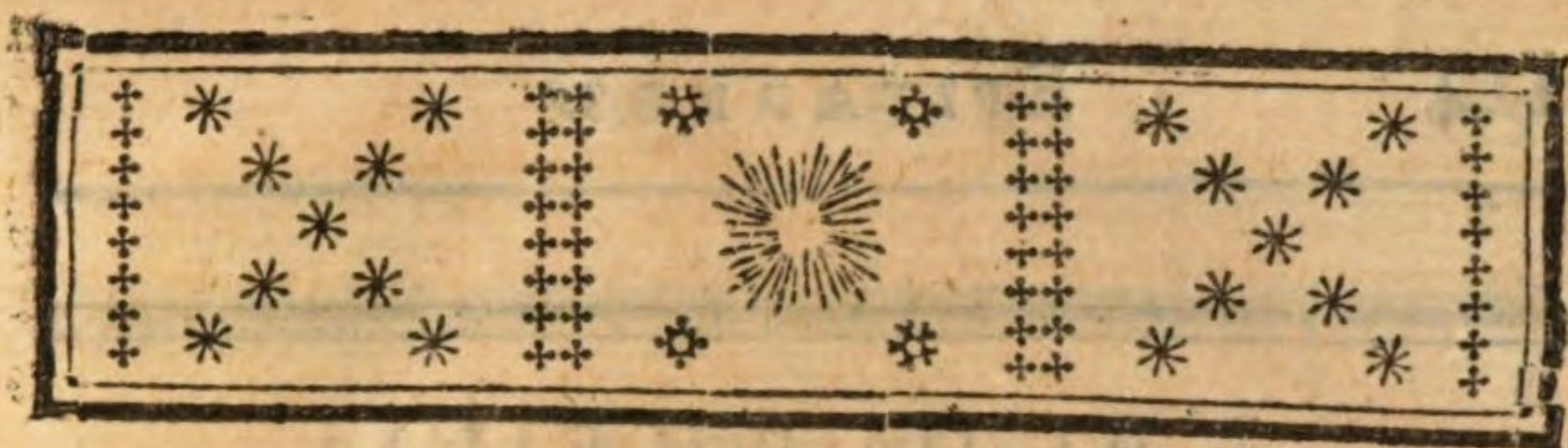


CONTE XLI.

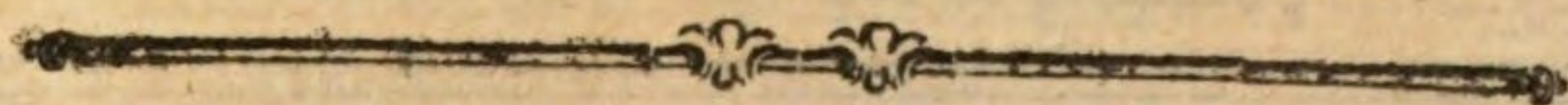
Le Carme & le Diable.

UN jour Satan voyageant par le monde,
En son chemin un Carme rencontra.
Ça, compagnon, lui dit l'Esprit immonde,
De cette bourse ou de ce Tendron-là,
Fais vite un choix, opte. Le Moine opta
Pour le Tendron donné, croqué sur l'heure;
Puis dans sa peau le Frapart ne demeure,
Qu'il n'ait tiré la bourse adroitement.
En fait d'astuce, un Moine est admirable:
Le Carme eut donc & la fille & l'argent.
Qui fut le sot ? ce fut le pauvre Diable.





OEUVRES
DIVERSES.
ÉPIGRAMMES.



EPITAPHE PREMIERE.

De Rameau.

CI-GIT l'harmonieux Rameau,
Qui mérita tous les suffrages,
Si son corps est dans ce tombeau,
Son ame vit dans ses ouvrages.



ÉPITAPHE II.

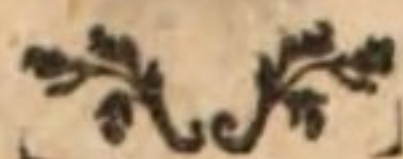
De l'Abbé Des Fontaines.

Sous ce tombeau git un Auteur,
Dont en deux mots voici l'histoire:
Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un Auditoire.

ÉPITAPHE III

De J. Baptiste Rousseau.

Ci-git l'illustre & malheureux Rousseau;
Le Brabant fut sa tombe, & Paris son tombeau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.



ÉPITAPHE

ÉPITAPHE IV.

De M. Piron, par lui-même.

C I - G I T . . . qui ? . . . Peu de chose . . . Rien.
Par tant, amis, si desirez connoître
Ce que je fus ? . . . Je ne voulus rien être ;
Je vécus nul, & certes je fis bien.
Car après tout, bien fou qui se propose,
De rien venu, puis redevenant rien,
D'être ici bas, en passant, quelque chose !

ÉPITAPHE V.

Du même, par le même.

C I - G I T Piron, qui ne fut rien,
Pas même Académicien.



ÉPITAPHE VI.

De Rameau , son compatriote.

CI GIT Rameau,
Dont l'univers admira le génie.
Muse , écrivez sur son tombeau :
Ci-git le Dieu de l'harmonie.

ÉPITAPHE VII.

De M. DE VOLTAIRE.

CI-GIT , qui méconnut & le Ciel & son Maître ;
Esprit fécond , vif & brillant.
Il eût été beaucoup plus grand.
S'il eût voulu moins le paroître.



ÉPITAPHE VIII.

*De M. Piron, faite par lui, après une
chûte assez considérable, en Novembre
1772.*

JE suis au bout de ma route ;
C'étoit un vrai casse-cou :
J'y vis clair, je n'y vis goutte,
Je fus sage, je fus fou.
Enfin je me vois au trou
Que n'évite fou ni sage,
Et je vais je ne fais où...
Adieu, Piron, bon voyage.



ÉPITAPHE VIII.

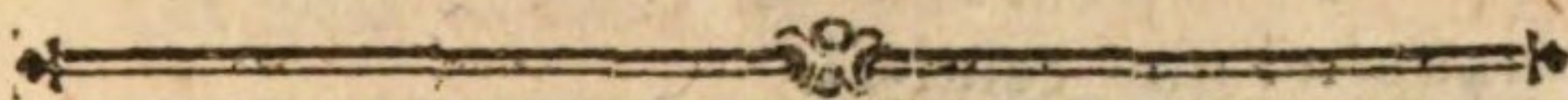
De l'Abbé d'Olivet.

CI-GIT Maître Jobelin
Support du pays Latin,
Juré-Piqueur de diphtongue,
Rigoureux au dernier point,
Sur la virgule & le point,
La syllabe breve & longue,
Sur le chevron contigu,
Sur l'accent grave & l'aigu,
L'u voyelle & l'v consonne;
Ce charme qui l'enflamma,
Fit sa passion mignonne,
Son huile il y consuma;
Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima.

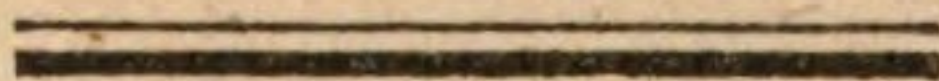




ŒUVRES
DIVERSES,
POÉSIES DIVERSES.



Inscription pour une Eglise de Village.



LA flamme avoit détruit ces lieux.
Graffin les rétablit par sa munificence ;
Et ce Marbre offre à tous les yeux ,
Le malheur, le bienfait, & la reconnoissance.



*A M. D***, qui avoit envoyé des perdrix
à l'Auteur, & qui sur son remerciement
en vers, lui avoit fait de nouveaux pré-
sents.*

PUISQUE vous payant en chançons,
Seul Bien qui de moi peut dépendre,
Je vois chez moi de nouveaux dons
Dès le lendemain se répandre ;
Je ne dis plus mot pour suspendre
Un trafic tel que celui-ci.
Je serois un ingrat à pendre,
D'oser dire encor, *grand merci !*



Madrigal à Mademoiselle de Poix.

A MANTS des onze mille Vierges,
Vous êtes d'insensés Mortels !
Vous n'avez point pour tant d'Autels,
Assez d'offrandes ni de cierges.
Dix Pucelles en tout, de mes vœux épurés,
Sont & seront toujours les objets révéérés.
De *Poix* est la plus jeune, & j'en fais ma *Corine*!

Les neuf autres, on les devine
A ces vers amoureux qu'elles m'ont inspirés.

*Les miseres de l'Amour. Parodie de l'homme
de J. B. ROUSSEAU.*

QUE l'homme est foible & ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il dissimule,
On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t-il enfin déclarer ?
On le fuit ; sa poursuite est vaine.

N'importe; il veut persévérer.

Que de soins, d'ennuis & de peine!

On l'aime? tant pis; double chaîne,

Mille embarras dans son bonheur.

L'esprit sans cesse est en haleine;

Pere, Mere, Epoux, tout fait peur.

Est-ce tout? non, reste l'honneur:

Il s'effarouche avec méthode.

On croit le vaincre, il est vainqueur;

On se brouille, on se raccommode.

Vient un Rival, autre incommode!

Loin des yeux le repos s'enfuit;

Jaloux, on veille, on tourne, on rode:

Ce n'est qu'allarmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit,

On jouit enfin de sa Belle.

Le feu s'éteint, le dégoût suit...

Le jeu valoit-il la chandelle.

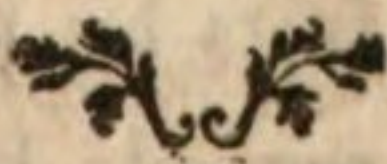


Portrait du Diable.

IL a le teint d'un rôti qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied fourchu,
Le fuseau dont filoit *Hercule*,
Noir & crochu,
Et pour comble de ridicule,
La queue au cu.

Couplet : Air un Demon malicieux & fin.

L'AUTRE jour, dînerent en secret,
Bacchus & l'*Amour* au Cabaret.
Le repas fini, *Cupidon* paye.
Bacchus lui dit : je veux payer pour toi ;
C'est ici mon tripôt, j'y deffraye.
Chez la *Paris*, tu payeras pour moi.



*L'Anti-mondain. Parodie , ou contre-partie
du Mondain de M. DE VOLTAIRE.*

O jours heureux, qui purs & sans nuage,
Avez du monde éclairé le berceau,
Dont vainement un odieux pinceau
Veut à nos yeux défigurer l'image!
Jours fortunés ! quoiqu'en publie encor
Un Maître fou dans sa verve indiscrete;
Age, à bon droit, appelé siecle d'or !
O bon vieux temps ! c'est moi qui vous regrette.

Mais, ô regrets en effet superflus :
A notre dam, hélas ! vous n'êtes plus.

Tranquille au sein d'une heureuse abondance,
Exempt de peine, affranchi de tous soins,
L'homme vivoit : la sage Providence,
Pour son bonheur, lui cachoit ses besoins.
Il étoit libre, & la seule nature
Dictoit ses loix & régloit ses devoirs;
La trahison, le meurtre, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où regnoit la droiture,

De son cœur simple ignorés & bannis ,
N'avoient alors besoin d'être punis.
Nul préjugé n'asservissoit son ame :
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né,
Ni bien , ni mal , gloire , honte ni blâme,
N'étoient connus de son esprit borné.

O douce erreur ! favorable ignorance ,
Fille du ciel , mere de l'assurance !
Point de remord qui gênât ses desirs.
Né pour jouir , fait pour le bien suprême
Il le trouvoit dans un autre lui-même ;
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs ;
Et quels plaisirs ! à leurs douceur extrême
Le monde entier doit ses accroissements.
Tendres ébats , divins embrassements ,
Fréquens sur-tout , plus qu'au siècle où nous sommes,
Et c'est raison ; car le destin des hommes
En dépendoit dans ces commencements.
Plaisirs exempts de tous ces vains phantômes ,
Dont un bizarre & chimerique honneur
Sévère les cœurs susceptibles d'alarmes :
Ce fier tyran d'un siècle plein de charmes ,
Ne mettoit point d'obstacle à leur bonheur.
Mais , à la place , une aimable innocence,
Un cœur naïf , de candeur revêtu ,
Neuf encor , même après la jouissance !

Tenoit alors lieu de toute vertu.
De nos ayeux , sous le regne d'*Astrée* ,
Telle étoit donc la race fortunée.
De siècle en siècle , & vigoureux & sains ,
Mets raffinés , *Lays* , ni Médecins ,
Coupable engeance en ces temps ignorée ,
De leurs beaux ans n'abregeoient la durée.

Or , maintenant , notre ami du bel air ,
Qui vous moquez impunement du monde ;
Vantez nous bien votre siècle de fer :
Vantez sur-tout , votre cœur très immonde.
Osez fronder l'illustre *Fenelon* ;
Déprisez-nous les accords de sa Lyre ;
Vous toute fois dont le rare Apollon
Et les écrits , ne vont pas au talon
De ce Prélat ; vous dont le chaud délire
Où vous puisez vos cyniques accens ,
Vous fait choquer trop souvent le bon sens ;
Vous , dis-je encor , qui placez dans un temple ,
D'un bout à l'autre ouvrage original
Fille de joye auprès d'un Cardinal ;
Vous , dis-je enfin , qui pour dernier exemple ,
Venez de faire assemblage nouveau ,
Et comme on dit , une galimafrée
D'*Eve* , d'*Adam* , de *Saturne* & de *Rhée* ,
Assortiment digne d'un tel cerveau !

Plaçant le bien de la nature humaine ,
Dans un bouchon qui frappe au soliveau ;
Ou bien , à voir une tête de veau ,
Qui dans un char mollement se promene.

Or , maintenant , ce séjour enchanté
Ce Paradis terrestre si vanté ,
Cher Calotin de la première classe ,
De bonne foi , convenez entre nous ,
Que pour savoir où peut être sa place ,
On auroit tort de s'adresser à vous.

Epître à M. le Comte DE S. FLORENTIN.

MONSEIGNEUR , quand je me présente
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer ,
De vos bontés je vous exempte.

Allant vous en rendre Mardi ,
Mille & mille actions de graces ,
Il me survint tant de disgraces ,
Que j'en suis encore étourdi.

La malicieuse fortune ,
Pour me jouer tout le matin ,

Prit le rôle de la *Rancune*,
Et fit de moi son *Ragotin*.

J'étois sorti de ma chambrette,
Séjour de la tranquillité,
Où par fois pourtant la disette
Me fait payer ma liberté :
C'est un grand bien en vérité ;
Mais il en cuit à qui l'achette !

Enfin j'allois chez vous , Seigneur ,
A pied , comme un petit rimeur ,
Dont la Muse n'est qu'une *Péque* ;
A pied , comme un chétif Auteur ,
Ou si l'on veut , comme un Evêque ,
Qui de Dieu feroit Serviteur.

Vous demeurez au bout du monde,
Si les pas ne me coûtent rien ,
Quand je vais chez les gens de bien ,
C'est quand le beau temps me seconde.

Mais il en avint autrement :
Le ciel impitoyablement ,
Me baptisant à pleine éguière ;
Frippa tout mon ajustement ,
Et sur moi , malheureusement ,
J'avois ma garde-robe entière !

Voulez-vous avoir un Tableau ,
Plus beau que ceux de l'*Argilliere* ?
Sous les aîles d'un vieux chapeau ,
Tenant à l'abri ma criniere ;
Je cheminois , en serpentant ,
Pour éviter à chaque instant ,
Une cascade , une riviere ,
Des torrens qu'à mes environs
Vomissoit le haut des maisons.

En tout sens , en toute maniere ,
Ma démarche envain biaisoit :
Comme je suis court de visiere ,
Mon mauvais Ange me faisoit
Heurter de goutiere en goutiere.
Cependant l'orgueilleux ruisseau ,
A mon courage offre matiere.
Je recule un pas en arriere ,
Et crois , léger comme un oiseau ,
Brusquer cette large riviere.....
(Assurément , j'avois à Dieu ,
Mal fait ce jour la ma priere !)
Je partage en deux la carriere ,
Et me plantant au beau milieu ,
Je m'en mets jusqu'à la jartiere.

De ma moüe un Turc eût frémi.....
Je sors de cette fondriere ,

Jurant comme un Suisse endormi ,
Qu'un Page a pincé par derriere.

Hélas ! j'étois bien loin encor
De l'hémistiche en lettres d'or
Du bel Hôtel *de la Vrilliere*.

Enfin je respire un moment :
Phœbus avoit percé la nue ;
Je redresse mon cou de grue ,
Et plus glorieux qu'un Barbier ,
Je veux me carrer ; mais la rue
N'étoit plus qu'un affreux bournier.

Autre embarras pour un Poète ;
Vous le savez , malignes gens !
La crotte & notre race honnête ,
Furent ennemis de tout temps ;
Ennemi dont on se fait fête ,
Et ce qui m'en fâche , ennemis
Se quittant moins que bons amis.

Me voilà donc , avec prudence ,
Sautant de pavés en pavés ,
Les pieds sur la pointe élevés ,
Comme aux premiers pas d'une danse ,
Qui m'eût vu marcher en cadence ,
Eût dit , que durant le chemin ,
Je répétois la révérence ,

Qu'à

Qu'à Monsieur de *St. Florentin*
Préparoit ma reconnoissance.

Mais que de peines sans profit !
Le fruit d'une marche si fine ,
Fut de n'en avoir qu'à l'échine ,
Jusqu'à ce qu'un Fiacre maudit ,
Croisant Monsieur le Philosophe ,
Vous lui vient broder son habit ,
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches , pour dernier malheur ,
Qui n'étoient pas du *bon faiseur* ,
Volent à ma face interdite ! . . .
Les bras ouverts , je reste coi ,
De male-rage ; & par ma foi ,
Un diable aspergé d'eau benite ,
N'eût pas plus enragé que moi.

A la Populace attentive ,
Scaramouche étale son groüin :
Et se débarbouille avec soin :
Je me secoue ; enfin j'arrive.

Mais en approchant ce Palais ,
Arlequin fit son personnage ,
De loin , j'avois eu du courage ,
Je ne fus qu'un poltron de près ;
On ne peut l'être d'avantage ! . . .

De qui? de qui donc avoir peur?
Rassurez votre humeur affable;
Ce n'est point de vous, Monseigneur:
Vous humanisez la grandeur;
Et votre caractère aimable
Imprime un respect sans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher Protecteur;
Vous m'avez été secourable,
Et j'augure bien du début.

Que redoutois-je donc? le diable,
Qui s'oppose à notre salut.
Non, je ne tiendrai plus pour fable,
Ce qu'on nous dit de *Belzébut*;
Il n'en est que trop un: le traître,
Chez les grands, vient nous apparôître,
Tantôt en Suisse, sans pitié,
Et tantôt en valet de pied,
Qui nous barre l'accès du Maître,
Pour nous souvent plein d'amitié.

Si ce Diable est plus qualifié,
Il n'en a pas moins de malice;
Hélas! je l'ai trop éprouvé.

Déjà, je me croyois sauvé;
Déjà j'avois franchi le *Suisse*,

Passé la cour & le perron,
Traversé la salle prochaine,
Avec tout aussi peu de peine,
Que les Rats entre chez *Piron*.
Hardiment, j'ouvre une autre salle;
Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma personne originale,
J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau Monsieur froid & benin,
Représentant l'esprit malin,
Me fit une douce réponse;
Et tandis que très poliment,
A patienter un moment,
En vrai Papelard il m'exhorte;
Il me entraîne vers la porte,
Où je recule assez surpris;
Et ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre,
Où la témérité m'a pris.

Ainsi, quand aux pieds d'une belle,
Sur l'herbe assis nonchalamment
Un Amant timide & fidelle,
Veut préparer l'heureux moment;
De la Bergere un peu rebelle,
D'abord il prend le pied mignon,

Puis, faisant du bon compagnon,
Admire sa mule avec elle,
L'ôte, la baise, la remet :
On souffre cette bagatelle.
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle,
Se croit triomphant en effet.
Sous un peu de juppe qu'il trouffe,
Loue une jambe faite au tour,
Et flatte déjà son amour
De l'espérance la plus douce.
La main veut se glisser plus haut....
Alte là, s'il vous plaît ! bientôt,
Une main vient qui le repousse :
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à peu près que je fus.
Voyons la fin de leur querelle...
Au cœur, vrai Souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle.
Le cœur est bon, l'œil étincelle :
Tous les deux disent : *plût à Dieu !*
L'un devine, l'autre chancelle,
Aux poudres l'amour met le feu :
Le cœur à la main vigilante,
Ordonne de se retirer.....,

Monseigneur, quand je me présente,
 Ordonnez qu'on me laisse entrer;
 Et puisse le cœur des Bergeres,
 Quand vous en ferez aux genoux,
 Aux mains qui firent les sévères,
 Donner le même ordre pour vous!
 De vos bontés je vous exemte,
 Si vous ne daignez vous montrer;
 Monseigneur, quand je me présente,
 Ordonnez qu'on me laisse entrer.

*Epître du Pere GRISBOURDON, à M. DE
 VOLTAIRE.*

MON cher confrere en fine diablerie,
 Feal *Voltaire*, élu né de l'enfer,
 Salut, honneur & joye en *Lucifer*,
 Digne patron de notre coterie,
 Notre Seigneur & commun Souverain!

Ces jours passés, dans notre Sanhédrin,
 Certain damné, jeune & de haut parage,
 Tout frais venu chez nous en équipage,
 Genoux en terre à *Lucifer* offrit
 De la *Pucelle* un extrait manuscrit.

Le noir Monarque avec un ris farouche ,
Qui fit sortir un charbon de sa bouche ,
Comme un Pontife à ce nouveau Vassal ,
Faisant baisser son ergot infernal ,
Prit de ses mains le poème cynique ,
Et le remit soudain à *Griphaël* ,
Greffier en chef civil & criminel ,
Pour qu'il en fit la lecture publique.

Tous les Demons s'étant mis sur les bancs ,
Pour éviter le bruit & le désordre ,
Comme aux Etats , accroupis trois par rangs ,
Ceux du Clergé , des Nobles , du tiers ordre ;
Don *Griphaël* ayant toussé trois fois ,
Et craché deux , nous lut à haute voix ,
Les faits brillants de la coureuse *Jeanne* ,
Et ceux d'*Agnès* , & ceux du divin *Ane* ,
Que dans tes vers tu rajustes si bien ,
Que hors du vice , on n'est instruit de rien.

On entendoit, pendant cette lecture ,
Un bruit confus s'élever dans les airs :
De tous côtés , on chuchotte , on murmure ,

Aucun mortel, fût le plus pervers ,
(Se disoit-on l'un à l'autre , à l'oreille)
Ne peut écrire une histoire pareille ,
Sans avoir fait un cours dans les enfers.

Quelques-uns même, (à vrai dire, des *grimes*,
Des diabloteaux, peu faits à de grand crimes
En écoutant tes rimes, rougissoient,
Et sur leurs fronts leurs cornes se dressoient.

Mais nos Démons de Grece & de Florence,
Nos gros bonnets & de Cloître & de Cour,
Surpris, charmés de ta rare science,
Battant des mains, te louoient tour à tour.

Quand *Griphaël* eut achevé de lire
Cet instruisant, mais détestable écrit,
Qui nous avoit de si bon cœur fait rire,
Le Souverain du ténébreux Empire,
Ayant un peu recueilli son esprit,
Fit de la griffe un signal de silence;
Puis aussitôt, roulant sur l'assistance
Des yeux en feu, frappa des pieds, & dit:
« Fourche, ceci passe la raillerie :
« On nous a fait une friponnerie.
« Mais, par mon Chef, sur l'heure je prétens
« Savoir quel est, ou qui sont les faux freres
« Assez hardis pour divulguer aux gens
« Nos plus sacrés & plus profonds mysteres.
« Ne croyez pas, non, non ! c'est une erreur;
« Ne croyez pas que l'Auteur Sophistique
« De cet écrit si fort, si séducteur,

Si digne enfin d'être de ma fabrique,
Lui seul ait pu si bien se mettre au fait
De tout le fin de ma Cour diabolique.
Quelque impudent qu'il puisse être en effet,
Quoique versé dans notre politique,
Auroit-il dit ce qu'on fait en secret
Dans nos foyers & dans nos refectoirs,
S'il n'eût pas eu sur cela des mémoires ?
Je le connois, il est si bon Chrétien,
Que sur le cou je lui laisse la bride,
Suivre tout seul, sans l'inspirer en rien,
L'heureux penchant qui sa belle ame guide.
Mais pour le coup, dans ses vers, je vois bien
Que l'un de vous a dirigé sa plume.
Toi *Grisbourdon*, parle ; répons, frocard ?
Il est souvent de toi, dans ce volume,
Fait mention. N'as-tu point par hazard,
A cet Auteur révélé nos mystères ?

Non, Sire ? Hélas ! j'en jure, par vos serres ;
Lui répondis-je, avec un air soumis :
Je le connois seulement par ses œuvres.
De plus, Seigneur, à mes meilleurs amis
Je ne voudrois révéler vos manœuvres.
Quoique damnés, nous autres gens à froc,
Sommes toujours plus fermes que des rocs
Au vœu sacré qui nous lie à notre ordre.

Comme sur nous on ne cherche qu'à mordre,
Avec grand soin, pour de bonnes raisons,
On tient secret au stupide vulgaire,
Ce qui se passe au sein de nos maisons :
Trop de motifs me portent à me taire.
Tandis, qu'hélas ! je grille dans ces lieux,
Tous nos dévôts me comptent dans les Cieux !
Notre Couvent, au moyen de la quête,
Tire de quoi faire chomer ma fête,
Et fait de moi l'office en faux bourdon.
Mainte femelle a dans un reliquaire,
Sous sa chemise, un bout de mon cordon :
Sur terre enfin, je suis Saint *Grisbourdon*,
Confesseur, Vierge, au commun du Bréviaire,
Patron banal (pour ce que vous savez ,)
De ces bâtards nommés enfants trouvés.

A ce discours, chacun se prit à rire.

Mais *Belpheger*, se levant, lui dit : « Sire,
« En écoutant avec attention
« Ce Manuscrit, excellent Protocole
« De la plus sale abomination,
« Fait, en un mot, pour nos Maîtres d'Ecole;
« J'ai pensé moi, qu'il peut être dicté
« Par notre ami le Seigneur *Asmodée*,
« Directeur né d'une ame débordée,
« Et Professeur en fait d'impureté.

Maître *Asmodée*, à ce galant reproche,
Levant en l'air une main sale & croche,
Se récria : « C'est à tort, Monseigneur,
« Qu'on met ici cet écrit sur mon compte »
« On me fait même en cela trop d'honneur.
« Car, entre nous, (je l'avoue à ma honte!)
« Je ne pourrois, Messieurs, c'est un fait sûr,
« Si bien dépeindre, en stile si lubrique,
« Tous les ressorts de mon esprit impur.
« Quant à l'Auteur, il est bien de ma clique :
« C'est mon élève, & dès ses jeunes ans,
« J'ai cultivé ses mœurs & ses talents.
« J'ai réussi pleinement, je m'en pique,
« Je lui fervois alors de Précepteur :
« Je l'ai depuis fait mon Prédicateur,
« Mon Lieutenant, mon premier Secrétaire :
« Et le Chef-d'œuvre enfin qu'il vient de faire ;
« Est un garant de sa capacité :
« Qui que ce soit de nous ne l'a dicté.
« Et dans son cœur, (puisqu'il faut vous le dire)
« Il a puisé tout ce qu'on vient de lire,
« Il est bien vrai, qu'avant que de l'écrire,
« Il m'invoqua. Je fus le voir soudain ;
« Et l'embrassant, lui soufflai dans le sein
« Tout le poison de mes feux impudiques,
« Je fis passer devant ce libertin,

« Ces traits hardis , & ces Tableaux cyniques
« Peints sous mes yeux jadis par *Aretin*.
« Puis , je lui dis : vois cette perspective :
« Elle te plaît , t'enchanté , te ravit ?
« Suis les écarts de ta verve lascive :
« Ecris , mon cher.... Le Satyre écrivit.

« Ah ! s'écria le Prince à face noire :
« Ah ! l'heureux fond ! l'excellent naturel !
« De ce génie exhaltons tous la gloire ;
« Au grand *Voltaire* érigeons un Autel.
« Cher *Asmodée* ! ô Patron des *Toupies* !
« Que sous vos yeux , à l'instant *Griphaël* ,
« De cet écrit tire mille copies ;
« Que mes sujets puissent le lire tous :
« Car je prétens qu'en ces sombres demeures ,
« Chacun sur foi le porte en guise d'heures ,
« Vous *Philopode* , au fait de tous les goûts ,
« Dût en crever sa cabale ennemie ,
« Expédiez un Brevet à l'Auteur ,
« D'associé dans notre Académie.

Ainsi parla notre Maître & Seigneur . . .
Moi , qui pour toi , me sens rempli de zèle ,
Et qui te dois sans doute du retour ,
Pour avoir su mettre en un si beau jour ,
Si fort en vogue & presque en parallèle ,

Mes grands talents & ceux de mon mulet ;
Je t'ai sur l'heure, écrit ce long billet ,
Pour t'annoncer cette heureuse nouvelle.
Il n'est besoin de te faire valoir
Ce brillant grade & cet honneur insigne ,
Où Lucifer t'admet d'un plein vouloir ;
Tu le sens bien , & de plus en es digne.

Adieu , mon cher ! adieu , jusqu'au revoir.
Qu'avec plaisir dans notre ardente étuve ,
Je te verrai descendre un de ces jours !
En t'attendant , je vais chauffer toujours
Et ta couchette , & ta fatale cuve ,
Où l'on t'apprête un petit bain souffré.
Dès qu'avec nous tu seras engouffré ,
Tu trouveras , je t'en prévient d'avance ,
Dans ce pays , des gens de connoissance.
Dépêche , accours ; tes amis des enfers ,
Te recevront chacun , à bras ouverts !



*A M. de la BEAUMELLE qui a fait deux
éditions peu exactes de la Pucelle.*

LA nouveauté, quelqu'en soit l'avantage,
Ne fit jamais tout le prix d'un ouvrage :
Du jugement l'équitable clarté
Des préjugés dissipe le nuage,
Et ne nous fait donner notre suffrage
Que lorsqu'il est à bon droit mérité.
C'est de la mode être bien entêté,
Que de proner pour gentille *Pucelle*
Une hideuse & sale péronnelle,
Rebut honteux de rustres, de Valets ;
Digne supôt des plus vils cabarets.
Notez encor, que dans votre Grimoire,
On lisoit mal cette piteuse histoire :
Il y manquoit élégans affiquets
Riches clinquans, brillants colifichets,
Que nous avons, avec l'aide d'un sage,
Restitués presque de page en page :
Pour la honnir & la vilipender,
Besoin n'étoit de la tant ravauder :
De ses haut-faits nous n'avions l'ame éprise ;
Nuls ornemens n'ont pu l'achalander.

Voyez un peu la pénible entreprise,
Que de garder pendant un an entier,
Son pucelage offert au *Muletier* !
Ce monstrueux, ce hardi pucelage,
Dont n'eût voulu Laquais, Moine, ni Page ;
Ce bijou rare à la sotte resta,
Parce qu'après nul autre il ne tenta,
Fors un galant portant longues oreilles,
Qui ne fit rien & promettoit merveilles.

Nous n'y voyons de l'un à l'autre bout,
Que rêves creux d'un immodeste crâne,
Brides à veaux, & contes de peau-d'âne,
Faits entassés, sans justesse & sans goût,
Comparaisons froides & monotones,
Malheureux choix de lieux & de personnes,
Et saletés brochantes sur le tout :
Un *Conculix*, un Baron de *Cutendre*,
Que sans horreur on ne sauroit entendre,
De cent beautés ne sont que l'avant goût.

Nous exceptons cependant sœur *Besogne*,
Jouant son rôle avec quelque vergogne,
Jeune, naïve, & que le cœur absout
Très volontiers, d'un peu de paillardise,
Pour sa vaillance & pour sa mignardise.

La belle Agnès, qui craignant l'embarras
De résister à ce que lui propose,

Ou l'*Aumonier*, ou *Chandos*, ou *Monrose*,

Fuit gauchement, & tombe à chaque pas,

De tous les trois tour à tour dans les bras,

Toujours aimable & toujours ingénue,

Toujours de crainte ou de plaisir émue.

L'aimable Page, au teint brillant & fraix,

Qui dans son cœur fait pencher la balance,

Riche en talents, comme pourvu d'attraits,

Sur Charles même ayant la préférence.

(Tel autrefois l'élégant *Adonis*,

L'avoit sur Mars dans le cœur de Cypris !)

Nous approuvons encor la prévoyance

Du gros *Bonneau*, qui sage & sans fracas,

De tous les maux ne craint que l'abstinence,

Et prend grand soin d'en prévenir le cas.

Otez enfin quelques traits de Satyre,

Quelques portraits brillants & pleins de feu,

Fruits du génie autant que du délire,

Et reliez le reste en papier bleu,

Pour être joint à *Pierre de Provence*,

Richard sans peur, les douze *Pairs de France*,

Et ce fatras de sublimes écrits

Qui du *Pont-neuf* forment les beaux esprits ;

Dussions-nous voir la présente critique,

Tenir son rang dans la même boutique.

Danchet aux Champs Elisées. ()*

LA Parque à son noir trébuchet,
 Dans sa triste & lugubre nasse,
 Ayant pris notre ami *Danchet*,
 Franche colombe du Parnasse;
 Cet ami d'*Homere* & du *Tasse*,
 A peine eut passé le guichet,
 Et tranquille en sa conscience,
 Sans autre écrit ni plaidoyé,
 Sur son visage eût déployé,
 Ses certificats d'innocence, (**)

Qu'il eut de ses juges courtois,
 Justice brieve & complete,
 Et qu'il obtint de tous les trois,
 Gain de cause sur l'étiquette.

(*) Satire plaisante, faite en 1748, contre l'Académie Française.

(**) Ceci rappelle ces vers des fameux couplets qui firent le malheur de Rousseau.

Je te vois, innocent *Danchet*,
 Grands yeux ouverts, bouche béante
 Comme un sot pris au trébuchet,
 Ecouter les vers que je chante.

Conduisez

Conduisez au joyeux Canton,
Le bon Auteur des *Tyndarides*, (*)
Dit le Chancelier de *Pluton*,
De son front déployant les rides,
Et parlant à son Hoqueton.

Par les ondes *Aganipides* !

Cria *Danchet*, se moque-t-on,
De me donner ainsi des guides?...
Dans mon *Virgile*, Dieu merci,
J'ai vu cent fois en racourci,
Les régions que je découvre;
Et je fais tous ces chemins ci,
Comme j'ai su ceux du vieux *Louvre*.
Pour le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'*Eneïde* aussitôt,
Devant *Proserpine* tout haut,
En défunt d'heureuse mémoire,
Il leur récite sans quartier,
Le fixieme livre en entier;
Puis, plantant là son auditoire,
Se précipite en vieux routier,
A travers le pays des Mânes,
Aussi confiant que seroit
L'infailible & docte *Freret*,
Par de là celui des *Brachmanes*.

(*) Tragédie de *Danchet*.

Du corps antique dépêtré,
Recomposé d'un Limon vierge,
Le bel esprit plus droit qu'un-cierge,
Et plus agile que *Dupré*,
Perce le bois mal éclairé
Où le Dieu des enfers heberge
Les fous à qui Mars & l'Amour
Ont ici-bas ravi le jour.
Là, nul objet ne se dérobe,
Aux yeux d'un homme de sa robe ;
Il voit *Dolope* & *Myrmidon*,
Procris, *Eriphile* & *Didon* ;
Il y reconnoît *Déiphobe*,
Qu'envoya sa femme *ad Patres*,
Et qui ne fait pas la *Flores*,
Ayant son nez dans sa pochette,
Et *Truncas*, ajoute le Poëte,
Inhonesto vulnere nares.

Le pieux héros de *Virgile*
Contemporain, frais émoulu,
Par les talents de la Sybille,
Ne se sentoît pas plus ému,
Que, suivant le Poëme à la piste,
Sous ses myrthes mal-encontreux,
Le fut notre bon humaniste,
A l'aspect de ces malheureux.

Au sortir de ce lieu si triste ,
Il entend le concert affreux ,
Du Tartare , qu'il laisse à gauche ;
De cent mille chants de débauche ,
Le charivari ténébreux
N'en est que la riante ébauche.

Déjà l'élève de *Clio* ,
D'avance avoit eu le prologue
De la façon du fameux Dogue ,
Qui hurle à la porte un *trio*.
Mais dans le gouffre où de l'impie
La scélératesse s'expie ,
Où l'avare en pleine eau, dit-on ,
Souffre une éternelle pépie ;
Dans l'ancre où la rage accroupie ,
A l'orchestre donne le ton ,
Où de *Némésis* l'esponton
Perce , frappe , assomme , estropie ;
C'est bien un autre fauxbourdon ;

A travers des voix de Harpie ,
Il entendoit siffler *Pithon* ,
Claquer le fouet d'une Furie ,
Croasser l'oiseau de *Titie* ,
Craquer tous les os d'*Ixion* ,
S'écrouler le roc de *Sysiphe* ,
Et retentir le *Phlégéon* ,
Des clameurs de maint *Escogriffe* ,

Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable *Aleçon*;
Le tonnerre étoit l'intermède...
Quel épouvantable opéra,
Pour le tendre ami de *Campra*,
Et le doux Auteur de *Tancrède*!
Il ne fera jamais de rien
Dans une musique pareille:
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.

Tel un bon Bourgeois de Paris;
Sans dettes, procès, ni querelle,
Côtéant les murs de *Themis*,
De la grand'chambre entend les cris,
Et les chaînes de la *Tournelle*;
Déteste & géole & barreau,
Bénit son innocente vie,
Et fuit Juge, Avocat, Partie,
Huissiers, Criminels & Bourreau.

Un sentiment pareil emporte
Loin du lieu funeste & vengeur,
L'irréprochable voyageur.

Déjà paroît l'auguste porte,
Où cet Erudit consommé
Se souvient que le fils d'*Anchise*

Planta le rameau d'or , en guise
De cette espece de balise,
Que la Bazoché appelle May.

En quatre sauts & deux gambades,
Le Pelerin croit de l'enclos
Franchir gaiment les palissades ;
Quand un matin tout des plus gros ,
Un Subdélégué de *Cerberé* ,
Digne du chenil de *Mégère* ,
Le poil herissé , l'œil ardent ,
S'opposant à l'ombre légère ,
L'arrête tout court , en grondant.
Il a pour queue une vipère ;
Il garde une éternelle dent ;
Sa panse énorme n'est farcie
Que de cigüe , & d'aconit ,
La plaine à l'entour est noircie
Des torrents d'encre qu'il vomit ,
Son regard vénimeux flétrit ;
Son souffle seul ôte la vie ,
Et sur son collier est écrit :
J'appartiens à la basse Envie.

L'ami des Dieux , en tournoyant ,
Faute d'un peu de la galette
Dont *Enée* avoit la recette ,
Jette au sentinelle aboyant ,

Un beau jetton d'Académie.
 Au vol, à peine est-il happé,
 Que voilà ma bête endormie,
 Et mon bel esprit échappé ! . . .

Enfin, d'un pied libre il arpente
 Les côteaux, les prés & les bois,
 Séjour de la race innocente
 Des bons humains de qui font choix
Minos, Eaque & Rhadamante.
 Que son ame alors est contente !
 Elle le fut moins mille fois,
 Le jour qu'une juste patente,
 A la pluralité des voix,
 L'installa parmi les Quarante ;
 Bien que la folle vanité
 De l'Astrolabe du Parnasse,
 Ne marque plus, de cette place,
 Qu'un pas à l'immortalité.

Aussi gaignoit-il bien au change :
 Car la destinée est étrange
 Entre habiter l'azile heureux
 Que Virgile a si bien su peindre,
 Ou de la camarde aux yeux creux
 Le trébuchet n'est plus à craindre ;
 Entre s'égayer à jamais,

A l'ombre des vastes forêts ,
Dans les jeux , les ris & la danse ,
Et s'appesantir les esprits ,
Sous les fastidieux lambris
D'un vieux Palais en décadence ;
Et là , non pas pour un moment ,
Mais deux heures tout d'une haleine ,
Végéter trois fois la semaine ,
Environné , Dieu fait comment !
Pour finir , pour dernière aubaine ,
Par emporter au monument ,
Deux mots d'éloge à la douzaine ,
Noyés dans un froid compliment.

Ah ! comme il saute au col d'*Horace* ,
Et que de bon cœur il embrasse
Ce cher & bien aimé Patron ,
Qui fut sa lance & son égide !
Tel au col de l'aimable *Ovide* ,
Sauteroit le joyeux *Piron* ;
Tel on verroit , plein d'allégresse ,
Mais plus grave dans sa tendresse ,
D'*Olivet* baiser *Cicéron* ,

Vous voici donc en deçà l'onde ,
Lui dit l'*Anacréon* Romain ?
Et nous vous possédons enfin ,

En lieux où tout plaisir abonde ?
Venez, venez, sorti du sein
Des lettres & de la faconde,
Soyez le bien-venu chez nous !
Mais cependant, je perds en vous,
Un bel écho dans l'autre monde.

Un moment, dit le Compagnon ;
A revoir : excusez de grace ;
Voilà mon *Mécène* qui passe . . .
Bon-jour, Monsieur l'Abbé *Bignon* ! . . .
Monsieur l'Abbé *Bignon* s'arrête :

Eh ! mon pauvre *Danchet*, bonjour ! . . .
Monsieur l'Abbé, le beau séjour !
Qu'il y fait bon ! que je m'apprête
De vous y bien faire ma Cour !
L'expression vous paroît folle
Et bizarre en pays aussi
Republicain que celui-ci ?
Folle ou non, je vous tiens parole.

Jadis, vous disant grand merci,
Je jurai, (j'en ai souvenance)
Que ma vive reconnoissance
M'accompagneroit jusqu'ici :
Je veux qu'elle soit éternelle ;
Point de chicane là-dessus . . .

Et puis, quand on a l'ame belle,
La gratitude pése-t-elle ?
Elle n'est qu'un plaisir de plus.

Ceci te vaille une Epitaphe,
Brave Danchet, tu parlois d'or ;
Ton fidele Historiographe,
En pleure de tendresse encor ;
Et je n'en pleure pas sans cause !
Si tu vois Monsieur de *Livry*,
Que tu fais qui m'a tant chéri ;
Dis lui pour moi la même chose.

Lors un objet bien singulier
Frappa les yeux du nouvel hôte :
Oh ! oh ! se mit-il à crier,
J'attrape donc *Virgile* en faute ?...
Ah ! que d'aimables vérités
Le méchant m'avoit déguisées !
Quel surcroît de félicités !
Des femmes aux champs élizées !...
Ceci relève bien le prix
D'une habitation si belle.
Monsieur l'Abbé, dans ce pays,
Regretterions-nous *l'Isle-belle* ?

Aussi j'étois souvent surpris
Que dans ces demeures divines,

Le Poëte peu galant n'eût mis
Que des Héros sans Héroïnes.
Pourquoi ce trait d'inimitié ?
Pourquoi , de l'Héroïne espece ;
Souffler la plus belle moitié ?
L'Olympe étoit-il sans Déesse ?
Point de femmes , point de plaisir ;
Ce fut toujours là mon système.
Tout cercle devoit s'en choisir :
Et vous dirai-je , que c'est même
Faute de femmes , qu'aujourd'hui
L'on voit en pleine Académie ,
Aux pieds de *Minerve* endormie ,
Siéger la paresse & l'ennui.
De ce même ennui les symptômes
Menaçoient le front clair & net
Du digne héritier des *Jérômes* ,
Si le devancier de *Gresset* ,
Ravi de se revoir en femmes ,
N'eût pris le parti du *Tacer* ,
Pour courir saluer les Dames.

Sur un terre émaillé de fleurs ,
En belles Nymphes printanières ,
Et représentant les neuf sœurs ,
Brillent la *Suze* , *Deshoulières* ,
Ville-Dieu , *Sévigné* , *Lambert* ,

D'Aunois, Caylus & la Fayette :
La ronde ainsi n'est pas complete,
Et sens très bien ce qu'elle y perd.....

A ce beau cercle de lumiere,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor,
Et cette place est la premiere ;
Puisse-t-elle vaquer, hélas !
Long-temps par delà mon trépas !
Car vous seule y devez prétendre,
Vous seule y monterez un jour,
Vous dont le pinceau vif & tendre
A peint les *malheurs de l'Amour* ! (*)
A ce rang là je vous appelle ;
Et si ce nouvel *Hélicon*
Se veut élire un *Apollon* ,
Vous proposerez *Fontenelle*.

Après que d'un air d'enjouement ,
A ces neuf Muses de la France ,
Le nouveau venu galamment,
Eût fait très bas la révérence,
Et très haut un long compliment ,

(*) Roman de Mad. Tencin.

De là, dans le vallon charmant,
Il vit une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante...
C'est la tête du grand *Armand*,
Notre fondateur ! Quelle joie !
(S'écria-t-il, tout transporté.)

Oh, parbleu ! je veux qu'il me voye,
Il vole au Héros tant vanté ;
Et ne se possédant pas d'aise,
S'incline en route humilité,
Lui baise les mains, les rebaise.

Monseigneur ! une éternité,
Pour pouvoir vous payer ma dette :
Vous voyez un pauvre Poète,
Qui vous doit l'immortalité.

A moi ? réplique le grand homme.
Oui, Monseigneur, je vous la dois,
Et depuis trente-six ans, comme
Académicien François.

Eh, quoi ! de mon Académie,
Reprit le Noble Instituteur,
On parle encore en l'autre vie ?

Si l'on en parle, Monseigneur !
Le doute est d'une étrange espèce.

Oui , certes , malgré les jaloux ,
On parlera d'elle sans cesse ,
Comme elle sans cesse de vous ;
Plus que du riant domicile ,
Dont au Roi vous avez fait don ;
Plus que de l'auguste maison ,
Qui de la Doctrine est l'azile ,
Que de la rue & de la Ville
Qui portent votre fameux nom.

Je m'en étonne , avec raison ,
Dit l'ombre en toque enluminée ;
C'est mon étoile fortunée
Qui , sans que j'y pense vous sert.
Je me souviens de la journée ,
Où je fus pris un peu sans verd ;
Ce fut à la fin d'un dessert ,
Que me présentant sa requête ,
Ce folâtre de *Boisrobert* ,
Me fourra ce plan dans la tête :
Mais depuis long-temps là-dessus ,
Mon cœur indifférent sommeille.
Vous l'avoueraï-je , un peu confus ?
Ce fut du moment que je fus
La réception de *Corneille* ;

Eh , Monseigneur ! pardonnez-la ;
Dit l'autre , que l'aveu démonte ;

Nous n'avons pas sur notre compte
Deux fautes comme celles là.
Au nom du défenseur des *Doges*,
Votre illustre & digne neveu,
En faveur d'un siècle d'éloges,
Où pas un de nous, dans le feu
De son génie enthousiaste,
Peignant celui de *Richelieu*,
N'oublia de le nommer *vasté*,
Laissez vous attendrir un peu !

Bon ! dit l'ambitieux , à d'autres ;
Plaisans éloges que les vôtres !
Le bel hommage que l'encens ,
Qu'à titre égal , en même temps ,
Seguier revendique & partage !

Vous ignorez donc aujourd'hui ,
(Répond *Danchet*) prenant courage ,
Qu'à peine on parle encor de lui ?
Son nom n'est presque plus d'usage ,
Ou célébré bien rarement :
De vous , le récipiendaire
Passe net à *Louis le Grand* ,
Et de notre aveu , laisse en blanc
Le héros intermédiaire
Dans le fond des eaux du *Léthé* ,
Le second protecteur jeté ,

Rendit le premier plus traitable.
Ensuite, ayant appris combien
Du moindre Académicien,
Le mérite est recommandable;
Combien de ce corps assidu
Le travail & les exercices,
Au public ont déjà rendu
De considérables services,
Et le plaisir divin qu'ont eu
Princes, Princesses, Rois & Reines,
Quand ce dernier des Parlements,
Dans tous les grands événements,
Au rang de nos cours Souveraines,
A déclamé ses compliments:
A tant d'éclat dont elle brille,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'Académie est sa fille,
Et l'exhorte à continuer;
Lui promettant gloire & durée,
Si, juste en ses élections,
Elle ne donne point entrée
A la cabale, aux factions.

Or, sur ce point, soyez tranquille,
Lui dit le zélé vétérán;
A nos clartés fiez vous-en,
Et croyez la brigue inutile,

Nous faisons , quand on nous reçoit
Un serment qui la décourage ;
Nous jurons à l'*Aréopage* ,
De ne laisser qui que ce soit ,
Assuré de notre suffrage :
Anathème , sur qui s'engage !
Louis , qui lui seul auroit droit
D'exiger toute obéissance ;
Ce Roi dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de Rois ,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage ,
Et ce qu'on doit à son serment ,
Aux protections rendre hommage ;
Ne pas opiner librement ,
Seroit n'avoir foi , ni courage.
Aussi , ces Messieurs voyant tous ,
Fermier , Ministre , Belle & Prince ,
Les solliciter à genoux ,
En faveur d'un objet trop mince ,
Aimeroient bien mieux , noblement ,
Par un abus moins illicite ,
S'ils ne pouvoient faire autrement ,
Aller au-devant du mérite ,
Que contre un si beau règlement :
La justice est leur élément ,

Et

Et leur qualité favorite.
J'ai, par un trait original,
J'ai moi-même en pareille affaire,
Durant vingt ans ferme & loyal,
Donné mon suffrage à *Nadal*,
Préférentement à *Voltaire*.

Mais, interrompt le Cardinal ;
N'oubliez pas le Capital :
Avant l'esprit & le génie,
Examinez sur-tout les mœurs !
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie !
C'est ce qu'aussi nous évitons,
(Répond l'homme sage & sincère :)
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talents qu'au caractère :
Comptez sur quarante *Catons*,
Vous ne vous tromperez de guère.
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Vous même jugez de la chose :
Poètes n'ayant pas plus de rats,
Que de vieux Ecrivains en prose,
Force gens en petits rabats,
Des Grands de la Cour, des Prélats ;
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois ;

On ne nous y prend pas deux fois ;
Et je n'ai pas la tête saine,
Ou de long-temps sur le tableau
Nous ne trouverons un *Boileau*,
Et moins encore un *Lafontaine* !
En style simple & sans apprêts,
La chose ainsi contée au Maître,
(Peut être un peu moins comme elle est ;
Que telle qu'elle devrait être ,)
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami *Ximènes* ,
Le grand *Armand* quitte la place ;
Et l'heureux *Danchet* pour jamais ,
Alla rejoindre son *Horace*.



Épître à Mademoiselle CHÉRÉ.

O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes - vous dû nous sommes !
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère :
Les belles faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir.
C'est ici le pur azile,
De ces plaisirs tant aimés ;
La paix les a renfermés,
Dans ce Prieuré tranquille.
Hier, il en étoit plein ;
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressents qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile,
Et que son sable inhumain
Marque déjà le chemin
Qui nous rappelle à la ville.
Décrirai-je ces plaisirs,
Que ramène chaque Aurore,

Plus rians que les Zéphirs ,

Quand ils vont caresser *Flore* ?

Pourquoi les décrire , hélas !

Un seul mot les rend croyables ;

Et vante assez leurs appas :

Ils m'ont rendu supportables

Des lieux où vous n'étiez pas.

Je veux cependant les peindre ,

Pour occuper mon loisir :

Y puisse-je réussir

De manière à vous contraindre

A venir vous éclaircir

Par le propre témoignage

Des yeux qu'on y désira !

Des plaisirs en ce cas là ,

Parfait seroit l'assemblage ;

Les peigne alors qui pourra.

Des quatre heureux personnages ,

Que nous nous trouvons ici ,

Deux sont fous & deux sont sages ,

Providence en tout ceci !

Mélange qui , Dieu merci ,

Sans relâche nous balotte

Du compas à la marotte ,

De la marotte au compas.

Figurez - vous le tracas

D'un quatrain de notre espèce
En voyant courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse;
Tantôt les regles en jeu;
Et tantôt les purs caprices:
Voilà quant aux gens du lieu;
Voici quant à ses délices.
Sachez que, premierement,
Le Prieural hermitage,
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Bien entendu pour l'usage:
Tout s'y resserre, ou s'étend,
Selon son juste mérite;
C'est pour cela dit l'Hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la Chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,
Voit cette sentence écrite:
Courte Messe & long repas.
Rien ne manque aux délicats:
Cuisine en ragoûts féconde,
Table où tout Nectar abonde,
Et la glaciere à deux pas.

Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelats,
Doux sommeil entre deux draps,
Un calme dont rien n'approche,
Jamais le moindre fracas
De carrosse ni de cloche ;
Paix, bombance, liberté,
Liberté sans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche)
Rarement est remonté :
Mais non pas le tourne-broche.
Une autre félicité :
Après Bénédicité,
C'est de voir par la fenêtre
De notre salle à manger,
Cueillir dans le potager,
La fraise qui vient de naître.
C'est quand la petite faulx
Fait tomber à notre vue,
Là, des têtes d'artichaux,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'estragon,
Qui tout à l'heure en salade,
Vont piquer près d'un dindon,
L'appétit le plus malade.

Du même lieu, nous voyons
Life qui, sur des clayons,
Nous apporte de la crème,
Blanche un peu plus que sa main;
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Que ne touchèrent jamais
Caperon ni *Carmeline*.
Pour mieux aiguïser la dent,
Quand la faim nous abandonne;
Nous nous amusons d'autant,
Avant que le souper sonne.
Lors, nous jouons dans un bois,
Qui touche à la maisonnette;
Bois d'une beauté complete,
Triste & charmant à la fois;
Bois semblable aux lieux terribles,
Où loin des profanes yeux,
Les Druides & leurs Dieux
Se rendoient inaccessibles
A nos crédules yeux:
Bois où l'Amour a des armes
A qui l'austere pudeur
Se soumettroit sans allarmes;
Bois où même avec douceur,

Dans le plus cruel malheur,
L'Amant verseroit des larmes;
Bois où tout jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.

Là, dans le sein du repos,
L'ame se perd & s'oublie,
Et n'y fait qu'un seul enclos
D'Amathonte & de Paphos,
De Cythere & d'Idalie.
Jamais en effet l'amour
Ne trouveroit un séjour
Plus propre à son badinage,
Qu'il y feroit amusé!
Car, (je le fais par l'usage)
Dans un quinconce il est sage:
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.

Disparoissez lieux superbes,
Où rien ne croît au hazard,
Où l'arbre est enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard;
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau,
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'alligne au cordeau

De la froide simétrie,
Ou de l'ennuyeux niveau,

Ici, l'auguste nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime & toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit,
Sa variété recelle
Une ressource éternelle,
Que jamais rien ne tarit:
Qu'en ce point, l'art est loin d'elle!
Son chef-d'œuvre se décrit;
Mais la beauté naturelle,
Est au-dessus du récit.
Sous l'épais & haut fenillage,
De ce bois qu'ont révé-
ré le temps, la hache & l'orage,
Je me retrace l'image,
De l'engageante *Chérè*.

Ah ! qu'au fond de ce bocage,
Son esprit seroit charmant.
Les beaux lieux ! l'heureux moment !
Que de fleurs sur son passage !
Que de soupirs éloquents !
Que les gages de ma flamme

Seroient tendres & fréquents !
Mais où s'égare mon ame ?
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré !
Que n'êtes-vous où nous sommes.

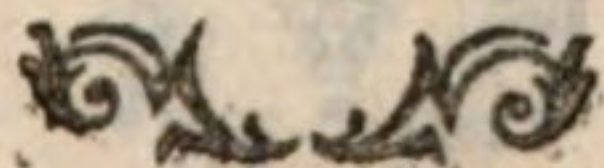
*A Madame de France , en lui présentant une
Ode adressée au Roi sur sa convalescence.*

P R E M I E R E Princesse du monde,
Fille d'un Monarque adoré,
Oh ! que je vais être honoré
Si votre bonté me seconde !
J'apporte mon tribut d'encens
Aux pieds de votre auguste pere ;
Et comme les moindres présents
Ne sont jamais indifférens ,
Quand la main qui les offre est chère :
De la vôtre pour ce tribut ,
Si jamais léger il en fut ,
J'ose implorer le Ministère.
Si je l'obtiens , j'irai m'asseoir

Près des Racines & des Horaces,
Et je croirai bien les valoir.
Présenté de la main des graces,
On ne peut manquer d'en avoir.

*A M. de Fénélon sur sa tragédie
d'Alexandre.*

POUR nous peindre le grand & malheureux *Pompée*,
Il ne falloit pas moins qu'un Roi de l'*Hélicon* :
Du sublime *Corneille* il falloit le crayon.
Pour peindre le cruel & l'implacable *Atrée*,
Il nous a fallu *Crébillon*.
Pour peindre *Bérénice* & plaire,
Il a fallu *Racine*, un Roi des beaux esprits.
Et de *Philippe* enfin, pour nous peindre le fils,
Il nous falloit l'esprit d'un Militaire.



*Pour le portrait de M. le Comte de S. FLO-
RENTIN, aujourd'hui Duc de la VRIL-
LIERE.*

NOBLE & digne héritier du sang de ses ayeux,
Intégre, vigilant, affable, officieux,
L'homme d'Etat en lui s'est si bien fait connoître,
A si bien allié l'agrément aux vertus,
Qu'on ne fait qui l'aime le plus
Du peuple, des grands ou du Maître.



Remerciment à l'Abbé TRUBLET. ()*

HOMMAGE & gloire à l'Auteur des *Essais*
Et de morale & de Littérature !

Plus on te lit, plus, cher Abbé, tu plais ;

Ce n'est ici gracieuse imposture,

Ni faux encens. Ton œil observateur

Perce les plis & les replis du cœur,

Y voit très clair, & sans faute y fait lire.

Au fond du mien lis donc, à ton honneur,

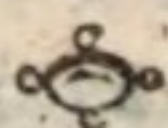
Plus mille fois que l'esprit ne peut dire.

(*) M. Piron a loué si rarement, qu'un éloge de sa part est presque aussi piquant qu'une épigramme.



*Couplets de M. Piron dans le Claperman
ou le reveil-matin, Opéra comique (**)*

DÉFIEZ-VOUS de l'hyménée.
L'époux débute en vrai lutin :
Mais dès la seconde journée,
Il lui faut un reveil-matin.



Entre amants, c'est une autre affaire :
Mais aussi l'amour est bien fin.
A chaque horloge de Cythère,
Il met un bon reveil-matin.

(*) Cet Opéra comique fut joué à la foire en 1724.



Jeu de mots.

QUAND le Ciel gronde , frere Pierre
Court à la cave se cacher.

Vous pensez qu'il craint le tonnerre ? ...

C'est la tonne qu'il va chercher.

*Envoi d'une pièce de théâtre , à M. de
Crebillon pere , avec qui M. Piron étoit
brouillé.*

TOUT de moi vous pèse & vous choque ;
Je n'ai plus espoir ni demi ;
D'une amitié peu réciproque ,
Adieu le nœud mal affermi.
Mais , malgré le sort ennemi ,
Mon hommage est tel qu'il doit être ;
Ne pouvant le rendre à l'ami ,
Qu'au moins je le rende à mon maître !

Le Goupil.

Fable.

UN goupil, c'est ainsi qu'on nommoit un renard ;
Au bon vieux temps de *Charlemagne* ;
Illustre & docte *Foncemagne* ,
Oracle unique à cet égard ,
Dis-nous si je bats la campagne.

Qu'après tout, je la batte ou non ;
Autant que je puis m'y connoître ,
C'est de sa queue & de son nom
Que dérive & que reçut l'être ,
L'outil appelé goupillon.

Mais que cela soit ou puisse être ,
Que ce soit folie ou raison ,
Qu'importe, pourvu que la boule
Aille son train, s'avance, roule
Et vienne au but. . . . Un renard donc
Mal avisé s'il en fut onc ,
Dans sa gueule, à pas lents, emportoit une poule ,
Et

Et gaignoit son terrier par des lieux creux & bas,
La tenant bien aux dents, mais ne la serrant pas,

Rendant ses allures très douces,
De crainte qu'aux moindres secousses
La poule, par ses cris & ce signallement,

Ne mit des chiens, dans ce moment,

La Maréchaussée à ses trousses.

La poule cependant, pieds, ventre & bec en haut,

Et prête à périr bientôt,

Révoit en fine femelle,

Et trouva dans sa cervelle

Un bon tour pour s'évader.

Ah! mon Dieu, le beau temps! comme il est bleu;
dit-elle!

L'agréable soleil! que sa lumière est belle!

Quel plaisir de le regarder!...

Le renard curieux leve un moment la vue:

Le soleil, du tabac produit le prompt effet;

Il hausse & baisse l'œil; sa narine remue,

Et ne sachant plus ce qu'il fait,

A gueule ouverte il éternue.

La geline l'attendoit là.

Libre & se moquant du Jocrisse;

Sur un arbre elle s'envola,

En lui criant: *Dieu vous bénisse!*

La curiosité faisant perdre le temps,
 Et tendant ses filets à la sottise humaine,
 De pertes en pertes nous mene,
 Et mal en prend à bien des gens.

*A M. le Comte de S. Eloquentin, aujourd'hui
 Duc de la Vrilliere, sur l'accident qui lui
 étoit arrivé à la chasse en 1765.*

A M O U R du Citoyen, des Grands & du Monar-

que,

Grace à votre courage! enfin

L'art vient de vous sauver du ciseau de la Parque;

Et remet dans son cours votre noble destin!

Vous avez coûté bien des larmes;

Plus d'un visage en fut baigné,

Et plus d'un cœur en a saigné:

Victoire, en un mot! plus d'allarmes!

La tempête est finie, & le port est gagné.

D'une santé nouvelle, en paix, goûtez les charmes:

Des biens, en fut-il mille, elle est le plus exquis.

Heureux & vous & nous, que des brusques débris

De la plus brutale des armes

Il ne soit pas arrivé pis!

Vous avez l'ame , au reste , & stoïque , & paisible :
La preuve en vient assez d'éclater devant nous.

Voyez donc , sans regret , l'effet du coup terrible
Qui nous a tant allarmés tous.

Ne vous laisse-t-il pas , tant vous soit-il nuisible ,
Un dédommagement bien doux?...

Le témoignage infailible ,

Rare , public , & sensible ,

De l'amour qu'on a pour vous !



*Parodie de l'Épître de M. DE VOLTAIRE
au Roi de Prusse : du héros de la Ger-
manie, &c.*

FAVORI brillant du destin,
Héros du monde & du Parnasse,
De l'heureuse Cour de Berlin,
L'*Auguste* à la fois & l'*Horace* !
Toi, dont le nom de toutes parts
Vole & revole sur les aîles
De la victoire & des beaux arts,
Et qu'un témoin des plus fidèles,
Assure être le fils de *Mars*
Et de l'une des neuf *Pucelles* :
Titres pour être des amis
Et de *Voltaire* & de *Louis*.
Titres de Noblesse infinie,
Pour être dignement assis
Au Trône & dans l'Académie.
Titres, d'où naît la faculté,
L'heureux talent, le don commode
De faire avec facilité,
Une chanson comme un traité,
Et des conquêtes comme une ode! . . .

Prince enfin terrible & charmant,
Dont, pour tout dire élégamment,
La main Royale est occupée
A bien manier ici bas,
Ablativo tout en un tas,
Le sceptre, la lyre & l'épée.

O le plus bel esprit des Rois !
Par quelle rigueur infinie,
N'avoir écrit depuis trois mois,
Ni beaux vers, ni prose polie,
Au Roi de nos plus beaux esprits ?
Est-ce négligence ou mépris ?...

Veux-tu bien écrire à *Voltaire* ?
Sais-tu, quand il a la bonté
De relancer ta majesté,
Ce que tu risques à te taire ?

Laisse-là tes vastes projets,
Tes alliés & tes sujets,
.....
Serois-tu par delà les monts ;
Voltaire te parle : réponds ;
C'est là ta principale affaire.
Lui déplaire est un vrai danger,
Pour qui veut vivre dans l'histoire ;
Sa vanité vaut bien ta gloire,

Et les deux sont à ménager.
Garde-toi, de désobliger
Le divin Auteur de *Mérope* !
Si tu l'oses, je ne fais pas,
Ce que diront tous tes soldats,
Tes peuples, l'Empire & l'Europe.

Peut-être ne diront-ils mot :
Mais ton créancier *Thiriot*,
Et ces Messieurs de chez *Procope*,
Qu'en diront-ils ? . . . Pas un, grand Roi,
Daigneroit-il prendre la peine,
Offensé dans son Capitaine,
De jamais faire un vers pour toi ?
Reviens donc à résipiscence,
Et romps promptement le silence ;
Si du sien d'abord, & du leur,
Tu ne veux subir la rigueur,
Dont tu connois trop l'importance ! —

Mais encore un plus grand malheur
A craindre, en cas d'impénitence ;
C'est qu'en rêve il est dangereux
Ce Voltaire si douxereux.
En rêve, son audace éclate ;
En rêve, il cajola ta sœur.
Prends garde ! s'il entre en fureur,
Qu'en rêve, un jour, il ne te . . . batte.

Sur le Maréchal de Saxe.

Air : Du Prévôt des Marchands.

HÉROS avec simplicité,
 Vainqueur avec humanité
 L'esprit ferme, l'humeur égale,
 Assurant & prévoyant tout;
Hercule nouveau, près d'*Omphale*,
 Il ne file point, mais il coud.



L'Etron Royal. ()**Ode à l'occasion de la convalescence du Roi.*

VIENS me tenir lieu d'*Apollon*.

Esculape, Dieu des clysteres !

Que ta canule & ton canon,

Digne instrument de tes mysteres,

Me fassent chier sans effort

Des vers & puants & sublimes,

Tels que tous les jours il en fort

Par les culs huilés des Minimes.



Louis avoit l'*anus* bouché.

Par la bouche il avoit beau prendre

Du minoratif recherché :

Il périssoit faute de rendre ;

(*) Cette pièce qui a beaucoup couru dans le temps de sa nouveauté, & qui est devenue très rare, est une de ces folies d'imagination, qu'il est bon de conserver comme des traits caractéristiques.

Quand un Mousquetaire à genoux,
Seringue en main, vient par derrière,
Et fait si bien viser au trou,
Qu'il rompt la fatale barrière.



Que vois-je, ô ciel ! c'est un étron...
Que la matière en est louable !
Il est gros comme un saucisson ;
Il garniroit bien une table.
C'est l'œuvre du plus grand des Rois ;
L'odeur, le goût sentent le trône
Et jamais un *anus* bourgeois,
N'en eût accouché sans matrone.



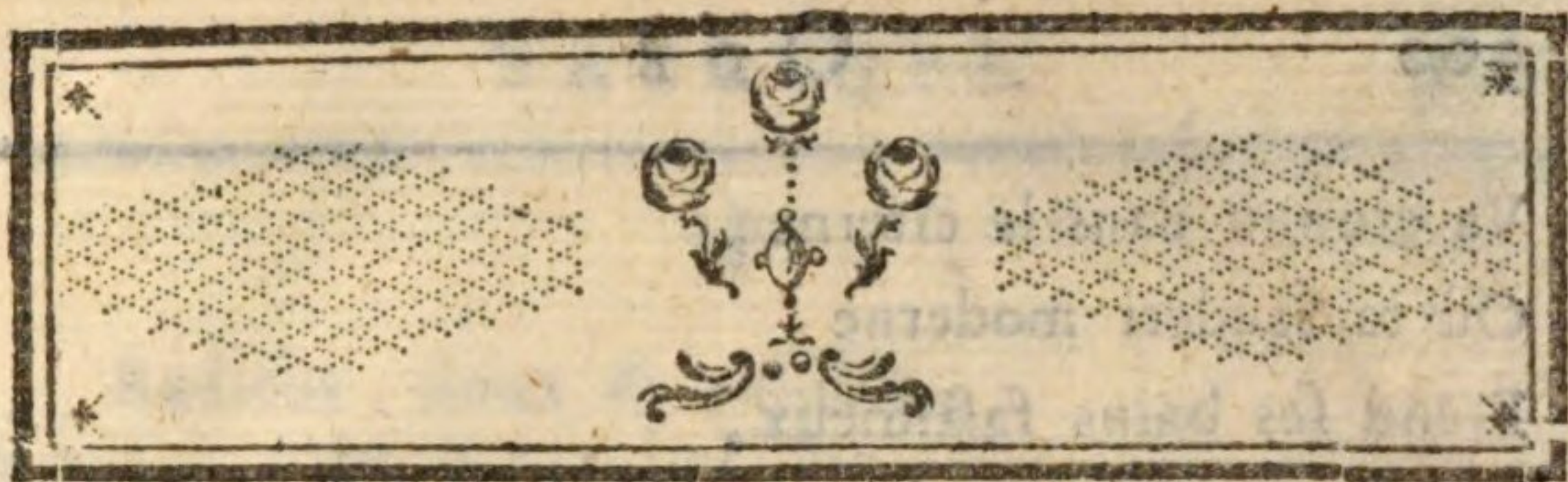
Instrument de notre bonheur,
Etron, délices de la France ;
Je te croquerois de bon cœur,
Si je t'avois en ma présence ! ...
Mais je vois *Desmoulin* (*) prudent,
Te regarder d'un œil d'envie ?
Ciel ! il porte sur toi la dent,
En dépit de la *Peyronie* (**).

(*) Fameux Médecin.

(**) Premier Chirurgien du Roi.

Ménage un si rare trésor :
 Arrête ! la France t'en prie ;
 Pourrois-tu bien donner la mort
 A qui nous a donné la vie ?
 De ce sacré dépôt garant ,
 Respecte un ragoût qui te tente ;
 Songe que le peuple l'attend ,
 Grand yeux ouverts , bouche béante !





BACCHANALES

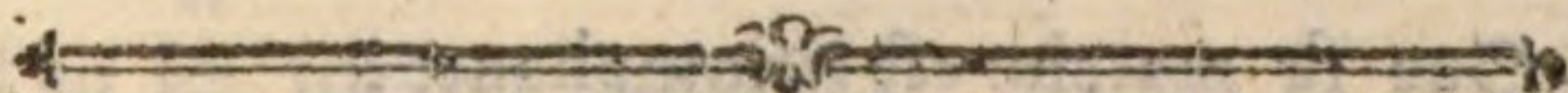
OU

ORGIES,

ODE ou POÈME

Héroï - comi - lyri - Satyri - bachique.

Faecundi calices quem non fecere disertum.



ODE BACHIQUE.

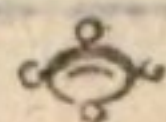
I.

EAU, que de son pied, Pegase
Fit jaillir, en s'envolant,
Disparois loin de ce vase
Plein d'un breuvage excellent.

Va croupir dans la cîterne,
Où le Scuderi moderne
Prend ses bains fastidieux,
Tandis que de ce fal^one
Le beau feu m'élève aux Cieux.



Montez vos lyres, Pindare,
Alphée, Amphion, Linus;
Accompagnez la fanfare
Qui nous annonce Bachus.
Viens, fils du Dieu du tonnerre,
Viens, second Dieu de la guerre,
Et le premier Conquérant!
Tu veux subjugu^er la terre;
Viens vaincre en la parcourant.



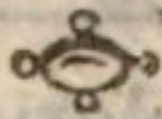
Que sa marche est triomphante!
Mille Thirses verdoyants,
Comme une forêt mouvante,
Viennent ombrager nos champs.
Voilà le Dieu, race humaine!
Quelle épouvante soudaine,
A cet aspect vous saisit?
Du vaincu la crainte est vaine,
Quand le vainqueur lui sourit.



Radicux, doux & paisible;
L'heureux fils de Sémélé
Brille sur son char terrible,
A des tigres attelé;
Zephirus, en Corybante,
Précédé de son amante,
Sème de fleurs le chemin
Et Bérecinthe, en Bacchante,
Les suit la cymballe en main.



Sylvain, Faune, Hamadriade;
Dansent aux côtés du char;
Et travestie en Menade,
Hébé verse le nectar.
Vives, légères & nues,
De Pan les troupes cornues,
Marchent drapeau déployé,
Faisant voler jusqu'aux nues
Leur cri de guerre: *Evohé*:



D'un Belier fait au manège,
Cupidon pressant les flancs,

Entouré de son cortége ,
 Caracolle autour des rangs.
 Du Pampre qui le couronne ,
 Teint de la pourpre d'Automne ,
 Une feuille est son bandeau ,
 Et de l'amant d'Erigone ,
 L'arme verte, son flambeau.



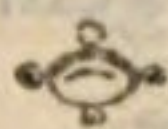
De cet amant que je chante ,
 Le nourricier chancellant ,
 Ferme la marche bruyante
 Sur un Grison nonchâlant.
 Créature pacifique
 Mais dont l'organe héroïque
 Du Ciel, fit jadis, à temps,
 Par une terreur panique,
 Lever le siège aux Titans. (*)



Sans ce merveilleux organe,
 Toute joye alloit cesser;

(*) Les Rabins de la Mythologie nous apprennent que les Dieux étoient prêts à capituler, quand un maître âne, sur qui Mars étoit monté, se mit à braire si éminemment que les géants effrayés s'enfuirent. En reconnoissance, Jupiter *propter premium bellicæ virtutis*, permit à l'âne & à toute sa race de s'appeller MARTIN, de Mars, *Marsis*.

Un Dieu buveur de ptilane
 Arrivoit pour tout glacer.
 La monture de Silène
 Le reconnut à la fienne ;
 C'étoit le Dieu de l'Ennui,
 Le fontainier d'Hypocrène,
 Le Dieu des vers d'aujourd'hui.

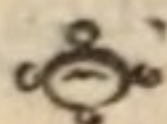


Martin braillard le régale
 D'un salut qui lui fait peur ;
 Il tourne bride, détale,
 Et (ce qui le met en fureur)
 Entend, quand il se retire,
 Sylvain, Bacchante & Satyre,
 Par des battements de main,
 Et de longs éclats de rire,
 Comme applaudir à Martin.

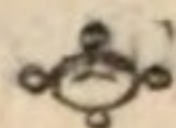


Une voix plaintive & tendre,
 Du fond d'un bois peu distant,
 Aux rieurs se fait entendre,
 Et les fait taire à l'instant.
 C'est Ariane abusée,

Qui de larmes épuisée,
Contre son indigne sœur,
Et le scélérat Thésée,
Implore le Ciel vengeur.



Bacchus crie alte à sa troupe,
Descend, court où l'on gémit,
A la Belle offre sa coupe,
Et plus d'une fois l'emplit.
Elle étoit inconsolable:
Le dernier trait qu'elle sable,
A la vertu du léthé;
L'échançon devient aimable,
Et le traître est oublié.



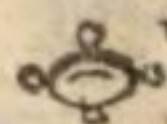
Cure douce, heureuse & prompte,
Le cercle Bacchique applaudit.
Sur son char le Dieu remonte,
Parle à son monde & lui dit:
Amis, tel est votre guide;
Il est lui seul plus qu'Alcide,
Qu'Esculape & que l'Amour;
Marchons, & de la Perfide,
Gagnons les portes du jour.

Que la foudre porte envie
A mon Thyrsé officieux!
Elle écrase : il rend la vie,
Et change la terre en Cieux.
Qu'on me suive & me seconde !
Plantez le sep à la ronde !
Egayons l'humanité !
Naissent , renaissent au monde,
Courage, amour & santé!

Evohé! tout rentre en lice,
Cris & cors fendent les airs;
L'amoureuse de Narcisse
En fait part à l'univers.
Sous le fouet les tygres volent:
Nos chèvre-pieds se désolent
De ne pas boire assez frais.
Le Dieu dit: qu'ils se consolent
En buvant à plus longs traits.

Cygne aimé des neuf Pucelles,
Qui leur faisant tes adieux,

Touchas & charmas Bruxelles,
De ton chant mélodieux,
Toi, que Malherbe peut-être,
Auroit appelé son maître,
Sublime & fameux Rousseau,
Ici, puisses-tu renaître,
Et m'arracher le pinceau !



Quel feu, l'art & la nature,
D'accord avec tes couleurs,
Animeroit la peinture
Des exploits de nos vainqueurs !
Le tableau de main d'Apelle,
Feroit convenir Cybèle,
Qui vante tant ses guerêts,
Que Bacchus fit plus pour elle,
Que Triptoleme & Cères.

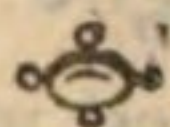
17.

Dans l'extase & le délire
Qu'il donne à ses favoris,
Je crois entendre ta lyre,
Célébrer ses dons chéris,
Nous en prouver l'excellence,

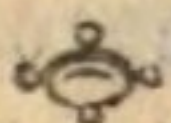
Et comme leur influence
Opérant sur les beaux arts,
Egala ton siècle en France
A ceux des premiers Césars.



Après les nobles images
De tant d'illustres humains,
Vivants au temps des hommages
Rendus au Dieu des raisins,
Je te vois, nouvel Erasme,
Plein d'un fier enthousiasme,
Et mettant mal ton bonnet,
Faire pleuvoir le sarcasme
De Paris jusqu'à Fernet.



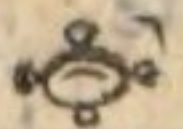
Revenant en Grèce, Homère,
S'écrieroit : ô sort fatal !
Tombé-je en terre étrangère ?
Fut-ce là mon lieu natal ?
Voyant notre barbarie,
Telle, ton ombre s'écrie,
Indignée & hors des gonls ;
Ciel ! est-ce là ma Patrie ?
Suis-je chez les Lestrigons ?



J'ai fait certe un beau voyage ;
 Tout est Charybde & Scylla,
 Banc, Syrène, Antropophage,
 Cacus, Polyphème Æthna.
 Cent bras encyclopédiques,
 Sur leurs enclumes cyniques
 Vont martelant le bon sens,
 Et des traits de leurs fabriques,
 Assassinent les passants.

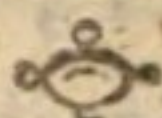


C'est là qu'étoit la montagne,
 Qui nous approchoit des Cieux;
 Eh quoi, la rase campagne
 S'offre aulieu d'elle à mes yeux?
 Quelque nouvel Encelade,
 A cerveau creux & malade,
 Sur Ossa, sur Pélion,
 Pour exhausser l'escalade,
 A-t-il planté l'Hélicon;

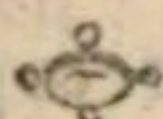


Je n'appérois que broussailles,
 Qu'herbe argeste & que chardons,

Que de mesquines volailles,
 Que cannes & que dindons.
 Un quadrupede tout autre,
 Par l'oreille que le nôtre,
 Sans aîle & fantassin né,
 Y trote, y broûte, s'y vautre
 Sur son dos enfariné.

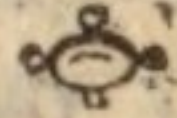


Je n'entends qu'airs de guinguette
 Qu'affreux cornets à bouquins,
 Ne vois que lyre & trompette,
 Eparses sur les chemins.
 En mémoire du dommage,
 Conamis dans son appanage,
 A la cime de ce roc,
 Le Dieu des lauriers, de rage,
 A pendu la harpe au croc.



Le Temple des Pierides
 N'est plus qu'un vieux colombier,
 Les ondes Aganipides
 Ne sont que mare & boubier.
 Lumière antique & future,

Soleil, œil de la nature,
Et Dieu des arts d'ici-bas,
Soleil, tu vis cette injure,
Et tu ne reculas pas !



Révoltée à ce spectacle,
L'ombre hâte son retour,
Et loin de notre habitacle,
Revole au brillant séjour.
En y rentrant, elle crie,
A l'illustre Compagnie :
Amis jouissons nous,
D'être hors de l'autre vie,
Le goût mourut avec nous.



O scandale sans exemple !
Du goût défunt un mortel,
De son bouge fit le temple,
Et se posta sur l'autel.
D'abord au faux tabernacle,
On courut comme à l'oracle ;
Mais l'ayant long-temps fêté,
Faute d'un premier miracle,
Les dévôts l'ont déserté.



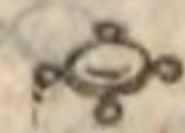
A ces récits l'Elisée,
Peut-être fier du déclin,
Nous couvre d'une risée,
Dont je prévois peu la fin.
Si cet affront te démonte,
Dieu du Pinde à qui la honte?
A qui l'imputer qu'à toi?
Qu'à ta colère trop prompte,
Qu'à ton ridicule effroi?



Pourquoi, Dieu pusillanime]
T'être effrayé pour si peu?
Et de plus en faire un crime
A qui n'y donna pas lieu?
Hé bien, Martin t'épouvante,
Fuis, pique ton rossinante,
Vas jusqu'aux bords de l'Indus;
Jusqu'à ceux du Garamante,
Mais que t'avoit fait Bacchus?



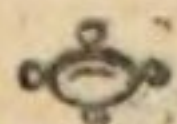
Pourquoi donc aux Bacchanales
N'eus-tu pas tourné le dos,
Qu'à tes neuf vieilles Vestales,
Tu tins ce mauvais propos ?
Muses, Bacchus nous outrage,
Il traîne de plage en plage,
Ris, jeux, plaisirs après soi;
Et ne veut pas du voyage
Que nous soyons vous ni moi.



Vengeance ! à sac, vigne & treille,
À néant cave & cellier,
En poudre, verre & bouteille,
Main basse, & point de quartier.
Clio, je romps bras & jambe,
Au premier rimeur ingambe
Qui grimpé sur son rocher,
Oseroit d'un Dithyrambe
Vouloir te faire accoucher.



Pere & Dieu de la faconde,
Je pouvois dans un traité
Désabuser tout le monde
D'un Charlatan trop chanté;
Non, Dieu de la Médecine
Je ne veux pour sa ruine,
Qu'un seul mot & qui soit bon;
L'eau publiera-je est divine,
Et le vin est un poison.



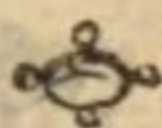
A la premiere séance,
L'oracle passa tout net,
Tous les Diaforus de France,
Opinerent du bonnet.
Hérissé de Latinisme,
Astruc dressa l'aphorisme,
En fit sa grande leçon;
Et le Pantagruelisme
Ne fut plus qu'une chanson.



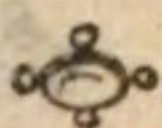
Hipocondres , cacochimes ,
Malingres , gens en santé ,
Tout se dévoue au régime
Enjoint par la faculté.
Quelque vieux buveur hésite ;
L'Astruccien le visite ,
Lui prescrit l'eau , l'y soumet ;
Le bel esprit parasite
De force à la fin s'y met.



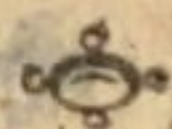
Tel d'Ulisse à la descente ,
L'équipage peu sensé
But la coupe abrutissante
Que lui présentait Circé.
De là nos sabats lyriques ,
Nos amphigouris tragiques ,
Nos pleureurs en brodequin ,
Et nos opéras comiques ,
Rebuts des tretaux forains.



De là l'espèce innombrable
D'aigles à plumes d'oison,
Fiers oiseaux, geais de la fable,
Dont le vol est un plongeon.
Plagiaires intrepides,
D'or plus que de gloire avides,
Petits merciers de journaux,
De romances d'héroïdes,
De contes bleus & moraux.



Que l'usage ose, en despote,
Régir encor les guerriers,
Que Mars devienne hydropote,
Adieu palmes & lauriers.
A Paphos il a fait brèche:
Et déjà le myrthe y sèche.
Le Dieu des jeux & des ris
N'a plus ni brandon, ni fleche;
Tout est gélé chez Cypris.



Cupidon plein d'allegresse
Gai, vif, ivre tout en feu,
Volant du Gange au permesse,
Prit le mauvais air du lieu.
Au marmot sot & crédule,
Phebus fit signer la bulc,
Amour étoit triomphant;
En force il passoit Hercule,
Ce n'est plus qu'un foible enfant,



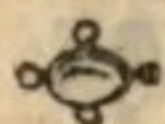
Son bras plioit la massue,
Il en faisoit son jouet;
A peine, hélas, il remue
Sa poupée & son hochet.
Sa trouffe noble & guerrière,
N'est plus qu'une pannetiere,
Pleine de fleurs de pavots
Il n'a plus qu'une lisiere,
Au lieu d'ailes à son dos.



Aussi voyons les orgies,
Voyons nos petits soupés,
Et de Cythère aux bougies,
Les papillons attroupés.
Les napes à peine mises,
Et toutes les places prises,
L'ennui, là, l'aiguïere en main,
Entre, & tenant ses assises
Fait bailler jusqu'au matin,



Le Joli trait de vengeance,
Lorsqu'en l'air ce trait lancé,
Retombant sur qui le lance,
Il est le premier blessé.
Phébus telle est ta disgrâce,
Cherche à présent ton Parnasse !
Vois ce qui t'en est resté
Tu n'y verras que la place,
Et qu'un desert empesté.



On a par bonheur en France,
Bon remede à cet égard,
Trois fontaines de Jouvence
Champ Bertin , Beaune & Pomard;
Vigueur , amour & genie ,
Vous voyant à l'agonie ,
Si l'on court au Medecin ,
Qu'en fait d'oracle on se fie ,
A Mirey plus qu'à Tronchin.



De la Thrace & du Permesse
Naxe abreuva le héros,
La France , Rome & la Grece
Attesteront mon propos.
Vendôme , Antoine , Alexandre ,
Et ces Phenix du Méandre ,
Roufféau , Pindare & Flaccus
Donc on a perdu la cendre ,
Sacrifioient à Bacchus.



A Meudon , l'esprit s'élève
Sur un nouvel Hélicon ,
Et dans les caves de Sève
Retrouve un sacré vallon.
Vaste & charmant labyrinthe ,
Qui du Pinde , en son enceinte ,
Renferme tout le secret ;
Où je m'égare sans crainte ,
D'où je ne fors sans regret.



Restons où tout nous arrête ;
Où mieux adresser nos pas ?
Honte ou gloire sur ma tête ,
Paix & plaisir ici-bas !
J'y crois revoir ma patrie ,
Et ma première Sylvie ,
Chers objets presque effacés !
J'y renais , j'y versifie ,
J'y ris , j'y bois , c'est assez.



Calotins crus philosophes,
Que de vous l'on soit coiffé
Ou que de vos catastrophes,
On pleure à l'*Auto-da-fé*.
Et vous, tourbe subalterne,
Qui puisez dans leur cîterne,
Les vers que vous croassez,
Qu'on vous claque, ou qu'on vous berne,
Je ris, je bois, c'est assez.

F I N.



Piron, Alexis,

Recueil des poesies

Lausanne 1781

P.o.gall. 1698

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10096055-5

VD18 15321363-001